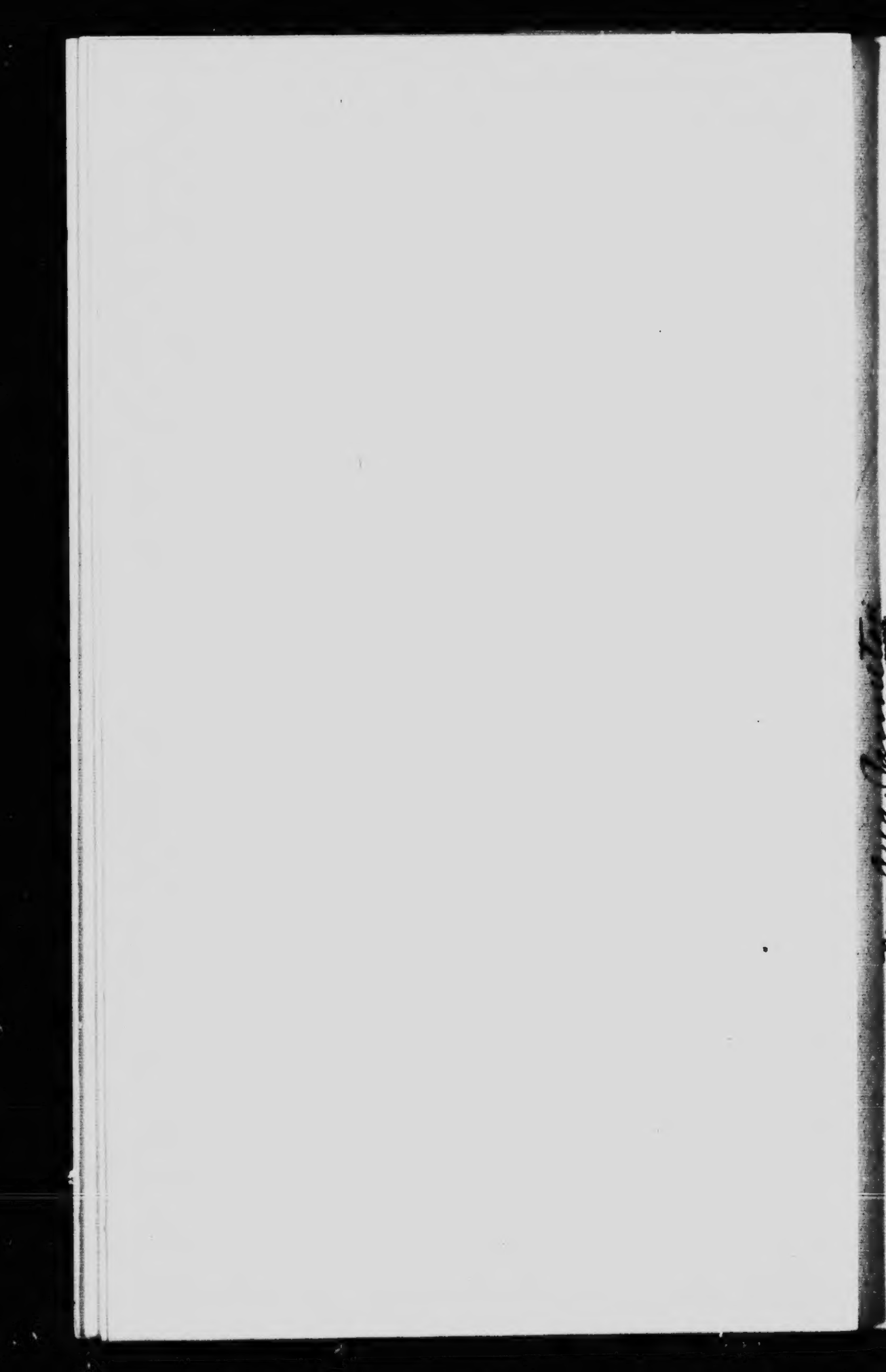


EN RELISANT LES VIEILLES PAGES

GINEVRA

En relisant les vieilles pages



QUÉBEC
La Cie de Publication "Le Soleil" Limitée

1919

Si ce livre fait un peu de bien, je veux qu'il soit associé au souvenir de ma mère.

G. L.

A mes fidèles lectrices

A plusieurs reprises, vous avez manifesté le désir de voir réunis en volume les articles publiés dans la page féminine du journal " Le Soleil ".

J'ai longtemps paru faire la sourde oreille ; non pas qu'il me déplût de laisser après moi une expression moins fugitive et plus durable de ce travail fait près de vous et pour vous, ou que la pensée de revivre dans vos mémoires, lorsque j'aurais terminé ma course en ce monde, ne me fût pas agréable et douce.

Des devoirs d'un tout autre genre, sans ébranler ma vocation de chroniqueuse, m'ont empêchée de m'y perfectionner ; et j'ai eu tant de travaux d'une nature plutôt prosaïque à accomplir, que j'ai remis de mois en mois et d'années en années le plaisir de choisir, dans cette liasse de vieux papiers, ce qui était encore de nature à vous intéresser et ce qui méritait de figurer sur les rayons de vos modestes bibliothèques.

Ce qui paraissait si difficile s'est pourtant accompli : j'ai revu les articles écrits à votre intention, j'ai choisi et j'ai corrigé, et j'ai livré de nouveau ma pensée aux typos qui m'ont joué

bien des tours dans les années passées et que j'ai parfois accusés de fautes qu'ils n'avaient pas commises.

J'aurais pu demander à un littérateur de marque, il y en a chez nous, d'écrire une préface pour mon livre. Il en aurait dit du bien pour ne pas me désobliger, dans une langue meilleure que la mienne, et peut-être, par comparaison, auriez-vous été déçues en le lisant.

Il se présente tout seul dans son honnête médiocrité. Il lui manque un peu l'enthousiasme de la jeunesse et l'éclat de la beauté. C'est avant tout une œuvre d'observation et de sens commun, le résumé de ce que j'ai voulu faire pour les femmes avec lesquelles je suis venue en contact depuis que je tiens une plume.

Son ambition la plus haute serait de faire un peu de bien aux lectrices qui me suivent depuis tant d'années et de continuer, auprès des isolées qui cherchent un appui et une sympathie, la mission qu'une page détachée de journal a eu, parfois, la bonne fortune d'accomplir.

Ginevra

Janvier 1919.

LES MENUS SECRETS DU BONHEUR

LES MENUS SECRETS DU BONHEUR

Réalités et devoirs

Ces modestes chroniques n'ont pas la prétention de constituer un nouveau code d'éducation, ni de réformer le monde ; ce sont de simples réflexions, suggérées par l'observation et l'expérience, que nous livrons à la méditation des mères que tourmente ce problème angoissant du bonheur de leurs filles, et qui, devant le piètre résultat de leurs constants efforts, se demandent, parfois, si elles ont fait fausse route.

Nous croyons que le nombre de jeunes filles qui ne sont pas contentes de leur sort, se fait chaque jour plus grand et que ce malaise, qui se constate dans tous les rangs de la société, est plus fréquent dans notre pays qu'ailleurs. Il y a donc dans l'éducation, telle qu'on la comprend chez nous, une lacune regrettable ; un manque de sève qui ne permet pas à l'âme de la jeune fille de s'épanouir librement, et de faire rayonner autour d'elle la joie qui est la récompense de la bonne volonté.

La faute en est peut-être au dévouement trop exclusif de la mère canadienne, qui s'épuise à écarter du chemin de sa fille une souffrance qui l'atteindra pourtant ; elle est aussi dans l'ignorance voulue des devoirs

que la jeune fille accepte à la légère en se mariant et qu'elle remplit à contre-cœur ; elle est surtout dans le peu d'importance que la jeune femme attache à sa tâche d'éducatrice.

Il commence au berceau, ce devoir impérieux de la mère envers son petit enfant ; il faut que par son affection, et chaque fois qu'apparaît une lueur de raison, sa volonté qui pour lui sera le premier frein, la loi qui précèdera même celle de Dieu, s'impose à ce petit cœur tout neuf. L'enfant dit : Maman veut, ou maman ne veut pas ; c'est la limite qu'il connaît et qu'il ne franchit pas sans en avoir conscience ; aussi chaque caprice toléré, chaque fantaisie réclamée par une tempête de cris ou par un déluge de larmes et que la maman satisfait, fortifie la révolte de cette volonté naissante.

La mère soucieuse du bonheur futur de son enfant, ne doit pas céder ; mais elle ne doit pas non plus s'impatienter. Le petit ange que Dieu lui prête n'est pas fait pour les reproches, il ne les comprend pas ; mais il connaît la douceur du sourire et la brusquerie de certains gestes lui fait peur. Il ne faut pas l'élever comme un petit animal craintif, par la peur des coups ; il deviendrait un être sournois, uniquement soucieux d'échapper au châtiment et ne guettant qu'une occasion de faire le mal loin des yeux trop sévères. Il est nécessaire de le corriger parfois, mais sans colère, pour qu'il se souvienne qu'il a eu tort.

Il faut se garder d'éveiller dans l'âme de la toute petite fille, une vanité précoce qui la rendrait insuppor-

table ; il est entendu qu'il n'y a qu'un enfant au monde dont les yeux sont si brillants, dont la bouche est si mignonne, dont les cheveux ont cette teinte d'or en fusion et cette soyeuse finesse. Cet enfant vous l'avez bien reconnu, c'est le vôtre ! Ne gâtez pas ce chef-d'œuvre par des louanges et par des parures exagérées. Ce petit bout de femme sait très bien que vous lui mettez une robe neuve, elle a une façon très amusante de s'offrir à votre baiser, en répétant après vous que bébé est belle ; défiez-vous du mal que lui fera plus tard ce besoin d'applaudissements et cette soif de parures.

Surveillez dans la petite âme, l'éclosion de la jalousie. Dès qu'il a un remplaçant dans vos bras, bébé croit qu'on lui a volé votre amour ; loin de vous amuser de ses accès de fureur, de son petit cœur gonflé quand il cherche à se hisser sur vos genoux, apprenez-lui à aimer cette petite chose vagissante qui a sa part de votre sollicitude, sans que la sienne soit diminuée ; gardez-lui cette confiance sereine qui allègera plus tard ses plus pénibles épreuves.

Ne vous déchargez pas sur une personne salariée de la surveillance des tout petits. Je sais qu'une aide matérielle vous est indispensable ; sans cela votre courage, si robuste qu'il soit, fléchirait par moments. Vous ne pouvez pas non plus choisir à votre gré, celle qui est pour un temps votre auxiliaire nécessaire dans cette œuvre importante de l'éducation. En tenant compte des difficultés trop réelles de l'heure présente n'abandonnez pas à des mains mercenaires, plus long-

temps qu'il ne faut, ces trésors dont Dieu vous demandera compte.

Songez à tous les malheurs qui peuvent arriver dans l'ordre matériel et dans l'ordre moral, quand ils sont ainsi loin de vos yeux ; et songez aussi au remords qui vous poursuivrait si, pendant que vous vous absorbez à une table de cartes ou que vous grignotez avec un gâteau arrosé d'une tasse de thé, la réputation du prochain, une imprudence rendait votre enfant infirme ou un souffle corrupteur flétrissait la petite âme blanche qui fait l'admiration de l'ange qui l'accompagne.



Il faut un idéal dans la vie

Les existences sans but sont des vies manquées. Vous ne voudriez pas qu'on appliquât cette rude vérité à vos filles ; et pourtant, combien d'entre elles parcourent chaque jour du même pas lassé, le même cercle d'actions anodines qui ne servent ni pour ce monde ni pour l'autre. Combien traînent le poids de leurs journées inutiles, remplies de visites mondaines, de conversations médisantes, de lectures frivoles. Combien de jeunes et jolies filles apportent à la table familiale un air ennuyé et boudeur, et se prêtent de mauvaise grâce à tout ce qu'on leur demande, parce que vous avez négligé de leur apprendre le vrai sens de la vie.

Elles ont cru, au sortir du couvent, qu'elles ne devaient plus s'astreindre à aucune contrainte ; et que vous, les mères, vous deviez vous multiplier pour qu'elles jouissent d'un repos perpétuel, vous priver de parure pour qu'elles soient toujours mises à la dernière mode, et garder la maison pour qu'on les voient partout où il y a une occasion de se faire admirer.

Elles n'étaient point faites pourtant pour ce rôle de poupées coquettes et bavardes. Elles possédaient des dons précieux qui s'atrophient dans l'inaction ou qu'elles emploient uniquement pour satisfaire leur vanité et leurs caprices. Elles ignorent la loi bienfai-

sante du travail qui vous a arrachées tant de fois aux suggestions mauvaises ; et les grands mots de dévouement et de charité ne trouvent plus d'écho dans leur petite cervelle étroite ou dans leur cœur rétréci par l'égoïsme.

Il ne faut pas leur demander d'entrer dans les mansardes sans feu, de se pencher sur les grabats, de sourire aux déshérités. Elles vous opposeraient les prescriptions sévères de l'hygiène qu'elles se gardent bien d'invoquer lorsqu'il s'agit de sortir à moitié vêtues ou de s'enfermer pour une soirée dans l'obscurité malsaine d'un théâtre de vues animées.

Quel idéal pourrait-on faire miroiter devant ces âmes de vingt ans, blasées avant d'avoir vécu, quel motif serait assez puissant pour stimuler leur enthousiasme de précoces désenchantées ?

Il faudrait tout simplement les convaincre que nul n'a le droit de vivre pour soi, et qu'elles doivent chercher de bonne heure l'état de vie qui convient davantage à leurs aptitudes et à leurs aspirations, sans s'inquiéter du vide qu'elles laisseront après elles dans vos cœurs et dans vos maisons.

Celles qui suivront la voie commune deviendront des épouses et des mères, mais elles n'ont pas le droit, plus que les autres, de gaspiller le temps précieux qui leur est donné pour préparer l'avenir. Elles doivent apprendre de bonne heure la tenue d'une maison, les petits secrets de cuisine, l'art d'acheter les provisions, la couture et le racommodage, et surtout, les soins à donner aux tout petits. C'est une grande et belle

vocation que la leur, pourquoi leur en ferait-on un mystère ? Et pourquoi ne leur apprendrait-on pas à aimer et à choyer les enfants, pour qu'elles ne considèrent pas, plus tard, comme des trouble-fête ceux que Dieu leur enverra.

Comment les mères qui savent de quel prix elles ont payé toutes leurs petites expériences de maîtresses de maisons peuvent-elles condamner, de gaîté de cœur, leurs filles à subir les mêmes épreuves, lorsqu'elles pourraient si facilement les leur épargner en les astreignant, chaque jour, à un travail de quelques heures.

Celles auxquelles le mariage répugne, qui aspirent à une vie plus parfaite ou qui n'ont pas trouvé à se placer suivent leurs rêves ou suivant leurs exigences, ont cependant une mission personnelle à remplir. Qu'elles soient appelées à la vie religieuse, que leur famille ou les œuvres de charité ou de réforme sociale les réclament, elles doivent marcher vers un but déterminé, et développer au profit de quelqu'un les talents dont le père de famille leur demandera compte un jour.

Il n'est pas nécessaire que leurs travaux soient couronnés de succès, qu'ils leur attirent l'admiration et les applaudissements: les vies les plus heureuses et les mieux remplies sont celles qui se dépensent miette à miette dans des tâches obscures et difficiles au profit du prochain, et qui, de chaque heure monotone, savent tirer un rayon de joie qui réconforte et encourage une âme de leur entourage.

Ce qui console de vieillir

Votre cœur se serre à l'idée que plus tard ces enfants, pour lesquels vous dépensez tant de dévouement et de tendresse, seront isolées dans la vie; et que dans toutes leurs difficultés, leurs épreuves les plus dures, elles vous appelleront en vain à leur aide. A mesure que vos forces diminuent, que les maladies et les infirmités vous torturent, l'inquiétude de ce que deviendront vos enfants, vous fait redouter de vieillir. C'est sous cette forme que la mort vous apparaît plus cruelle et plus difficile à accepter.

Vous ne sauriez trouver à vos filles une ressource meilleure contre les surprises de l'existence et les incertitudes du lendemain qu'une robuste confiance en Dieu. Cette foi ne s'acquiert pas en un certain nombre de leçons comme un art d'agrément ou une langue vivante. Elle s'inspire au petit enfant, elle se grave dans le cœur de la première communiante, elle se fortifie par le bon exemple et par l'exercice tant que la jeune fille est protégée par le foyer familial, pour s'épanouir lorsqu'elle embrasse un nouvel état de vie ou qu'elle se trouve, par la force des circonstances, livrée à ses propres ressources.

Y a-t-il un plus beau spectacle que le bébé en toilette de nuit, quand sa mère lui fait joindre ses petites mains et balbutier une prière qui ressemble au gazouillement d'un petit oiseau?

Quelle femme ne serait jalouse de graver dans cette âme toute neuve la loi d'amour qui la fera heureuse et sage. La mère est mieux douée que tout autre pour ce premier apostolat et c'est sur l'autorité de sa parole très douce que l'enfant croira, sans hésitation, aussitôt que sa raison sera suffisamment établie, aux grands mystères qui révoltent l'orgueil de tant d'hommes faits parce qu'ils se dérobent à leurs recherches curieuses.

C'est encore elle qui devra enseigner, réponse par réponse, le catéchisme que l'enfant répètera le lendemain à l'école, et les belles prières qui remontent parfois par miracle aux lèvres des mourants qui vécurent éloignés de Dieu. C'est elle qui doit préparer la petite âme à la première communion. Quoiqu'elle ne soit pas la seule à exercer ce pieux ministère, elle ne peut se désintéresser d'un acte qui aura un tel retentissement sur une vie qui lui est si chère.

C'est elle qui indiquera les défauts à corriger, les vertus à acquérir, les petits sacrifices à faire. C'est encore la mère qui formera cette conscience naissante et qui adoucira l'amertune des premiers aveux.

Elle sera vite récompensée des peines qu'elle aura prises: une famille où l'on sert bien le bon Dieu donne moins de soucis et de tracas. Si les épreuves y sont aussi nombreuses que dans les milieux moins chrétiens, elles y sont plus patiemment supportées et considérées au point de vue de la foi, elles brisent et affinent les caractères au lieu de les aigrir et de les décourager.

C'est surtout lorsqu'arrive l'adolescence, avec l'éveil des passions, que la piété qu'elle aura su inculquer à ses

enfants permettra à la mère de garder sur eux une influence salutaire, en empêchant leur âme de se fermer sous son regard clairvoyant, en leur donnant la docilité nécessaire pour suivre les conseils de son expérience.

Lorsque la jeune fille revient de son couvent où elle a été formée à la science et à la vertu, c'est l'exemple de sa mère qui aura sur sa piété une influence décisive. Si elle constate que celle-ci se tourne vers Dieu dans toutes ses difficultés, qu'elle le met de moitié dans ses projets, dans ses joies, dans ses peines et que cela lui donne la force d'être patiente, douce, résignée : si elle sait que sa dévotion consiste moins dans l'assistance à tous les offices que dans l'accomplissement rigoureux de tous ses devoirs d'état, que sa charité vient du cœur et qu'elle s'exerce envers tout le monde et qu'elle sait faire jeûner sa langue aussi bien que son estomac : elle voudra aussi devenir une femme pieuse, sans s'inquiéter de ce qu'on peut dire ou penser d'elle. Elle saura, par l'estime dont on entoure sa mère, que le monde ne ridiculise que les imitations et qu'il admire tous les sentiments vrais et désintéressés, même et surtout ceux qu'il peut difficilement comprendre ou pratiquer.

Le jour où, par des revers de fortune ou par des deuils inévitables, ou plus vraisemblablement pour fonder un foyer dont elle sera prête à devenir la providence et la reine, la jeune fille devra se séparer des siens, elle emportera avec elle l'héritage maternel, la piété qui aide, qui console et qui sauve.

La meilleure éducation

Bien peu d'entre vous peuvent suffire à l'instruction complète de vos filles : les complications de la vie moderne ne vous laisseraient pas le temps nécessaire, et vos connaissances, si complètes qu'elles aient été, sont souvent réduites à leur plus simple expression parce que, depuis un certain nombre d'années vous avez négligé toute culture intellectuelle. C'est tout au plus s'il vous reste les aptitudes et la patience pour enseigner aux tout petits l'abécédaire et le catéchisme ; car c'est à vous que revient le laborieux honneur d'initier bébé aux mystères du b. .a. .ba et il faut toute votre diplomatie pour lui faire traduire par des sons les signes cabalistiques auxquels il préfère de beaucoup les constructions dans le sable et la chasse aux papillons.

La plupart des mères aiment à confier leurs filles à celles qui furent leurs éducatrices. C'est à la fois un hommage de reconnaissance et une marque de confiance très sensible au cœur de celles qui donnent leur vie à cette tâche ingrate ; et c'est en même temps une douceur pour la fille de suivre la même route que sa mère parcourut jadis, d'occuper sa place en classe et à l'étude, et de prier dans la même chapelle, devant le Christ sanglant et défiguré et la madone aux traits purs couronnée d'étoiles.

Si les circonstances ne vous permettent pas d'envoyer vos filles à votre Alma Mater, que la vanité ne vous guide pas dans le choix de l'institution et si votre fortune est modeste, ne leur donnez pas des ambitions dont vous seriez la première victime. Epargnez-leur le contact d'un luxe dont elles ne jouiront pas plus tard; ne les laissez pas nouer des relations qui les blesseront en se brisant. Ne les exposez pas à rougir au parloir, devant leurs brillantes compagnes de votre manteau de l'an dernier, des plumes de votre chapeau achetées à une vente d'occasion, de vos chaussures boueuses qui soulignent que vous n'avez pas de voiture. Ne vous dites pas: ma fille a trop de talent et de cœur pour s'attacher à de pareilles vétilles.

Si votre fille a du talent il accentuera autour d'elle l'inégalité des conditions sociales, et si elle a du cœur elle sentira plus vivement l'agacement des piqures d'épingles. On ne lui pardonnera pas d'occuper les premières places, de remporter tous les prix et si elle ne souffre pas pendant ses années de pensionnat, elle ne se résignera pas à son retour à la maison à la petite vie étroite dont vous vous contentez depuis tant d'années. Elle critiquera votre langage et vos manières et, après avoir fait des sacrifices exagérés, vous aurez contribué à dresser la barrière qui existe entre tant de mères et de filles et qui les fait vivre presqu'en étrangères.

Ne faites pas donner indistinctement à vos filles des leçons de piano, de chant, de peinture, etc. Chacune doit avoir des aptitudes spéciales qu'il importe vraiment de cultiver. Si elles ont peu de voix, si leurs doigts sont rebelles, si elles n'ont rien d'artisti-

que dans le tempérament pourquoi les condamner à faire toute leur vie des gammes et des roulades? Pourquoi gaspiller de l'argent qui judicieusement dépensé donnerait de la joie à toute la famille? Votre fille possède sûrement quelque don que vous pouvez lui aider à développer, qui deviendra une ressource contre les heures d'ennui et qui lui permettra d'être agréable à son entourage.

Je suppose que votre fille, après sept ou huit ans d'études, est revenue à la maison. Elle possède ses brevets dans les deux langues, outre celui de l'école ménagère, et comme vous êtes une femme prudente et avisée, la sténographie et la dactylographie ont figuré sur son programme, lui fournissant une ressource en cas de revers de fortune. Elle a bien supporté la fatigue de ces dernières années, elle est saine, joyeuse et bien équilibrée.

Devez-vous la persuader qu'elle est assez savante pour mettre tous ses livres de côté, ou plutôt ne devez-vous pas la convaincre que tout ce qu'elle a appris jusqu'ici n'a fait que préparer son esprit à recevoir les enseignements de la vie.

Une heure ou deux de travail sérieux chaque jour, ajouterait grandement aux connaissances de vos filles si depuis quelques années, vous vous êtes préparée à leur servir de guide, en vous renseignant par tous les livres, revues, journaux susceptibles de former votre jugement.

Au lieu de les laisser dévorer en cachette une littérature malsaine, de les laisser assister avec des gens que

vous connaissez à peine, à des pièces de théâtre peu recommandables, vous pouvez, par un choix judicieux de livres bien écrits et bien pensés, éclairer ces intelligences, en leur donnant des aliments appropriés et bien dosés, vous pouvez former leur goût en leur indiquant des œuvres qui ont une forme artistique et littéraire.

Pour ce qui regarde les beaux-arts, vous agirez de même en ne louant que les vrais talents de vos filles, mais en ne leur ménageant pas cette chaude sympathie qui est si nécessaire parfois aux mieux douées, pour qu'elles ne doutent pas d'elles-mêmes. Si vous découvrez dans vos enfants des aspirations et des dispositions que vous ne possédez pas, gardez-vous de les étouffer par un étonnement qui ressemble à un blâme, mais que votre appui les aide à les développer.

Nul ne peut décrire la douceur d'une oreille toujours attentive à la mélodie qui vibre sous des doigts guidés par une âme ardente, et les applaudissements d'une salle en délire ne vaudront pas pour l'artiste l'approbation d'une larme surprise dans les yeux de sa mère.

Que les plaisirs que vous leur procurerez soient tous marqués du même cachet de distinction. Evitez de les amener à des spectacles vulgaires ou burlesques, ou à des drames sensationnels où le couteau et le revolver occupent une si grande place.

Aprenez-leur plutôt à goûter une belle conférence, à apprécier un violoniste virtuose, une chanteuse de marque. Ne leur donnez qu'une distraction par mois si votre bourse ne vous permet pas davantage, mais qu'elle soit de nature à cultiver leur esprit et à élever

leur âme, et gardez-vous bien, sous prétexte que le prix d'entrée n'est que de dix sous, de leur laisser prendre le goût des spectacles de vues animées qui leur inspireraient le goût de l'oisiveté et dépraveraient leur jugement.

Combien ces heures passées à goûter en commun l'œuvre d'un musicien ou à méditer sur les meilleures pages d'un livre seront douces à la mère et à la fille, et comme il restera peu de temps à consacrer à la frivolité et aux plaisirs malsains, dans ces vies dont tous les loisirs sont consacrés au culte de la beauté!



Une perle rare, la discrétion

C'est peut-être la qualité la plus précieuse à cultiver chez vos filles et qui leur assurera la plus grande somme de bonheur.

D'abord, prêchez d'exemple : qu'elles ne vous sentent jamais avides de tout voir et de tout entendre ; de savoir toutes les nouvelles vraies ou fausses, de prêter aux actions du prochain des motifs que vous ne pouvez pas connaître ; de raconter, sans nécessité, le mal que vous savez par d'autres et dont vous n'êtes pas absolument sûres.

Réprimez la curiosité qui devient un besoin impérieux à mesure qu'on la satisfait. Apprenez-leur à ne pas empiéter sur la liberté de ceux qui les entourent en les épiant, en les critiquant, en les jugeant ; à ne jamais écouter les secrets qui ne leur sont point destinés; à ne pas lire les lettres, même ouvertes, qui tombent entre leurs mains.

Apprenez-leur aussi à ne pas vous questionner sans cesse : qu'elles aient en votre jugement une confiance assez grande pour croire que vous agissez pour le mieux; vous n'êtes pas tenue à leur rendre compte de vos actes. N'hésitez pas à leur montrer par votre fermeté que leur insistance vous blesse et qu'il y a une limite qu'elles ne doivent pas franchir.

Enseignez-leur surtout à se taire à propos ; à écouter

patiemment , sans les interrompre, ceux qui sont plus vieux, plus instruits, mieux renseignés, ce qui est le meilleur moyen d'apprendre à parler à bon escient. Pour qu'elles ne racontent pas, à tort et à travers, ce qui se passe chez vous, mettez-les en garde contre les personnes peu délicates qui ne craignent pas de faire dire aux enfants ce qu'elles n'oseraient pas demander aux grandes personnes. La famille est un sanctuaire avec son culte, ses fêtes, ses deuils, ses épreuves, ses désastres, mais rien n'en doit paraître au dehors, ni la douceur de ses joies, ni l'amertune de ses peines. Au dedans elle peut être déchirée, divisée; à l'extérieur elle doit être unie par un sentiment de protection et de solidarité.

Que vos filles apprennent à respecter la vérité : qu'elles ne convoitent aucun bien : fortune, honneur, affection, qu'il leur faudrait acheter par l'hypocrisie et la trahison. Qu'elles respectent la réputation du prochain ce bien précieux qui ne peut se remplacer et qui meurt par la calomnie et par la médisance. Qu'elles aient l'horreur des petites langues roses qui en deux tours noircissent un caractère, et des petites quenottes pointues qui grignotent sans remords une ou deux bonnes renommées par après-midi.

Apprenez-leur à juger avec indulgence, à ne point se montrer si fières de leurs fragiles vertus qui n'ont point connu la tentation et qui dans les mêmes circonstances eussent sombré plus vite que celles envers qui elles se montrent si méprisantes. Pour calmer cette démangeaison de parler des fautes des autres, graves dans leurs jeunes esprits cette belle maxime qui est basée sur la

stricte équité : Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.

Que vos filles sachent recevoir un reproche, même injuste, sans murmurer, car elles doivent croire en vos sentiments de justice. Elles peuvent se disculper, s'il y a lieu, sans aigreur et sans emportement, et cette habitude leur sera d'un grand secours. Un des plus grands écueils dans les ménages, c'est la discussion, et votre propre expérience ne vous permettra pas de me contredire sur ce point. Je vous accorde, et d'ailleurs ce n'est pas pour eux que j'écris, que les hommes ne sont pas des anges ; je vous concèderai même que quelques-uns ne valent pas la corde pour les pendre. Vous pensiez tout autrement quand vous avez accepté avec tant d'empressement le premier qui vous a demandée en mariage. Rien ne vous empêche de prémunir vos filles contre les enthousiasmes irréfléchis, mais vous savez que votre expérience ne leur servira guère, et que le plus grand nombre ne demande qu'à entrer dans le saint état dont on dit qu'il aurait peu de profès s'il avait un noviciat.

Puisqu'il n'est pas en votre pouvoir de les empêcher de faire ce que vous n'êtes pas loin de considérer comme une bêtise, comme le point de vue change, donnez-leur au moins un moyen de se tirer le mieux possible de cet épineuse aventure.

L'argument irrésistible pour clore les querelles domestiques, la ressource qui dompte le mieux les époux les plus osbtinés: c'est le silence. Si vous apprenez à vos filles à l'employer avec tact, vous ne serez pas loin d'avoir assuré leur bonheur.

Quand le mari arrive à la maison fatigué des luttes de la journée, rendu plus maussade par les difficultés de l'existence ou qu'il est retard parce qu'il a rencontré en route un autre bon vivant, si sa femme le contredit, si elle l'accueille par une bordée d'injures, en essayant de le convaincre de l'indignité de sa conduite, il y a gros à parier que le monsieur, qui regrette parfois ce mouvement d'impatience ou de dissipation et qui ne demanderait qu'à implorer son pardon, s'entête à soutenir qu'il est le maître chez lui, et qu'après une scène épouvantable où il déroule toute la kyrielle des jurons connus et inconnus, il s'en aille retrouver au club d'autres victimes de son acabit, laissant madame pleurer toutes ses larmes sur une déception dont elle est à moitié responsable. Il se peut que la semonce qu'elle aura servi à son seigneur et maître soit en tous points méritée, mais avouez qu'elle n'est pas diplomate, et qu'un bon feu, un bon dîner et un visage aimable eussent mieux servi ses intérêts. L'homme qui lui paraissait un chérubin au temps de ses fiançailles, et qui lui semble aujourd'hui un démon, n'a pas tant changé ; c'est surtout un grand enfant égoïste et vaniteux qu'elle mènerait à sa guise si elle savait seulement gouverner sa langue.

La réforme du code et des usages ne donneront pas de sitôt à la femme l'égalité par la force brutale, et bien des ménages offrent, pourvu que les femmes soient habiles et discrètes, l'image d'une parfaite monarchie constitutionnelle; le mari, qui est le roi, règne mais ne gouverne pas.

Les épreuves inévitables

Votre plus haute ambition est d'épargner à vos enfants toute souffrance et toute inquiétude. Pourquoi faut-il que vous compreniez si mal leurs intérêts, et que certaines d'entre vous soient si habiles à enlever tous les obstacles de leur route. C'est votre faute si, à vingt ans, vos filles sont malheureuses et désarmées d'avance contre les épreuves inévitables ; c'est parce que vous avez négligé de les prémunir contre les petites contrariétés quotidiennes, parce que vous en avez fait des âmes pusillanimes.

Les petits ennuis, on pourrait les comparer aux nuages qui assombrissent si souvent la voute azurée ; ils en ont la mobilité et l'aspect fantastique. Ils vont, viennent, parfois plus lourds et parfois plus légers ; divers par la forme et semblables par la sensation de fatigue qu'ils apportent. Il n'y a qu'un moyen de les combattre efficacement, c'est de leur faire bon visage, et de même que le soleil perce parfois les sombres nues, votre bonne humeur les poursuit et les chasse.

Ils ne sont rien comparés aux vrais chagrins, à ces coups inattendus qui vous frappent en pleine quiétude; et pourtant ils vous y préparent. C'est sur eux que votre âme s'exerce et acquiert de la vaillance.

Petites déceptions d'amour-propre, aspérités de

caractères de ceux qui vous entourent, critiques malveillantes du travail que vous faites avec joie et avec amour, oubli apparent de ceux auxquels vous tenez davantage, rancunes et jalousies amoncelées à votre insu, sympathies que vous avez laissé refroidir par timidité ou par manque de loisirs ; tout cela prend à certains moments les proportions de catastrophes. Apprenez à vos filles à les considérer avec philosophie, à ne pas s'en désoler outre mesure, afin que, lorsque le malheur les touchera de sa grande aile, elles ne soient pas renversées au premier choc. Il n'y a guère de destinées qu'il respecte ; à un moment de leur vie, qu'elles le veuillent ou non, il viendra à elles ; et c'est alors que vous reconnaîtrez ce que valent ces cœurs que vous avez façonnés dans l'argile ou ciselés dans le métal.

Ce sera peut-être la maladie qui les clouera en pleine jeunesse sur un grabat de souffrances, qui les rendra inutiles au moment où leurs forces leur seront plus nécessaires. Ce sera l'infirmité d'un être cher qu'elles verront dépérir sous leurs yeux, dont elles devront soigner le corps débile et consoler l'esprit chagrin. Ce sera la souffrance du cœur plus profonde et plus terrible : une affection partagée, brisée par un coup de tonnerre, l'abandon dans ce qu'il y a de plus poignant : toutes ces détresses auxquelles les vouent à l'avance leur sensibilité excessive, leur âme ardente et leur imagination exaltée. Ou bien ce sera un revers de fortune qui leur enlèvera d'un seul coup l'aisance et le luxe, le superflu et le nécessaire ; ce sera la pauvreté dont on ne connaît vraiment le poids que lorsqu'on a été habitué

à la vie large et facile ; ce sera le deuil qui couvrira leur existence d'un voile funèbre, qui arrachera, une à une, toutes leurs affections et qui, de l'enclos ombragé et fleuri de leur cœur, fera bientôt un cimetière.

Celles qui se révoltent contre la souffrance ne réussissent pas pour cela à s'en débarrasser ; elles ajoutent à des maux cruels l'amertume de leur perpétuel mécontentement, et sortent amoindries du creuset où se purifient et grandissent les âmes d'élite. Elles ignoreront toujours quelles joies austères étaient attachées aux sacrifices qu'elles ont faits à contre-cœur, et quels biens auraient pu germer, au moins pour ceux qu'elles aimaient, d'un paisible renoncement.

Ceux qui prétendent que le bonheur et la vertu ne sont pas de ce monde, ne connaissent pas le bataillon héroïque et silencieux de la résignation chrétienne féminine.



Le pouvoir de l'imagination

Nul n'oserait nier l'influence de l'imagination dans l'existence féminine ; c'est une fée à la robe changeante qui nous fait voir blanc ou noir, suivant qu'elle nous présente le bon ou le mauvais côté de sa lorgnette ; c'est une puissance redoutable, d'où naissent la moitié de nos joies et les trois quarts de nos peines ; c'est la source de l'enthousiasme et de la générosité et de nos plus amers découragements. Les natures les mieux équilibrées et surtout les plus riches ne sont pas celles où tout se case avec une précision mathématique ; et les êtres positifs qui mesurent parcimonieusement leurs efforts et leurs sentiments, inspireront toujours un peu de pitié aux cœurs larges qui ne craignent pas de dépasser un peu la mesure, qu'il s'agisse de faire triompher une idée, de se dévouer pour une œuvre de miséricorde ou de se donner à tous ceux qui ont besoin d'une aide matérielle ou d'un peu de compassion.

C'est l'imagination qui inspire tous les chefs-d'œuvre de l'esprit humain ; c'est elle qui guide le pinceau du peintre et le ciseau du sculpteur, qui murmure à l'oreille du compositeur des mélodies inédites et ravissantes, c'est elle qui fait pénétrer l'écrivain dans les régions presqu'inaccessibles du cœur humain et qui fait tomber de sa plume les mots qui éveillent les

visions consolantes ; c'est elle qui fait vibrer la sensibilité du poète et qui prête aux objets inanimés un cœur et une voix.

C'est encore l'imagination qui transforme les vies ternes et cachées, qui les embellit d'un souffle de vie intérieure et qui donne aux âmes de bonne volonté la force de recommencer tous les jours l'immolation de tous leurs goûts ; c'est elle qui soutient le missionnaire dans les fatigues de l'apostolat, qui stimule la petite sœur des pauvres qui a dédaigné toutes les promesses d'un riant avenir pour adopter tous les orphelins et tous les déshérités.

On n'en finirait plus s'il fallait énumérer tous les bienfaits de l'imagination ; mais la liste est plus longue encore des malheurs qu'elle cause et des existences qu'elle empoisonne.

C'est l'imagination mal dirigée et surtout nourrie de romans qui fausse le jugement de la jeune fille et qui l'empêche de bien employer sa jeunesse.

C'est souvent au couvent que commence ce désenchantement précoce; la petite fille voit le monde d'après les idées qui circulent dans cet univers en miniature ; elle se figure que la félicité qui l'attend est faite de luxe, de toilettes, de plaisirs extravagants et d'amour romanesque.

A peine revenue à la maison, elle se trouve dépaysée dans ce décor mesquin ; elle n'admet pas que sa mère réclame son aide pour les humbles travaux du ménage ; elle passe son temps à guetter des princes charmants qui n'ont ni le visage, ni les manières de ses camarades d'enfance, qui eux la trouvent si gentille. Pendant

qu'elle rêve de conquêtes chimériques, il lui arrivera plus d'une fois, de laisser échapper le petit bonheur paisible qui se trouvait à sa portée. Est-ce que les mères ne devraient pas se préoccuper davantage des folles idées qui rôdent sous le front lisse de leurs filles ? Ne devraient-elles pas leur aider à déchiffrer une énigme dont la solution vient trop souvent lorsque leur liberté est à jamais enchaînée ?

Les mères mettent une étrange pudeur à ne jamais prononcer devant leurs filles le nom même de l'amour ; elles en parlent entre elles, avec des airs de mystère, sans se préoccuper des arabesques échevelées que la folle du logis brode dans les jeunes cervelles, qui entendent des bribes de conversations, qui observent le manège des amoureux et qui croient que l'amour consiste à se regarder dans les yeux, à échanger des étreintes furtives ou à s'embrasser à la dérobée sous l'œil peu clairvoyant d'un chaperon plus ou moins sévère.

Est-il raisonnable, pauvres mères, de laisser s'égarer vos filles sur ce grave sujet, dans le domaine de la fantaisie ? Ne devez-vous pas les préparer graduellement à leurs austères devoirs, en leur montrant quelle proportion de dévouement, de douceur, de courage, elles devront apporter dans leur contrat de mariage.

Ne faut-il pas leur faire comprendre que la vie n'est pas une fête continuelle et qu'elles seront moins libres lorsqu'elles dépendront d'un mari, qu'elles ne l'étaient sous votre maternelle surveillance.

Ne doit-on pas les persuader aussi qu'elles ne seront pas malheureuses parce que les attentions auxquelles on les a accoutumées pendant les fiançailles et la lune

de miel, disparaîtront peu à peu. Sans dédaigner ce superflu dont elles feraient volontiers le nécessaire, ne doivent-elles pas apprendre à ensoleiller le foyer, sans exiger de recevoir autant qu'elles peuvent donner.

Dans la vie de l'homme, cette période sentimentale n'est qu'un incident plus ou moins important, ce n'est pas, comme chez la femme, l'unique évènement de sa carrière; et les trop grandes exigences romanesques pourraient détruire plus d'une affection solide et sincère. Le meilleur des hommes n'aime pas à se trouver en faute et le moyen de stimuler son zèle, ce n'est pas de l'accabler de reproches, c'est de ne le croire capable que de grandes et belles choses.

Au lieu de s'attrister des découvertes souvent pénibles qu'amène la vie commune, la femme qui se soucie d'avoir un peu de joie, doit s'attacher aux côtés favorables du caractère de son mari et s'interdire de rêver sur les qualités qui lui manquent. Si l'imagination a égaré son choix, qu'elle ne lui permette pas de la bercer de nouvelles illusions.

Que sa vie manquée serve d'expiation aux erreurs de celui qu'elle a juré d'aimer dans la bonne et la mauvaise fortune ; qu'elle demande au travail et à la charité la force de vivre et d'oublier.



La véritable charité

Que vos filles, à votre exemple, sachent d'abord faire l'aumône ; non seulement avec l'argent que vous leur donnez dans ce but spécial, mais plus particulièrement avec celui qu'elles doivent économiser sur leurs chiffons et leurs plaisirs. Un ruban de moins chaque semaine, une promenade retranchée, donneront de plus douces jouissances que la satisfaction de l'égoïsme. Cet argent qu'elles ne l'étalent point à côté de leur nom sur une liste de souscription,qu'elles ne le consacrent pas à un billet de concert de bienfaisance ou de concours de bridge, qu'elles achètent des provisions, qu'elles confectionnent des vêtements et qu'elles aillent les porter dans ces maisons froides et nues, où pâtissent de petits enfants, où sanglotent de pauvres femmes, où se plaignent des infirmes immobilisés par des plaies répugnantes. Qu'elles apprennent à se courber sur ces misères ; à donner discrètement, sans humilier, avec le bon conseil qui éclaire et qui relève, le doux mot qui console.

Quand leur petite bourse est vide, et c'est le plus souvent, qu'elles se souviennent que leur radieuse jeunesse n'a pas besoin d'argent, et que les malheureux ne sont pas tous logés dans des taudis et sous des

toits sans feu. Avec leur intuition de femme, elles en trouveront souvent tout auprès d'elles : bons vieillards que l'âge courbe vers la terre et qui souffrent de se croire inutiles, qui tremblent de devenir à charge. Une heure passée à les écouter raconter de très anciennes choses, n'aurait pourtant rien de pénible et comme cela réchaufferait leur vieux cœur engourdi, de trouver une oreille attentive et de jeunes yeux toujours prêts à lire à la même heure le journal favori. Au retour d'un voyage, comme le grand-père serait heureux d'entendre raconter tous les petits détails de la route ; et comme grand'mère apprécierait les menus soins qu'elle ne peut plus donner à sa toilette, si elle sentait que près d'elle, une petite fille attentive étudie tout ce qui peut lui manquer.

Ce ne sont pas seulement les vieux qui manquent d'affection ; que de malades auxquels on donne le nécessaire, auxquels on paie des infirmières sans songer à leur donner un peu de sympathie.

Vous trouverez de très bonnes gens qui ne songent jamais à égayer une chambre d'invalide, et pourtant, n'est-ce pas le tribut que doit payer toute personne en bonne santé à ceux que le mal emprisonne ?

Une fleur odorante est une compagnie agréable, lorsque la neige couvre tout l'horizon ; une reproduction de tableaux religieux, un livre consolant sont une aide pendant les heures mauvaises où le coëur et l'âme sont en détresse ; une figure calme et souriante, quelques paroles affectueuses sont des rayons qui traversent l'atmosphère embrumée de ceux qui souffrent.

Un plateau recouvert d'un napperon brodé et fraîchement blanchi, une assiette de porcelaine fine avec un mets bien apprêté, un dessert décoré de fruits tentent le pauvre appétit et réjouissent le malade.

Il est une classe de délaissés qui, par leur faiblesse, réclament plus que les autres la tendresse féminine ; ce sont les petits enfants négligés par des mères sans cervelle et sans cœur. Toujours aux mains des servantes, bousculés, meurtris avant l'heure, ils ne connaîtront pas la douceur des premiers souvenirs, d'une maman très bonne qui les caresse, qui les endort le soir et qui les borde dans de petits lits blancs et qui leur donne, s'ils ont peur, une main secourable qui les défend contre tout mal.

Leur maman à eux, toujours parée, n'a pas le temps d'écouter leur babil, ils ne la voient qu'une minute entre les courses de l'après-midi et de la soirée, et elle les embrasse du bout des lèvres pour ne pas déranger sa coiffure, pour que les petites mains n'enlèvent point le carmin de ses joues et ne déchirent pas les volants de ses dentelles.

S'il y a dans votre entourage, des enfants abandonnés, confiez à vos filles la mission de les caresser, de les amuser, de les dédommager de cette solitude qui ne devrait atteindre que des coeurs formés et virils ; cette pitié leur fera une âme maternelle et nul n'aura plus tard à suivre d'un regard apitoyé la figure pensive et désolée d'un de leurs propres enfants. Il est une dernière charité que vous devez enseigner à vos filles ; la charité envers les morts, ce sont elles qui doivent

veiller à ce que les tombes de leurs parents soient toujours bien entretenues, que des fleurs en été en égaient l'aspect sombre, funèbre, et surtout elles ne doivent pas laisser envahir le petit enclos où ils reposent, d'herbes folles qui ressemblent trop à l'oubli qui pousse si tôt dans les mémoires et dans les cœurs. Qu'elles sachent honorer leurs disparus d'un culte de vénération, qu'elles demandent à ces vies closes des enseignements et des conseils pour fortifier la leur, et que, de leur cœur pur et filial, sortent des prières ferventes qui les conduisent dans un séjour de lumière et de paix.



Pour dominer ses nerfs

Je ne songe pas à nier la réalité, l'intensité des maladies nerveuses ; je sais que la vie contemporaine avec son activité fiévreuse, ses habitudes irrationnelles et son gaspillage des forces physiques et morales, mène tout droit à la névrose.

Ceux qui haussent les épaules devant les manifestations d'états morbides, ne manquent pas seulement de sympathie envers des êtres cruellement éprouvés, ils affirment une médiocrité d'intelligence, une étroitesse de vue déplorable.

Il faut être aveugle ou très naïf pour refuser de reconnaître certaines souffrances, sous prétexte qu'elles viennent de l'imagination, ou qu'elles échappent à l'analyse. Les positifs qui s'expriment avec tant de sécheresse, mériteraient qu'on leur inflige pour quelques heures les maux qu'ils nient avec tant de désinvolture.

La neurasthénie n'est pas non plus une forme de la folie ; c'est un épuisement du système nerveux, provoqué par le surmenage, par l'excès de travail, le manque de nourriture ou de sommeil. Elle se guérit, pourvu qu'on soit dans un milieu favorable, dans une atmosphère de calme et de repos, qu'on ait des soins

suite p. 45

ont besoin plus que les autres d'affection et de dévouement, de quelqu'un qui étudie leurs craintes et qui s'efforce de remonter leur courage, qui les persuade que la volonté reviendra avec leurs forces et qui les fait constater de jour en jour qu'ils sont plus forts et moins abattus. Rien ne leur est plus pénible que cette remarque désobligeante : vous vous écoutez trop; rien ne paralyse leurs efforts comme de croire qu'ils sont à charge ou qu'on les regarde comme inutiles.

Si votre délicate bonté féminine vous permet de compatir à toutes les peines, ne devez-vous pas chercher à préserver vos filles d'une épreuve qui s'étend chaque jour davantage ; leur enseigner à garder leur corps et leur esprit en bonne santé, et à stimuler leur énergie par la réflexion et par l'exercice.

Qu'elles se lèvent et se couchent à heures fixes, qu'elles prennent à des intervalles réguliers une nourriture saine et substantielle plutôt que recherchée ; qu'elles portent, en toutes saisons, des vêtements et des chaussures appropriés, assez larges pour ne pas comprimer leurs organes ; qu'elles n'utilisent pas l'argent destiné à leur confort pour afficher une fausse réputation d'élégance ; qu'elles sachent se reposer à propos, ne pas prolonger outre mesure des plaisirs ou des travaux dont rien ne vient interrompre la monotonie. Qu'il y ait, dans leur journée, une heure de silence ; dans leur année, quelques jours ou quelques semaines d'une vie différente et meilleure. Qu'elles soient des mondaines effrénées ou des travailleuses acharnées, elles ont besoin de vacances pour échapper au monstre de la névrose.

appropriés, de la patience, de la bonne volonté et le voisinage de personnes joyeuses et compatissantes.

On doit épargner à ceux qui souffrent des nerfs toute inquiétude, tout reproche, tout chagrin ; ils Qu'elles ne gaspillent pas la source pure et rafraîchissante des larmes ; qu'elles pleurent lorsque la souffrance est trop lourde et leur cœur trop déchiré, mais qu'elles se défient des malheurs inaginaires qui tentent de les émouvoir et qu'elles luttent contre les sollicitations de la sensiblerie.

Qu'elles sachent, à votre exemple, mépriser la souffrance physique, ne pas s'évanouir pour une égratignure, ne pas s'emporter pour des bagatelles, prendre les évènements insignifiants et les pires malheurs sans tapage et sans récriminations.

Qu'elles ne soient pas des femmes que la peur chasse du chevet des malades : qu'il s'agisse de panser une plaie, de porter secours à une personne prise de crachement de sang, de calmer un fiévreux qui délire ou d'assister un mourant, qu'elles comprennent qu'une douce main de femme doit savoir essuyer le front moite de sueurs, soutenir une épaule défaillante, laver les lèvres souillées de sang. Qu'elles ne disent pas : ce sont les miens, je les aime trop pour les regarder souffrir. Je sais que leur vie s'en va et je ne puis y penser sans crier ma détresse.

Si elles ne les aimaient pas, elles seraient loin de ce lit d'agonie, à se distraire des pensées sombres et des noirs pressentiments. C'est parce qu'elles les aiment tendrement, profondément, qu'elles auront la force de les

aider jusqu'au bout, de leur sourire, à chaque crise, pour diminuer leur angoisse, de prier sans que leur voix tremble, pour que leur chagrin ne trouble pas ces derniers moments.

Et lorsque la mort sournoise sera venue prendre ceux qu'elles ne laissaient pas d'une seconde, lorsqu'elle les aura arrachés à leurs bras, ce ne sont pas leurs cris qui ébranleront le silence de la chambre funèbre. Elles songeront que, dans toute maison dévastée par la sinistre visiteuse, c'est sur une femme que doivent s'appuyer ceux qui restent. En refoulant des larmes brûlantes, s'oubliant elles-mêmes, elles croiront honorer leurs morts mieux que par des crises de nerfs, en acceptant tous les devoirs qu'ils abandonnent forcément, toutes les tâches méritoires qu'ils n'ont pas terminées et qu'ils lèguent à leur tendresse.



Pourquoi il faut se passer du luxe

Le luxe, suivant quelques-uns, est le plus grand ennemi du bonheur ; pour la plupart, il en est le complément et l'expression la plus juste. A voir l'acharnement de ceux qui le poursuivent, on se fait une idée très fausse de ce petit mot et de la place qu'il occupe dans nos vies. Si nous devenons ses esclaves, c'est que la vie moderne nous a créé des besoins nombreux et que nous ne savons plus où finit le nécessaire, où commence le superflu.

Il faudrait de temps à autre étudier où nous en sommes et sur quelle base véritable ou illusoire, s'établit notre budget. Le luxe des riches et celui des pauvres n'est évidemment pas le même, ce qui est du gaspillage chez les uns peut s'appeler justice et devoir chez les autres.

Les dépenses bien ordonnées font vivre l'industrie et le commerce ; elles font acheter les meubles artistiques, les statues, les tableaux, les livres, les reliures de prix ; elles pourvoient aux réceptions nécessaires aux relations mondaines, aux somptueux diners où brillent l'argenterie massive, les vins d'or pâle ou de rubis dans les verres taillés à facettes, en l'honneur des hôtes qu'on veut honorer ; aux voyages de santé, d'agrément ou d'études.

Tout ce qu'on peut exiger du luxe des riches, c'est qu'il soit intelligent, qu'ils cherchent dans un objet coûteux une autre beauté que la somme qu'ils ont déboursée, qu'ils aiment moins les bibelots médiocres

que les chefs-d'œuvre immortels ; qu'ils voyagent pour s'instruire, pour admirer les sites, les monuments, les paysages, les vestiges de civilisations disparues plutôt que de se contenter d'avoir parcouru l'ancien et le nouveau monde, sans faire d'autre comparaison que le confort des hôtels et le nombre des voyageurs. Ce qu'on peut demander à ceux qui sèment l'argent à tous les vents, c'est que personne ne meure de froid ou de faim, dans leur entourage; c'est que l'aumône prélève sa dîme sur leurs prodigalités, et que l'influence qu'ils exercent autour d'eux ne soit ni dissolvante, ni immorale.

Il existe un superflu plus pénible à regarder : celui des petites gens qui le prennent sur leur nécessaire et qui rognent sur la nourriture substantielle de leurs enfants qui grandissent, sur celle des serviteurs trop nombreux ; sur le salaire des ouvrières et des institutrices; sur les notes des fournisseurs, qui restent en souffrance, sur le budget du culte et de la charité.

Pour satisfaire leur vanité, pour recevoir des gens plus riches qui ridiculisent les petites lacunes que leur désir de paraître ne parvient pas à cacher, pour ne pas mettre une robe démodée ou un chapeau de la dernière saison, pour qu'on les voie dans tous les endroits où l'on s'amuse, pour que l'on y voie surtout leurs filles, ils ne reculent devant aucun sacrifice, devant aucune humiliation.

Quel exemple pour vos filles, et comment voulez-vous qu'élevées dans de telles idées, elles se résignent au sort modeste qui seul peut être leur partage ? Pourquoi désirer pour elles le mariage brillant qui tourne si rarement à l'avantage de leur sœur plus fortunée ?

Ce luxe, il effarouche l'homme aux pensées sérieuses

qui rêve de fonder un foyer d'où les relations tapageuses, les réceptions extravagantes, les dernières créations de la mode sont forcément exclues ; un foyer tel que le fut le vôtre, un bonheur comme celui que vous avez goûté. Il peut avoir de l'ambition, du talent, de la volonté, mais ses ressources sont bien modestes, à peine plus élevées que celles dont votre mari disposait il y a vingt ans, quand tout coûtait la moitié du prix. Votre fille, elle, sait à peine utiliser ses dix doigts ; le plus clair de sa science tient entre sa broderie et ses gammes ; vous la laissez gaspiller en futilités, en dentelles, en rubans, en bonbons de quoi nourrir toute une famille, comment voulez-vous qu'elle devienne la bonne conseillère, l'initiatrice à une vie de privations et de sacrifices temporaires, l'ouvrière du bien être et des prospérités futures.

C'est parce que vous n'avez pas eu le courage de la plier aux humbles travaux, de la soustraire à l'orgueil qu'elle ne trouvera pas une occasion convenable de s'établir ou qu'elle fera le malheur de l'honnête homme qui l'aimera assez pour ne pas apercevoir ses défauts.

C'est parce qu'elle a été élevée dans une atmosphère factice, parce que son esprit est tourné vers des bagatelles et que tout son idéal tient dans du clinquant et des chiffons que les grands mots de générosité, d'oubli de soi, de dévouement n'ont pas de sens pour elle ; et qu'elle continuera indéfininemt à tourbillonner dans le cercle de la comédie mondaine; tandis que celui qui l'a aimée et dont elle aurait pu partager les inquiétudes et les joies, privé de cette salutaire influence, est condamné à devenir un célibataire égoïste, un être malfaisant et inutile.

Pour être utile, gagner la confiance

Une âme de jeune fille livrée à elle-même est bientôt peuplée de fantômes ; elle est incapable de discerner la vérité des opinions qu'elle entend énoncer tous les jours; elle se fabrique, avec l'aide de son imagination, des principes et une morale qui la laissent désarmée contre la première tentation.

Le bon sens et l'expérience d'une mère chrétienne, avec cette intuition qui permet toujours à une femme de deviner les sentiments d'une autre femme, serait sa meilleure sauvegarde ; mais combien de mères possèdent vraiment cette bonne influence ? Combien de filles vont en toute confiance jeter leurs petits ennuis, leurs projets, leurs détresses intimes dans une oreille patiente et toujours attentive ? Les confidences que j'ai reçues depuis que je tiens une plume, les observations que j'ai recueillies en déchiffrant au jour le jour bien des problèmes, ne me permettent pas de croire qu'il y en a beaucoup. Celles qui ont recours, dans leurs difficultés matérielles ou sentimentales, au dévouement et à la science d'une chroniqueuse inconnue manquent évidemment d'un secours plus affectueux et plus efficace. Si je pouvais inspirer à quelques mères le désir de mieux

étudier le caractère de leurs filles et de chercher à leur inspirer une confiance de bon aloi, j'aurais trouvé pour plusieurs une des plus pures et des meilleures sources du bonheur.

Le premier défaut d'entente vient d'un manque d'intelligence : l'éducation et la condition des femmes ont changé depuis trente ans. Celles qui refusent de le reconnaître et qui élèvent leurs filles comme on les traitait elles-mêmes dans leur petite jeunesse, font une grave erreur qui provoquera presque partout la révolte et le mécontentement. Celles qui laissent leurs filles acquérir d'innombrables connaissances et qui refusent de se tenir au courant de tout mouvement intellectuel, qui se glorifient de ne jamais ouvrir un livre sérieux, perdent volontairement l'autorité sur ces esprits mieux cultivés ; il faudra à leurs filles une humilité peu commune pour leur soumettre un jugement qui, sur tant de questions, est mieux formé et plus sûr que le leur.

Le manque de confiance vient encore d'un excès de timidité: la mère n'ose pas explorer certains recoins du cœur de sa fille, elle ne sait pas dire la parole d'affection et de sympathie qui, dans bien des cas renverserait toutes les barrières ; elle attend, renfrognée dans sa dignité tandis que son enfant se replie et souffre de son côté.

Ce qui glace le plus la confiance, c'est la sévérité : vous avez été jeune, pourtant, chère madame, vous avez eu une âme ardente et une jolie tête étourdie, rappelez-vous ceux qui autrefois vous ont fait du bien. Etaient-ils des caractères inflexibles ou des cœurs bons

et indulgents? Si, pour une peccadille, vous faites jaillir une tempête de reproches, vous n'aurez jamais l'occasion de donner un bon conseil dans une de ces circonstances graves qui orientent une vie.

Que d'erreurs seraient évitées, que d'imprudences omises, que de fautes supprimées par ce recours filial : Maman, je suis embarrassée, voulez-vous me donner un conseil. Cela se glisserait à l'heure où l'on saurait que la mère est toujours prête à recevoir, sans se heurter à quelque connaissance mondaine, sans crainte de voir passer un nuage d'ennui parce qu'il faut laisser un roman, sans peur, parce qu'on se sait tendrement aimée. On exposerait son cas, à demi mot, parce que les mamans comprennent toujours ; décidée, si c'est nécessaire, à faire quelque gros sacrifice, comme ils semblent tous, à vingt ans ; mais décidée surtout à garder à tout prix la tranquillité de l'âme.

Combien de jeunes femmes, dont la réputation a sombré dans des démarches inconsidérées, combien d'épouses coupables et de jeunes filles compromises par des gens indignes qui ont abusé de leur ignorance et de leur crédulité, auraient conservé leur propre estime et leur bonne renommée, si elles avaient trouvé un refuge contre leur propre faiblesse. En remontant plus loin que la première faute, la plupart verraient un moment d'indécision et d'angoisse, où une influence féminine faite d'indulgence et de bonté, aurait pu, en gagnant leur confiance, les éclairer et les sauver.

Le choix d'un état de vie

Votre fille a été créée pour un genre de vie particulier, qu'il ne vous appartient pas de déterminer vous-même ; vous avez le devoir de l'éclairer, de la conseiller, de l'aider, mais toujours avec la conviction intime que vous agissez pour son bien et que votre sollicitude n'est pas une forme déguisée d'égoïsme.

La vocation religieuse, si décriée en certains milieux, existe cependant en dépit de ses détracteurs. Jusqu'à la fin du monde, il y aura des natures délite auxquelles le Christ répétera le conseil évangélique : Que celui qui veut venir après moi, se renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suivre ; et toujours des âmes de bonne volonté répondront en sacrifiant les promesses de prospérité matérielle, les affections de famille et les joies du cœur qui semblent si désirables aux cœurs neufs, qui n'ont pas encore effleuré la coupe aux bords parfumés, dont les profondeurs recèlent tant d'amertume.

Les âmes candides, effrayées de cette marée du mal, qui envahit jusqu'aux cîmes, se réfugient dans les cloîtres : elles intercèdent pour les pécheurs devant la blanche hostie qui arrête la colère de Dieu ; elles couchent sur la dure, elles se lèvent pour prier dans la nuit froide et noire, qui cache tant de crimes ; elles flagellent

leur chair innocente pour obtenir le pardon de ceux qui oublient que toute faute est une menace de châtiment.

Les âmes aimantes qui ont compris que nul cœur en ce monde n'était fait à la mesure du leur, se sont tournées vers la souffrance humaine sous toutes ses formes, mêmes les plus répugnantes. Elles adoptent les enfants abandonnés, les orphelins, les contrefaits, les infirmes, les épileptiques, les cancéreux, et parce qu'elles savent que la douleur physique n'est pas la plus lourde, leur miséricorde s'étend aux difformités morales : elles savent instruire les ignorants, relever les âmes déchues, consoler tous ceux que tourmente un chagrin, une inquiétude ou un remords. Elles sourient, parce que leur âme est en paix et que l'oubli de soi-même est un bonheur véritable ; et les mères qui ont édifié parfois avec tant de peine leur félicité conjugale si fragile, si éphémère, ne sont pas logiques lorsqu'elles veulent chasser du cœur de leurs enfants cet attrait pour une vie meilleure et plus parfaite.

La majorité des femmes n'en est pas moins destinée au rôle d'épouse et de mère ; un trop petit nombre, malheureusement, le considère comme un ensemble de devoirs stricts et attachants, plutôt qu'un épisode sentimental ou une émancipation définitive.

La chasse au mari, qui lui sert de préparation, n'est pas faite pour donner aux jeunes filles une idée bien élevée de la dignité à laquelle elles peuvent prétendre. Ces petites pensionnaires qui, l'an dernier, dormaient dès neuf heures dans le dortoir aux blanches alcôves et qui s'éveillaient à la cloche pour descendre à la

chapelle en uniforme et bandeaux, sont déjà transformées par la main d'habiles couturières. On emprisonne leur taille menue, suivant la formule de l'année, on les coiffe de torsades et de boucles postiches, on les affuble d'immenses chapeaux ou de turbans profonds qui ne laissent voir que leurs yeux clairs, un petit bout de leur nez mutin, on leur donne des manchons immenses, qui coûtent, ah ! ma chère ! un prix fou ! et on les promène de salons en salons, dans le clan et l'arrière-clan des amies et des connaissances. Il faudra qu'elles papotent à tous les thés, qu'elles sourient à toutes les réceptions en attendant qu'elles aillent parader, épaules nues, sous le regard insolent des petits jeunes gens fraîchement échappés du collège, et celui moins respectueux encore, des messieurs un peu chauves qui commencent à sentir des rhumatismes, et que les maîtresses de maison, dans un but charitable, attirent à ces expositions annuelles. Les mères qui ne tolèreraient pas qu'on dise devant leurs filles une parole destinée à les éclairer sur les réalités de la vie, les autorisent, sans la moindre inquiétude, à mener pendant toute une saison et même pendant des hivers successifs, une vie enfiévrée et factice, qui ne leur enlève pas seulement leur fraîcheur d'âme, mais qui les rend incapables de toute pensée sérieuse.

Et comme tous les numéros ne sont pas bons à cette loterie du mariage, on leur montre à piper les dés, et à subtiliser, au besoin, le lot de leur voisine. Cet empressement à trouver un mari est assez naturel chez les jeunes filles qui se conduisent surtout par le cœur, et qui croient que la vie est un duo d'amour qu'on n'interrompt

que par consentement mutuel, mais à voir l'insouciance de certaines mères, les prétendants qu'elles autorisent, les partis qu'elles convoitent, on ne peut pas songer sans frémir qu'elles vouent à un malheur certain les filles dont elles servent si mal les intérêts.

Qu'une imagination de vingt ans s'enthousiasme pour une paire d'yeux brillants ou pour une moustache conquérante, c'est dans l'ordre, mais une mère expérimentée qui sait que cet amoureux est un viveur et un égoïste et qui laisse marier sa fille dans ces conditions, parce qu'elle aura une belle position ou une grande fortûne, est une mauvaise mère, qui plus tard, si elle voit son enfant écrasée sous des épreuves trop lourdes, liée par des chaînes indestructibles, regrettera de l'avoir vendue au plus pressé ou au plus haut enchérisseur.

Que ne lui enseigne-t-elle plutôt que le célibat dans le monde, pourvu qu'il ne soit pas inspiré par l'égoïsme et par la peur de vivre, ne doit pas être regardé comme un épouvantail ou comme un déshonneur.

S'il sèvre des joies trop vives, il préserve des grosses déceptions et garde à celles qui coiffent Sainte-Catherine, la liberté d'arranger leur existence à leur guise, d'y faire une large part aux choses de l'esprit, d'ouvrir leur coeur aux déshérités pour le jour où leur manqueront les affections de famille.

Que le temps ou les circonstances ne leur aient pas permis de se produire ; que, trop délicates, elles ne se soient pas contentées du bonheur médiocre qui s'offrait à elles ; que, par dévouement, elles aient exagéré les devoirs qui les retenaient au foyer ; elles n'en ont pas

moins tous les droits à la sympathie et parfois, à l'admiration. Mais comme elles doivent lutter contre des vieux préjugés, elles ont besoin, plus que les autres femmes, d'avoir le souci de leur dignité et de leur perfection.

Elles doivent se contenter de leur petit bonheur un peu incolore, sans braquer sur celui des autres les lunettes malveillantes de l'envie ; elles se feront surtout un point d'honneur de ne jamais le mettre en péril par une parole médisante ou calomniatrice.

Ce que le nom d'un homme honorable apporte à une femme d'estime et de considération, elles doivent l'acquérir elles-mêmes, par leurs efforts quotidiens contre leurs défauts de caractère, par l'acquisition patiente de toutes les vertus.

Elles doivent demander à cette Catherine d'Alexandrie, leur patronne, dont la sagesse confondait les philosophes et qui refusait, au péril de sa vie, de s'asseoir sur un trône, de leur faire apprécier de plus en plus un état de vie pour lequel beaucoup d'entre elles ne semblaient point faites ; bien qu'en le comparant au sort de tant de femmes malheureuses, il paraisse une manifestation miséricordieuse de la Providence à leur égard.



Utiliser ses défauts

Vous avez constaté, dans une vie déjà longue, que les plus grands obstacles au bonheur sont vos défauts : que d'œuvres patiemment édifiées ont été anéanties dans un mouvement de découragement ou de colère ; que d'amitiés brisées par votre précipitation à croire des racontars peu véridiques et malveillants.

Si ces dispositions naturelles, dont vous êtes les esclaves, ne pouvaient pas se détruire en un jour, vous pouviez apprendre à les t ansforner, à les utiliser. Le désir de les connaître, la vaillance à les combattre, la patience à les supporter sont la marque des vrais caractères, trempés pour les grandes luttes de la vie.

Les défauts peuvent se ranger en trois classes : défauts extérieurs, défauts d'intelligence, défauts de caractère.

Les défauts extérieurs ne sont le plus souvent que des infirmités qui vous rendent vos filles plus chères : laideur accentuée qui les désole, taille disproportionnée ou difformité qui excite la raillerie ; manières brusques ou vulgaires, difficulté à s'exprimer, timidité ou maladresse excessives ; tout ce qui cause leur souffrance trouve un écho dans un cœur de mère bien doué.

Il est peu de ces défauts pourtant qui ne soient pas susceptibles d'amélioration ; quel visage disgracié n'est

embelli par un perpétuel sourire, ou par une façon plus seyante de se coiffer ou de se vêtir? quelles manières gauches ou maladroites résisteront à une atmosphère de sympathie ou d'affection ?

Le malheur vient de ce qu'on laisse s'aigrir ceux qui attachent trop d'importance aux dons extérieurs dont ils sont privés et qu'on les laisse devenir méchants et envieux, cherchant à faire peser sur d'autres plus heureux, les épreuves qui les écrasent.

Ce sont parfois les mères qui exaspèrent sans s'en douter leur sensibilité inquiète : c'est une remarque faite au moment où elles ne croient pas être entendues ; c'est une comparaison faite entre eux et leurs frères ou leurs sœurs qui enfoncent plus profondément les coups d'épingles quotidiens.

Que d'âmes ardentes, pourtant, se seraient perdues, si elles n'avaient traîné après elles le fardeau d'un corps débile et souffreteux ; que d'esprits pénétrants doivent leur supériorité à la solitude faite autour d'eux par a maladie et les infirmités. Une mère patiente et réfléchie peut réformer presque tous les défauts d'intelligence, excepté peut-être la fatuité, faite d'ignorance, de vanité et de sottise, et qui, par conséquent, est toujours à l'abri des déceptions : que ce soit une mémoire rebelle, une incontrôlable légèreté, un manque de jugement, des exercices bien dosés et répétés auront raison des difficultés et combleront toutes les lacunes, au moins jusqu'à un certain degré. Le manque d'intelligence vient le plus souvent de l'éducation première, le cerveau de l'enfant est comme une page blanche, comme un livre tout neuf, il reçoit et retient tout

ce que l'on veut y mettre. Plus tard, il n'a plus la même facilité, bien qu'il y ait des gens qui se développent plus lentement, et que l'on use parfois l'activité cérébrale en la surchargeant de connaissances trop nombreuses.

Tous les efforts d'une mère devraient se concentrer sur l'étude du caractère de ses enfants. De même qu'il n'y a pas deux fleurs absolument semblables dans la création, on n'y trouve pas non plus deux visages ou deux caractères identiques ; mais le Bon Dieu, qui a voulu cette diversité dans ses créatures, a ajouté dans le cœur des femmes une qualité qui devrait plutôt appartenir à l'intelligence et qui remplace souvent chez elles le raisonnement et l'étude, la finesse d'analyse du psychologue et les arguments du savant. Cette petite vertu féminime : c'est l'intuition.

C'est elle qui permet à la mère de lire, comme dans un livre ouvert, des caractères plus compliqués que le sien ; c'est elle qui lui fait voir les passions naissantes qui causeront plus tard des désastres et des catastrophes. Il faut à la mère un grand courage et beaucoup de tact pour indiquer à ses filles des défauts qu'elles n'aperçoivent pas encore, pour les aider à les combattre et à les transformer.

Beaucoup de ces défauts ne sont que l'exagération d'excellentes qualités : la vanité tient à une espèce de myopie morale qui empêche d'apprécier ses mérites à leur valeur véritable, mais elle peut conduire aux sommets par l'émulation dans le travail et la vertu ; la jalousie vient d'une affection trop exclusive qui rend malheureux et la personne qui aime et celle qui est aimée ; l'avarice est une corruption de la vertu d'éco-

nomie, la prodigalité est le complément de la générosité ; l'amour de ses aises et la paresse viennent souvent d'un état maladif qu'il faut soigner ; la colère part parfois d'un désir exagéré du bien ; enfin dans presque tous les défauts on peut trouver un indice d'une qualité à cultiver. C'est ce précieux indice qui empêche celles qui sont remplies de ces premiers défauts et qui seront peut-être appelées à accomplir de grandes choses, de se décourager, et qui les aide à faire la guerre à leurs mauvais penchants.

Il ne faut pas croire que la plupart des gens passionnés sont satisfaits d'eux-mêmes. Chaque manifestation de la passion est suivie d'un regret très douloureux et d'un sentiment très vif de leur déchéance, et ce regret est assez complet, parfois, pour paralyser tous leurs efforts.

C'est le devoir des mères chrétiennes de montrer que la lutte est toujours possible, et de fortifier, par degrés, une volonté qui sera l'ouvrière la plus habile du bonheur de leurs filles.



Le culte des traditions

Nous avons de vieilles traditions, apportées sur nos rives par ces Françaises courageuses qui suivirent les premiers colons au milieu des difficultés de leur vie aventureuse, partagée entre les fatigues de la forêt à abattre, de la terre nouvelle à ensemencer, et les guerres continuelles avec les Sauvages, les envahissements périodiques de l'étranger.

Ces traditions augmentées et adaptées à notre milieu, vous les avez reçues de vos mères ; appliquez-vous à les transmettre à vos filles dans toute leur richesse, dans toute leur pureté.

La première et la plus importante, avec la foi à laquelle elle a été intimement liée, c'est la langue : ce doux parler de France, harmonieux et limpide comme une source d'eau vive.

Cette langue, si elle nous est parvenue, sonore et vibrante à travers les siècles ; si elle a survécu, avec notre foi,toujours, à la conquête et à la persécution, ce n'est pas seulement parce qu'elle a été défendue par des hommes à l'âme indomptable et fière, ce n'est même pas parce qu'elle a eu des apôtres et des martyrs. C'est surtout parce que de faibles femmes l'ont murmurée à l'oreille de frêles petits enfants, c'est parce qu'elles leur ont fait balbutier des prières naïves; c'est

qu'elles les ont endormis avec les Noëls touchants et les belles chansons populaires, qu'un de nos contemporains, aussi bon musicien qu'habile philologue, M. Ernest Gagnon, a cherchés sur les lèvres de nos payses pour les fixer à jamais dans les pages d'un livre.

Notre langue, combien vous devez l'aimer, l'étudier, la conserver jalousement, la défendre contre l'ambition de ceux qui la sacrifient, contre le dédain et l'indifférence de ceux qui l'abandonnent : des snobs qui se croient d'une autre essence, parce qu'ils nient, en anglais, leur parenté avec Baptiste.

Notre langue, malgré tous les dangers qui la menacent, surtout aux Etats-Unis et dans les autres provinces, elle vivra, si vous le voulez, parce que vos enfants vous appartiennent et que vous avez le pouvoir de la leur inculquer, avant que toute autre puissance s'empare de leur intelligence et de leur cœur. Partout où s'élève un foyer canadien, cabane ou palais, qu'importe, il y a un rempart contre l'envahisseur, s'il y a une patriote convaincue de l'importance de sa mission ; une dépositaire et une gardienne fidèle de la langue française.

Avec la langue, avec la foi, transmettez encore à vos filles toute la poésie répandue sur les fêtes que l'on chômait jadis dans le recueillement du foyer, et qui deviennent, chaque année, plus profanes : fêtes religieuses qui courbent l'orgueil humain devant la pauvreté d'une crèche et le dénuement d'un petit enfant plus grand que le monde ; fêtes de famille, avec leur cortège de joies simples et profondes, que bientôt nul ne pourra plus goûter, si les mères ne réagissent contre le courant mondain qui les traverse.

Ne craignez pas d'égayer l'âme de vos enfants avec les jolies légendes qui ont ensoleillé la vôtre ; la venue du petit Jésus à travers les cheminées, éclairé par des étoiles détachées de la voûte céleste, escorté par des vols d'anges qui portent ses paquets, est plus radieuse que celle du vieux Santa Claus qui voyage en chemin de fer, comme le commun des mortels, ou avec un attelage de rennes inportés de pays moins lointains et mieux connus et surtout moins beaux que le ciel.

Que vos enfants gardent la touchante coutume de suspendre leurs bas au pied de leur lit ou dans la cheminée, pour que, dans la nuit solennelle, ils attendent un cadeau du petit Jésus, car plus tard, quand vous les aurez quittés pour les splendeurs féériques des fêtes éternelles et que les fêtes de la terre ne leur apporteront que des regrets, ils pourront, pour occuper leur veillée mélancolique et solitaire, suivre la promenade du petit Jésus sur les toits. Ils s'imagineront trouver dans leurs souliers déformés par les cailloux, souillés par la fange et mouillés par la neige de la route, le bonheur que vous aurez sollicité pour eux, et dont ils seront plus avides à mesure que leurs rêves deviendront plus précis et moins réalisables. A défaut même de ce bonheur, l'espérance rayonnera par les trous de ces chaussures meurtries qui ne sont encore que des chaussettes, si petites, qu'il y a peine à y trouver la place d'un baiser.



La fleur de la reconnaissance

Habituez vos filles, dès la petite enfance, à recevoir avec gratitude tout ce qu'on fait pour elles, tout ce qu'on leur donne ; ce n'est pas la valeur du cadeau qu'on regarde, c'est l'intention et le cœur qui l'a choisi.

L'esprit délicat qui se met à la torture pour faire plaisir, la pauvre bourse qui se vide avec un joyeux cliquetis, à la pensée de la joie qu'elle achète pour quelqu'un, valent mieux que le cadeau somptueux offert avec arrogance, ou que la grosse somme d'argent dépensée sans discernement ; et c'est au premier que devrait s'adresser le plus chaleureux merci.

Que vos filles sachent reconnaître les petites attentions, qui sont la menue monnaie de la politesse, et même les légers services qu'un homme bien élevé leur rend dans un édifice public, sur la rue, dans un tramway. On ne doit jamais prendre le siège qu'un monsieur cède avec obligeance, sans le remercier de la voix et du geste; on ne passe pas dans une porte qu'un bras masculin tient ouverte, sans s'incliner poliment. C'est une pruderie exagérée et déplacée qui permet à une femme d'accepter, avec la raideur d'une automate, de prendre ses aises aux dépens d'un homme qui se gêne pour elle.

Les femmes comme il faut ne sont jamais embarrassées pour garder les distances ; elles peuvent sourire sans craindre qu'on les traite familièrement.

Que vos filles se rappellent surtout les peines et les fatigues qu'elles vous ont causées, enfants ; les longues heures où vous vous débattiez contre la maladie, les privations que vous avez endurées pour assurer leur confort. Trop souvent elles s'imaginent que vous n'avez fait que votre devoir, et que leur dévouement n'est dû qu'à leurs enfants, si elles en ont, que rien ne doit remonter de cet amour dont vous les avez bercées depuis qu'elles sont au monde.

Montrez-leur, par les soins dont vous entourez vos vieux parents, qu'une des plus grandes douceurs de la vie, c'est de pouvoir payer sans compter ce qu'on a coûté aux siens; de soutenir, de son bras ferme et viril, la démarche chancelante de la mère affaiblie, qui guida jadis vos premiers pas ; d'égayer de votre vaillance la tristesse et les regrets de ceux qui vous endormaient tout enfants, du refrain des vieilles berceuses, ou qui appelaient sur vos lèvres le premier sourire. D'employer enfin tout ce que la lutte pour l'existence vous garde de loisirs, à refaire du bonheur à ceux qui ont consumé leur vie à poursuivre le vôtre ; n'est-ce pas l'a. b. c. de la gratitude humaine, et pourtant, combien de gens négligent ce devoir essentiel, laissent leurs vieux parents s'étioler dans la solitude et la misère.

Apprenez à vos filles à garder de la reconnaissance et à la témoigner, à l'occasion, à ceux qui développèrent leur esprit ; il est devenu de mode de critiquer l'éducation et l'enseignement qu'on a reçus ; pourtant, que de personnes dédaigneuses ne seraient point parvenues à ces hauteurs qui les éblouissent, si elles n'avaient pas eu une instruction solide. Ce n'est pas la faute des

dignes femmes qui les ont élevées, si leur esprit manque d'élévation et de profondeur ; et si les habitudes contractées dans la famille ou leur indolence naturelle les ont rendues inaptes à une formation meilleure. Les fatigues et les peines qu'elles ont imposées à leurs éducatrices devraient leur interdire de les critiquer. S'il existe des lacunes dans leur instruction, ce n'est pas à elles à le faire remarquer, on s'en apercevra toujours assez tôt, et si elles en sont responsables, ce ne sont pas les commentaires déplacés qu'elles font qui leur donneront raison.

Trois éléments contribuent à développer et à grandir une âme : la mère d'abord, qui la pétrit avec douceur, avec tendresse, mais avec fermeté ; l'éducatrice qui étudie le caractère et l'intelligence, afin que l'une ne se développe pas au détriment de l'autre ; enfin, le confesseur qui dirige la volonté à travers les passions et les préjugés, et qui contribue à doter l'âme de ce puissant ressort pour le bien et contre le mal : une conscience bien équilibrée. Celles qui ont trouvé un homme de Dieu dont la science des âmes et la bonté égalent l'austérité et la vertu savent quel élément de paix et de lumière il a apporté dans leur vie ; celles-là sont reconnaissantes à ce guide qui les mène vers un autre bonheur dont elles commencent à déchiffrer l'énigme ; et s'il leur manque un jour, sans accuser la Providence de les laisser sans secours, fortes de leur bonne volonté, elles continuent à gravir doucement la montée un peu rude qui va vers les sommets.

Etre vraie

La jeunesse est portée à s'attacher à ce qui brille ; elle ne distingue pas souvent entre le diamant et le verre, entre le cuivre et l'or, pourvu que la monture soit à la mode. Elle ne demande que le charme aux apparences, sans s'inquiéter si elles répondent à la réalité. Apprenez à vos filles à n'ambitionner que ce qui est vrai, et à laisser aux natures vulgaires, dans tous les domaines, le clinquant et la pacotille.

La toilette doit s'adapter avec la bourse et avec la position : un simple lainage habillera très bien la femme d'un petit employé, tandis que la soie et le velours conviendront davantage aux bourgeoises cossues qui font ainsi honneur à la fortune de leur mari.

La rigueur de notre climat justifie ici le luxe des fourrures : mais combien d'erreurs de jugement voit-on commettre dans ce sens ! Que de manteaux de mouton de Perse, que de peaux de renard achetées à la semaine, et qui font sourire de pitié ceux qui les rencontrent sur certaines épaules ! Que de pauvres hommes ne sortent pas avec leur trop brillante moitié, pour que ces parures, obtenues de guerre lasse de leur amour aveugle ou de leur patience exaspérée, ne jurent pas trop avec leur paletot au collet de velours usé, et le pantalon blanchi aux genoux qu'ils ne peuvent pas renouveler.

Vos filles peuvent avoir le désir d'être élégantes et

bien mises, mais que ce ne soit pas aux dépens de leur confort. Qu'elles s'appliquent plutôt à faire valoir leurs charmes naturels qu'à emprunter à l'industrie et aux trois règnes des substituts qui ne trompent personne.

L'emploi du maquillage, qui semble se généraliser, est une preuve de très mauvais goût. Quel visage et quel teint de jeune fille n'est pas plus agréable à regarder qu'un éclat obtenu avec la boîte de rouge et le crayon noir. Que celles qui en font usage et qui risquent d'être confondues avec des personnes qu'elles ne voudraient pas coudoyer soient certaines qu'elles seules s'illusionnent. Un œil un peu clairvoyant, surtout un œil masculin, a vite découvert le truc et cherche peut-être ensuite quel défaut on a voulu cacher. Le plus souvent ce n'est qu'un très joli minois qui a voulu s'embellir et qui s'est enlaidi.

Ce que nous disons de l'extérieur peut s'appliquer à l'intelligence : que de personnes tranchent toutes les questions avec la même désinvolture ; critiquent la religion, l'art, la science, la littérature, avec le même air railleur et convaincu. Si vous poussez à bout ces virtuoses de la vanité, vous découvrez que leurs prétentions fardent la plus complète ignorance. Le savoir est plus modeste ; il attend qu'on le découvre, et encore, pris de doute parce qu'il a conscience de la petitesse de son esprit, il hésite avant de donner son opinion, il semble s'excuser de contredire, il admet d'avance qu'il a pu se tromper.

Que vos filles n'aient pas la vanité de leurs talents et surtout qu'elles ne se parent pas de ceux des autres.

Nous avons une étrange pitié, proche voisine du mépris, pour celles qui veulent être admirées au détriment d'autrui ; et chaque fois qu'il nous faut frapper sur des plagiaires qui, à des intervalles toujours trop rapprochés, nous envoient des articles d'auteurs connus ou de collaborateurs étrangers, auxquels elles ne craignent pas d'ajouter leur nom. Après avoir fait la part de la sottise qui est presque aussi grande que le monde, il nous reste l'étonnement qu'il y ait des gens assez peu fiers pour se contenter d'éloges achetés à ce prix.

Que vos filles soient sincères dans leurs amitiés : qu'elles choisissent avec soin ceux auxquels elles donnent leur confiance et leur affection ; qu'elles songent moins à avoir beaucoup que de bons et de fidèles amis ; qu'elles ne se laissent aveugler ni par les préjugés, ni par les passions ; mais que, pour un soupçon, pour un différend, pour une querelle, pour des racontars, elles ne renient pas ce qui a fait si longtemps la douceur de leur vie ; et qu'une amitié perdue, brisée par la mort ou par une absence sans retour, leur laisse des regrets profonds et durables.

Que les vertus de vos filles soient vraies : sur ce point encore, que d'imitations, que de cuivre doré, que de cailloux du Rhin qui étincellent à l'électricité et au soleil, mais qui ne supporteraient pas l'examen attentif d'un joaillier.

Petites ou grandes vertus, que vos filles n'ambitionnent que celles qui sont à leur taille : qu'elles ne se croient pas facilement héroïques et qu'elles apprennent à démêler l'alliage qui se glisse dans leurs plus purs et leurs meilleurs sentiments.

Les humbles vertus de la ménagère

L'une des sciences les plus nécessaires et celle à laquelle on songe le moins, surtout dans la classe aisée, c'est celle du ménage et en particulier l'art culinaire.

L'homme qui vous enlèvera votre fille, et qui la prendra pour sa beauté, pour l'élégance de ses toilettes, pour son sourire d'enfant et la fossette qui rit au coin de sa joue, ne se contentera pas longtemps des dons futiles qui l'ont charmé, et par une absence de logique qui ne dépare pas le sexe fort, il rendra votre fille responsable de cette absence de qualités sérieuses qu'il n'a pas cherchées. Les larmes étincelantes qui avaient un si grand pouvoir sur son cœur, lorsqu'elles tombaient des yeux candides de sa mignonne fiancée, n'auront plus qu'une influence très secondaire lorsqu'elles couleront pour la troisième ou quatrième fois sur des pommes de terre roussies, sur un potage trop clair, sur des côtelettes carbonisées ; elles ajouteront même au malaise d'un estomac qui crie famine, une mauvaise humeur qui se traduira, même chez un homme bien élevé, par des expressions très énergiques, empruntées à un vocabulaire qui n'a rien d'aristocratique. Si le mauvais sort voulait que vous, la mère, vous assistiez à cette première

querelle de ménage, et que vous risquiez une parole en faveur de votre fille, vous seriez englobée du coup, sans pouvoir vous en défendre, dans l'universelle réprobation qui enveloppe les belles-mères.

C'est donc le repos de votre fille et le vôtre que vous cherchez quand vous développez en elle les humbles vertus de la ménagère ; et vous avez soin en même temps de sa prospérité future. La meilleure économie, c'est d'avoir pour son argent la meilleure qualité et le premier choix ; il faut que votre fille ne soit pas à la merci de son boucher et de son épicier. Elle doit connaître exactement le morceau de viande qu'il lui faut, dans quelle partie de l'animal on le prend, quelle apparence il doit avoir pour être propre à la consommation. Elle aura aussi une idée des poids, et n'achètera pas pour son nouveau foyer les pièces volumineuses qui figuraient sur la table paternelle. Elle n'en saura pas moins accommoder les restes d'un repas précédent, mais sans le dire, et en masquant le mets déguisé sous une apparence et un nom nouveaux. C'est ainsi qu'un reste de gigot de veau ou d'agneau peut se servir en crème ou en croquettes ; qu'une moitié de poulet fait la plus succulente des salades. Elle aura soin aussi de varier son menu et veillera à ce que celui du dimanche, que son mari remarque davantage, parce qu'il a plus de temps, ce jour-là, ne présente pas toujours la même splendeur monotone.

Vous souriez, chère Madame, vous songez à vos dures expériences de nouvelle mariée devant vos fourneaux ; ce qui ne vous a pas empêchée de devenir un cordon bleu modèle, et d'élever votre fille dans cette

ignorance condamnable. Celle-ci ne manquera pas de faire la moue en me lisant et dira :—De quoi se mêle-t-elle ? On a bien d'autre chose à faire, à vingt ans, que de se brûler les doigts à la queue de la poêle à frire: Savez-vous ce que c'est que l'amour, Ginevra ? Et comme il se nourrit de choses éthérées et charmantes! Avec un gâteau sec et un verre de vin mousseux où se mouillerait la fusée de mon rire, mon petit mari se moquerait du dîner manqué !

—Vous le croyez, petite poupée, à la cervelle légère, mais l'amour est une chose plus compliquée et, hélas, peu durable, il ne faut épargner ni son travail ni ses peines pour le conserver. Si vous craignez de gâter votre joli teint au feu de la cuisine, craignez qu'il se flétrisse plus tard sous les larmes, et lorsque la petite fleur bleue paraîtra s'en aller du cœur de votre mari, c'est dans l'intimité charmante qui suit le meilleur repas que vous trouverez les mots tendres qui la réchauffent et la font vivre.



Les bienfaits de la lutte

Si votre dévouement s'interpose entre chacune des difficultés et la volonté naissante de vos filles, si vous prenez pour vous toutes les petites peines proportionnées à leur faiblesse, vous travaillez contre leurs plus chers intérêts ; vous les condamnez à rester toute leur vie des êtres impuissants et peut-être inutiles.

Initiez-les plutôt de bonne heure au combat, en leur montrant comme très profitable tout ce qui s'acquiert avec difficulté. Montrez-leur à utiliser les heures destinées à l'étude, à donner une attention supérieure aux matières arides qui forment la base de l'éducation plutôt qu'aux arts d'agrément qui n'en sont que l'ornement et le superflu.

Comme vous ne pourrez les dispenser plus tard des austères devoirs de la vie, ne les exemptez pas toutes jeunes de la rude loi du travail, imposée à toute créature humaine, quelles que soient d'ailleurs votre position et votre fortune. Exigez qu'elles remplissent chaque jour une tâche déterminée, où le travail manuel devra trouver sa place, au moins par hygiène, car rien ne vaut la gymnastique du balai et des plumeaux, pour stimuler l'appétit et garder la bonne humeur.

Ne nuisez pas à l'ordre de la maison d'éducation à laquelle vous les avez confiées, en leur donnant des congés supplémentaires qu'elles passent, le plus sou-

vent, d'une façon peu recommandable. Au danger de l'oisiveté, s'ajouteront les excès de gourmandise et des distractions d'une opportunité discutable : les vues animées offrent un exemple bien caractéristique des permissions arrachées à votre faiblesse, et contre lesquelles votre conscience proteste, quand il serait si facile de les interdire, en donnant à vos enfants une bien meilleure opinion de votre fermeté.

Apprenez-leur à lutter contre les épreuves ; il n'est pas d'existence qui soit à l'abri du chagrin, tôt ou tard vos filles devront se mesurer avec la souffrance. Que ce soit la maladie qui les saisisse en pleine jeunesse et qui crucifie leur chair ; que ce soient les peines du cœur qui leur apprennent trop tôt l'inanité des rêves humains ; que ce soient les angoisses de l'esprit ou les tortures de l'âme ; si vous vivez pour les voir grandir, vous les verrez, à certaines heures, accablées d'un fardeau que vous ne pourrez pas leur enlever.

Vous serez consolées si vous avez su leur montrer à ne pas rester écrasées sous un poids, quel qu'il soit, et si vous les voyez, broyées, mais vaillantes, se relever lestement du choc qui semblait, à première vue, destiné à les briser.

Apprenez-leur aussi à cacher leur détresse à ceux qui les entourent ; en dehors de l'asile qu'elles savent toujours trouver dans votre cœur maternel, du secours que vous leur avez montré à demander et à attendre de Dieu, qu'elles ne fassent pas rejaillir sur leur entourage leurs déceptions, leurs inquiétudes intimes. Destinées par la Providence, pour la plupart, à fonder des familles, dans lesquelles elles représenteront la force

morale et consolatrice, qu'elles s'habituent à souffrir en silence, à attendre le chagrin de pied ferme et à garder, sous son étreinte, une ferme contenance.

Plus encore ; qu'oubliant leurs propres ennuis, elles soient toujours prêtes à encourager. Le mari sera, dans toutes les circonstances de la vie, dans les succès et les revers, dans la bonne et la mauvaise fortune, ce que voudra la modeste créature aux traits effacés, qui semble absorbée par ses humbles devoirs, mais dont l'amour éclairé et tout puissant sait parfois accomplir des miracles. A côté de tous les grands hommes, on retrouve la collaboratrice dont le nom est parfois oublié, mais qui mérite une part de la gloire dont elle n'a pas voulu pour elle-même.

Apprenez surtout à vos filles à lutter contre leurs défauts. Vous savez de quels contrastes singuliers est faite la nature fénimine ; quels penchants bizarres et mauvais y coudoient souvent les vertus hautes et fières; de quelle faiblesse est pétri ce cœur tendre, dévoué jusqu'à l'héroïsme et de quelles extravagances est capable l'imagination de la plus raisonnable des filles d'Eve.

C'est ici que se reconnaît l'action de l'âme la mieux trempée pour la lutte : savoir se bien connaître, utiliser toutes ses facultés, et même ses défauts pour le bien, c'est la suprême science. Ne jamais se décourager de ses erreurs, recommencer patiemment le travail détruit par un moment d'irréflexion ou d'oubli, par un manque de jugement, c'est le secret des victoires définitives, et le dernier mot de tant de vies méritoires, ternes en apparence, qui se dépensent dans la lutte, sous le regard de Dieu.

L'oubli de soi et le dévouement

Vous le savez mieux que tout autre, une femme égoïste est une anomalie ; une femme qui ne songe qu'à elle, qui exige un culte continuel et qui reste dédaigneuse et froide, sur son piédestal, c'est une idole plus dure et plus insensible que les dieux de l'antiquité païenne, que le veau d'or auquel on dresse toujours des autels et des temples. C'est une énigme plus cruelle que le sphinx, qui dévore et qui tue la confiance et l'affection, le bonheur et les rêves.

Si vous aviez vu, au début de votre carrière, tous les sacrifices que devait vous imposer le dévouement, vous auriez reculé, effrayée ; et pourtant, vous êtes passée entre tous ces obstacles, vous vous êtes oubliée chaque fois que cela a été nécessaire, vous vous êtes donnée sans mesure pour que ceux qui vous entourent fussent heureux.

Il importe que vos filles se pénètrent à leur tour de cette vérité, qu'elles ne seront de petites reines que jusqu'au seuil de la vie sérieuse: que celui qui viendra les conquérir à genoux y restera juste le temps des radieuses et touchantes fiançailles et qu'il leur faudra ensuite, pour être heureuses, moins de charmes que d'indulgence et de vertu.

Celle qui se marie doit s'attendre à bien des sacrifices : le premier, c'est celui de sa liberté, de sa vie actuelle faite de devoirs et de responsabilités minuscules, de petites joies et de chagrins sans profondeur, pour une existence nouvelle dont les débuts ont une grande importance et où elle entre un peu à tâtons. La séparation d'avec les siens, elle n'en souffre pas trop d'avance. Les préparatifs du mariage, que les exigences modernes compliquent de plus en plus, voilent l'amertume du départ. Elle se détache de la maison et de la famille comme l'oiseau quitte le vieux nid avec un grand battement d'ailes vers le monde extérieur et vers la liberté.

Elle fait ensuite le sacrifice de ses goûts; quoique l'influence de la femme soit toujours visible au foyer, qu'il garde l'empreinte de son éducation et de ses manières, elle doit être prête à faire joyeusement des concessions à son mari. Tout ce qui lui paraît désagréable ou pénible, doit s'atténuer et disparaître. Si l'homme aime le coin du feu, elle devra retrancher dans une certaine mesure ses obligations mondaines ; lorsqu'il rêve de repos, après une journée de fatigue, elle ne le forcera pas à endosser un habit qui le gêne et à promener sa vanité dans une cohue plus ou moins aristocratique. De même s'il juge nécessaire de faire une apparition dans le monde, elle n'apportera pas sa corbeille à racommodage et n'étalera pas sous ses yeux du reprisage pour une semaine.

Elle subira avec calme les contrariétés journalières, sans les faire retomber sur des innocents. Pour une couturière en retard, pour une porcelaine brisée, elle

ne soulèvera pas une tempête et surtout ne se croira pas la plus malheureuse des femmes. Elle saura, par sa prévoyance, éviter la moitié de ces ennuis, et voudra effacer le reste par sa bonne humeur.

Elle mettra les ressources de son imagination à voir la vie en rose et sa puissance de persuasion à en convaincre les autres. Peu importe que son optimisme exagère quelquefois ; une erreur qui console est bien excusable.

A mesure que ses devoirs augmenteront, elle tâchera que ce qu'elle donne aux uns ne soit pas enlevé aux autres ; que son mari ne souffre pas de ce qu'elle aime tant ses enfants, et que ceux-ci ne se croient pas abandonnés parce qu'elle s'occupe beaucoup de leur père.

On accorde peu d'attention de nos jours à la vie de famille ; on vit pour les étrangers et l'on s'étonne que tant de gens ne s'aiment pas, n'aient plus le temps de s'aimer.

Que vos filles s'appliquent à reparer le bonheur domestique qui se lézarde, à tenir le logis bien clos pour que la confiance et la paix n'en puissent pas s'envoler et à préparer pour la génération prochaine, une atmosphère plus chaude de dévouement ét d'amour.



Le bon sens

Quand je vois une jeune mère penchée sur le berceau de sa fille et faisant d'orgueilleux rêves d'avenir, je suis toujours tentée de lui dire : ne demandez pas pour elle tous ces dons futiles et charmants qui sont le plus souvent une épreuve redoutable. Demandez plutôt une qualité qui la serve dans toutes les circonstances, dans les bons et les mauvais jours. Priez celui qui est le Maître des destinées, de la doter d'un robuste bon sens qui la garde dans les sentiers de la modération et de la prudence, dût-il lui enlever, en échange, quelque faculté brillante et inutile, qui sera peut-être à la fois sa vanité et son tourment.

Le bon sens, qui n'est autre que de la droiture du jugement, était la qualité maîtresse de nos grand'-mères. Il se peut que leur mémoire fût moins ornée que la nôtre, que leur imagination ne fut pas susceptible d'aussi hautes, ni d'aussi subtiles envolées. Elles ignoraient, pour la plupart, le nom de tous les philosophes, dont les systèmes nous sont familiers; elles n'avaient lu qu'un bien petit nombre de livres d'auteurs classiques et sévèrement triés ; mais dans les circonstances difficiles, dans les cas de conscience obscurs, comme leur jugement savait s'affirmer ferme et droit.

Apprenez à vos filles à ne pas calquer leur opinion sur celle de leur entourage; à ne pas attendre que Mlle Une Telle ait dit ce qu'il fallait penser d'un fait ou d'un individu ; apprenez-leur à dégager la vérité de l'erreur et des préjugés.

Enseignez-leur à ne pas avoir contre les gens et contre les choses de sottes préventions, à ne pas accepter comme paroles d'évangile, l'avis de personnes sympathiques, à ne pas repousser aveuglément ce qui leur déplaît au premier abord.

Apprenez-leur à mettre leur vie d'accord avec le sens commun ; à ne pas sortir l'hiver sur la neige avec des chaussures trop minces, à ne pas entr'ouvrir leur manteau de fourrure sur une guipure transparente, qui protège mal leur poitrine délicate ; à ne pas comprimer leurs organes pour le plaisir un peu bête d'avoir une taille de guêpe. A ne pas s'abîmer la peau avec des couleurs factices qu'il faut renouveler tous les jours ; à garder à leurs cheveux leur teinte primitive, celle qui convient vraiment à leur genre de beauté ; à donner plutôt à leurs traits un éclat plus durable par un exercice régulier, une hygiène intelligente, une diète appropriée.

Que vos filles sachent équilibrer leur budget avec un train de vie raisonnable ; qu'elles comprennent qu'elles ne peuvent pas porter les mêmes chapeaux que Mme X...., dont le mari est ministre, et que leur maison ne doit pas être meublée comme celle de Mme Z..., qui est milllionnaire. Que leurs réceptions seront moins critiquées, si elles gardent une allure en rapport avec leurs modestes revenus, plutôt que de prendre des proportions extravagantes, où s'étale un luxe de

mauvais aloi qui ne trompe personne et qui n'est, au fond, que de la misère dorée.

Conseillez-leur aussi de ne pas forcer leurs talents ; que celles qui n'ont qu'un tout petit filet de voix, ne se donnent pas des airs de cantatrices ; mais qu'elles disent sans prétention, des mélodies chantantes, douces et agréables à entendre ; que celles qui n'ont ni doigts, ni tempérament, ne se croient pas les émules de Chopin ou de Lists, mais qu'elles jouent sans se faire prier, de la musique facile à comprendre et à exécuter; qu'elles prêtent de bonne grâce leur concours lorsqu'il est réclamé.

Les véritables dispositions artistiques sont plus rares qu'on ne croit : la patience, la persévérance, le travail opiniâtre, sont encore plus difficiles à rencontrer. Avant de se lancer dans une carrière où les succès s'achètent par des mois de labeur et d'étude, par des échecs successifs, vaillamment supportés, que vos filles s'interrogent avec sincérité pour savoir si elles auront la force de lutter si longtemps pour un résultat incertain.

Le bon sens aura sa place jusque dans le bien que vos filles entreprendront ; là, surtout, il ne faut pas se laisser mener par l'imagination et par la fantaisie ; il ne faut pas refuser d'aider les autres par égoïsme, ni surcharger sa vie d'œuvres trop absorbantes et trop nombreuses, ni les adopter à tour de rôle pour les abandonner ensuite sans motif sérieux.

Il y a un bien providentiel auquel vos filles sont destinées : les unes resteront dans l'atmosphère de la famille, faisant rayonner autour d'elles l'éclat de leurs

humbles vertus; d'autres, les plus actives et les plus énergiques, étendront au dehors leur sphère d'action, fondant, développant et soutenant les œuvres de charité ou de zèle.

C'est à l'aide du bon sens que les unes et les autres découvriront ce qui leur convient; si elles ont des loisirs qui leur imposent de chercher à utiliser les ressources de leur esprit et de leur cœur, ou si elles ont tout près d'elles assez d'occasions d'exercer leur besoin de dévouement. Il en sera de même de la piété que tant de femmes semblent avoir à cœur de faire détester dans le monde.

Une mère de famille n'est pas tenue d'appartenir à toutes les confréries, d'assister à tous les offices pour être une femme dévote ; il est plus méritoire de surveiller ses enfants, de soigner ses malades, de contenter son mari et surtout de tenir sa langue, que d'édifier les étrangers et de contenter son goût pour les belles cérémonies du culte.

Vos filles sauront, parce qu'elles l'auront appris par votre exemple, que la perfection consiste dans l'accomplissement du devoir présent et que la plus belle prière, c'est le fiat de l'âme laborieuse, et résignée.



Ayez une âme contente

Nous avons reçu, l'autre jour, une lettre d'une jeune fille qui se dit blasée et se croit malheureuse, qui n'aime que les livres parce qu'ils la font vivre dans un décor factice et que le temps lui manque pour découvrir autour d'elle, dans les joies et dans les chagrins de ceux qui l'entourent, de quoi occuper son esprit, ses mains et son cœur.

Elle parle, avec tout l'aplomb de l'inexpérience, de ses peines imaginaires et de la sottise humaine, de l'amour qu'elle nie, de la fatuité masculine qu'elle trouve insupportable. Elle ignore que lorsqu'elle aura vécu plus longtemps et sera devenue plus indulgente, elle jugera avec moins de sévérité des créatures comme elles, fragiles et bornées.

Notre petite correspondante, qui est loin d'être sotte, a encore oublié une chose élémentaire, c'est que la vie n'est que le reflet de notre attitude envers elle, et qu'elle est dure ou facile, suivant que nous sommes révoltés ou résignés.

C'est pourquoi nous vous souhaitons d'être des âmes contentes, qui trouvent la force de se réjouir au milieu des épreuves les plus réelles et des circonstances les plus difficiles.

Connaissez-vous des personnes perpétuellement mécontentes qui se plaignent des gens et des choses, de la pluie comme du soleil. Elles sont pourtant très bonnes parfois, adroites, dévouées à leur manière, charitables à leurs heures, mais on ne les aborde qu'avec un peu de malaise, un petit serrement de cœur qui s'explique très facilement.

Elles font le bien par devoir, sans élan, de mauvaise grâce, et s'il arrive qu'on les aime, on n'ose pas le leur dire. Comparez-les aux êtres rayonnants dont la gaieté est communicative. Comment pourrait-on mal recevoir une personne qui se présente avec un bon sourire? comment gronder la maladroite qui s'excuse si gentiment, comment trouver la vie mauvaise, quand on a devant soi des yeux rieurs qui voient les épreuves inévitables, mais qui refusent de larmoyer inutilement.

Ce qui manque le plus dans notre triste monde, ce sont des âmes contentes pour remonter et entraîner les autres.

On va à celles-là d'instinct parce qu'on ne craint pas de reproches ni de réprimandes ; et si l'on a du chagrin, on sait que leur compassion est douce. On ne les croit pas insensibles si, en écoutant le récit de nos tristesses, leurs lèvres gardent le bon sourire qui leur est habituel. Si l'on est gauche ou timide, si l'on a des vieux habits ou un chapeau à l'ancienne mode, l'on ne craint pas qu'une lueur moqueuse s'allume au fond des yeux clairs, des yeux qui voient, au-delà de l'enveloppe disgracieuse, la beauté intérieure qui a certes une autre valeur.

Ne vous attachez pas, chères lectrices, à détailler les tristesses ou les laideurs, cherchez à limiter vos inquiétudes et vos soucis à la tâche de chaque jour, et à constater, quand vous les rencontrerez, la bonté, la sympathie, la charité éparses en ce vaste monde.

Fermez les yeux sur les faiblesses, sur les défauts de ceux qui sont votre prochain ; soyez des âmes de lumière, des âmes contentes qui éclairent, qui reposent et qui réchauffent.



Amour de sœur

Je suppose que vos filles ont fini leurs études et qu'elles reviennent au logis pour y apprendre sous votre direction et à votre contact, à travailler et à se dévouer. Il est un délicat apostolat qui leur convient tout particulièrement et dans lequel elles ne deviendront pas seulement de précieux auxiliaires, mais où elles sauront même vous dépasser, si vous savez leur en faire comprendre l'utilité et la douceur.

Vous vous plaignez que les garçons sont rudes, qu'ils ne tiennent aucun compte de vos observations, que leur langage est grossier et vulgaire, qu'ils ne songent qu'à s'amuser, quand ils ne vous inquiètent pas par des sorties prolongées à des heures indues.

La gronderie continuelle est absolument inutile dans ce cas ; quand vous constateriez avec irritation que vos fils négligent leurs devoirs, y compris leurs devoirs religieux ; qu'ils sont paresseux, insoumis, irrespectueux ; qu'ils s'oublient dans des compagnies dangereuses ou suspectes, vous n'en seriez pas plus avancées ; et si vous joigniez les supplications aux menaces, vous vous apercevriez que cette jeunesse étourdie n'aime pas plus les larmes que les reproches. Confiez-les plutôt à l'affection des sœurs aînées ; elles n'ont pas besoin, elles de parler du haut de leur auto-

rité, elles n'ont pas à surveiller ce qui se passe dans ces cervelles où la raison est encore mal établie, et dans lesquelles la soif d'indépendance soulève des tempêtes.

Leur première et plus grande ressource sera la sympathie. Chaque fois qu'un garçon de dix à vingt ans entre dans la maison, il est accueilli par une observation. Pourquoi ne pas essuyer tes pieds sur le paillasson ? Pourquoi fermer la porte à tour de bras ? Pourquoi laisser tes livres et ton chapeau sur les meubles ?

Observations très justes, mais qui irritent l'adolescent parce qu'il se sent en faute et que sa brusquerie cache surtout beaucoup de timidité.

Au lieu de la voix grondeuse de la mère de famille, excédée de fatigue, s'il entendait sur le seuil de la porte le timbre joyeux de sa sœur, lui demander de retirer ses caoutchoucs ; si elle s'emparait, pour les mettre en lieu sûr, des objets qu'il laissera invariablement sur la table; si elle lui confiait d'un air intéressé les petits événements de la journée, en provoquant, sans en avoir l'air, le récit de ce qui lui est arrivé lui-même; si elle réclamait gentiment son aide pour le transport d'un meuble trop lourd, pour un message pressé qu'elle n'a pas le temps de faire, aura-t-il le courage de répondre en bougonnant qu'il n'a pas de temps à perdre, qu'on l'attend et qu'il ne fera que ce qui lui plaît ?

La sœur consciente de son rôle aura un soin particulier de la chambre de l'écolier. Elle n'exigera pas que tout soit rangé symétriquement, que l'on ne puisse déranger une chaise ou laisser un livre ouvert, sans

provoquer une crise d'impatience. Elle prêtera son bon goût pour disposer les photographies d'amateurs, auxquelles le propriétaire attache une importance démesurée, elle ne jettera pas d'eau froide sur ses premiers enthousiasmes d'amoureux. Elle sera la confidente à qui l'on dit tout, parce qu'elle est indulgente et bonne ; elle deviendra facilement la conseillère parce que toutes ses paroles sont dictées par l'affection.

Elle trouvera des ressources pour retenir ses frères à la maison. Après les repas elle se mettra volontiers au piano, pour accompagner ou leur faire apprendre un refrain à la mode. Elle ne cherchera pas à les exclure du salon lorsque des amies viennent la voir, sachant bien que la meilleure leçon de maintien et de politesse sera la présence de ces étrangères auxquelles ils voudront donner une bonne opinion d'eux-mêmes.

Si elle s'aperçoit qu'ils prennent goût aux sorties, elle tâchera qu'on insiste pour l'emmener. Sans faire croire qu'elle agit dans leur intérêt, elle se montrera heureuse qu'on veuille la promener partout, elle mettra ses plus beaux atours et ne montrera pas de mauvaise humeur si le mauvais temps ou quelque circonstance imprévue vient déjouer leurs projets communs.

Elle comprendra, avec son intuition de femme, qu'elle ne doit jamais les blesser par des railleries. A cet âge où l'on tient immodérément à l'opinion des autres, où l'on sent qu'il reste tant à acquérir, il suffit d'une parole blessante pour glacer une confiance qui ne demandait pourtant qu'à s'épanouir. Elle saura atténuer leurs petites bévues, leurs gaucheries, les ramener à leurs proportions réelles et non pas à celles qu'elles attei-

gnent dans l'esprit de ceux qui en sont les victimes plus que les auteurs.

Enfin, si l'un de ses frères se néglige davantage ; s'il fait pleurer sa mère, s'il fait gronder son père, c'est à celui-là qu'iront ses préférences et ses plus tendres soins. Elle n'a pas, elle, de sévérité à exercer, et si elle est une apôtre véritable, si elle sait prier et souffrir, elle pourra regagner, qu'importe dans combien de temps, dans dix ans, dans vingt ans, dans cinquante ans, les âmes qui s'égarent mais qui demeurent siennes.

Bien des écrivains et des poètes ont décrit cet amour d'une sœur vraiment bonne et secourable ; souhaitons à vos fils de pouvoir le comprendre, et à vos filles de l'éprouver.



La moquerie

On a dit que la moitié du monde rit de l'autre moitié; et chacun, pour éviter qu'on le bafoue, étudie avec soin et critique les ridicules de son semblable

Cela commence à l'école ; rien n'égale la cruauté de cet âge sans pitié. On rit du petit enfant qu'un plus grand a battu, on rit du petit pauvre dont les habits accusent le dénûment; on rit du petit boiteux, du petit bossu, pour qui eur infirmité est déjà une pesante croix ; on rit de l'écolier timide qui balbutie sa leçon parce qu'il a peur du maître.

Corrigez sévèrement ce penchant qui est le signe d'un petit esprit et d'un mauvais cœur. De même que vous ne permettez pas à l'enfant d'être inconsciemment cruel envers les animaux, faites-le rougir d'initier, par légèreté, par étourderie, de pauvres êtres avec la douleur.

Les adolescentes qui reviennent du couvent et qui ont souvent sur les gens et sur les choses tant d'idées superficielles ou fausses, sont fort sujettes à ce défaut et vous devez les surveiller de très près sur ce point.

Elles ont pris souvent au contact d'enfants plus riches ou qui ont de plus belles relations, des airs dédaigneux envers certains membres de votre famille, à l'égard des vieux amis qui fréquentent votre maison et même

parfois pour l'ameublement auquel vous êtes attaché par des souvenirs de vingt à trente ans.

Devrez-vous, pour plaire à mademoiselle, faire maison nette de tout ce que vous avez aimé? Si vous avez du bon sens et du caractère, vous ne permettrez pas à vos filles, peut-être plus raffinées de manières, de vous en imposer sur ce point. Sans doute, elles rajeuniront inconsciemment tout ce qui vit autour d'elles, mais que ce ne soit pas par mépris et qu'elles sachent respecter vos amitiés et vos goûts.

Essayez de réagir contre la manie qu'elles ont de tout critiquer ; qu'elles puissent entrer dans un salon et en sortir sans éplucher toutes les toilettes, toutes les figures, toutes les réputations.

Qu'elles sachent louer sans restriction et sans arrière-pensée le talent d'une chanteuse, d'une pianiste, d'un conférencier. Qu'elles comprennent que, pour parler d'art et de littérature, il faut avoir certaines connaissances, et qu'à se moquer de gens plus instruits et plus intelligents,on s'expose à se couvrir soi-même de confusion.

Que vos filles apprennent à ne pas juger un homme sur sa belle mine, sur sa cravate, sur son habit, qu'il doit peut-être à un fournisseur très patient. Qu'elles se gardent bien de rire du prétendant sérieux qui les admire de loin comme un précieux bijou qu'il convoite, sans savoir s'il est assez riche pour s'en passer la fantaisie ; comme une fleur de serre qu'il voudrait emporter sans pouvoir dire si elle vivra dans une atmosphère moins surchauffée, dans une terre exposée aux tempêtes et aux bourrasques. Que de bons mariages, désirables

en tous points, ont été rompus pour un méchant sourire glaçant une confiance prête à naître, pour une parole irréfléchie et blessante pour la dignité et l'amour-propre d'un homme conscient de sa valeur.

Que vos filles sachent épargner à leurs meilleures amies cette verve railleuse qui, pour se mettre en évidence, ne recule pas devant une allusion brutale à un sentiment caché, à une difformité du corps ou de l'esprit. Qu'elles sachent même ménager les susceptibilités ombrageuses et qu'elles ne cherchent jamais à briller aux dépens de quelqu'un qui les aime. Qu'elles connaissent de bonne heure la différence entre la gaîté communicative qui rayonne et la moquerie qui n'amuse qu'en semant la souffrance et la rancune autour d'elle.





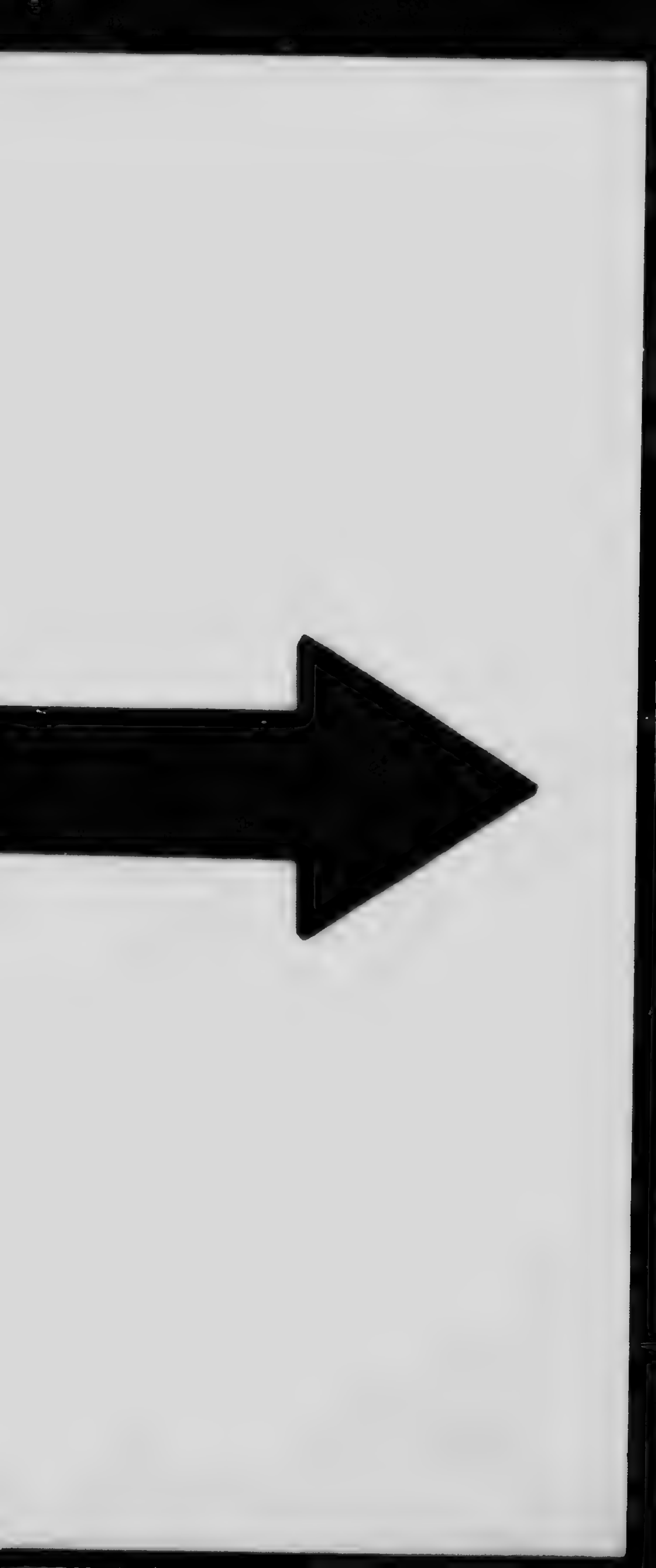
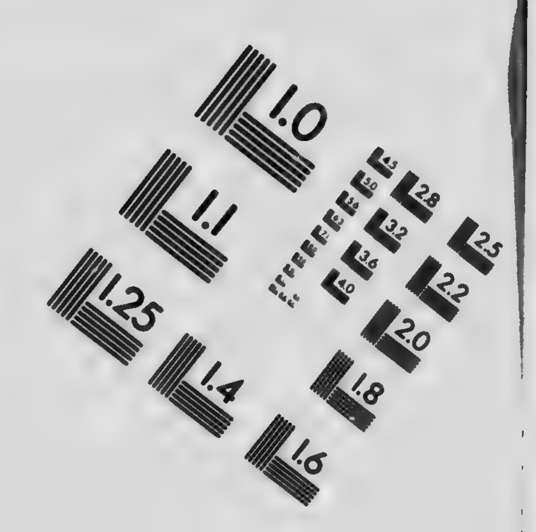
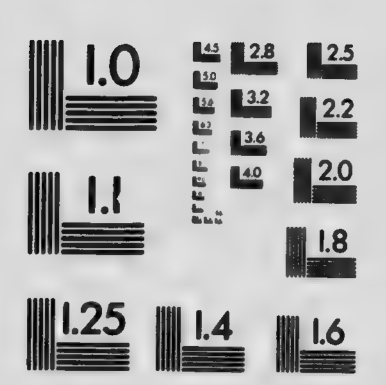


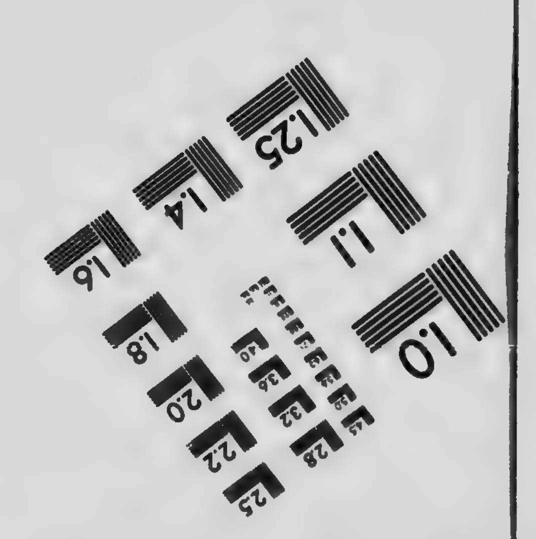
IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





150mm

6"



APPLIED IMAGE, Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989

Le souci des responsabilités

Vous avez essayé de donner à votre fille toutes les qualités d'esprit et de cœur qui puissent la rendre aimable. Vous croyez l'avoir dotée de tout ce qui peut contribuer à son bonheur, vous n'avez oublié qu'un détail pourtant utile et nécessaire, vous ne lui avez pas donné le souci de sa responsabilité.

Elle n'a pas à choisir la couleur ou la forme de ses robes, elle ne sait pas ce qu'elle mettra ce matin ou ce soir, elle est incapable d'acheter ou de tailler un vêtement, elle n'oserait confectionner un gâteau ou une salade dont vous n'auriez pas vérifié la recette : en un mot, elle est une perfection pourvu qu'elle se meuve et qu'elle évolue dans votre ombre.

Si vous lui manquiez aujourd'hui, si elle se mariait au loin, elle ressemblerait à une automate dont on aurait perdu la clef, et le mari qui l'aurait connue chez vous, si sûre d'elle-même, ne la reconnaîtrait plus.

Empressez-vous donc de combler cette lacune, de lui donner assez de liberté pour développer en elle ces dons précieux d'initiative et de prévoyance. Qu'elle sache compter, chaque mois, sur une certaine somme dont elle devrait raisonner l'emploi. Si elle se laisse entraîner à de folles dépenses, elle sera privée d'un vêtement

nécessaire, d'un plaisir artistique, et même de faire la charité.

Donnez-lui le soin d'un malade, d'un enfant ; qu'elle sache que la guérison dépendra des soins intelligents, du dévouement qu'elle aura prodigués.

Etendez à sa conduite le souci de la responsabilité. Qu'elle n'agisse pas pour vous faire plaisir, ni parce qu'elle se sent surveillée, mais parce qu'elle connaît son devoir et qu'elle lui est sincèrement attachée.

Apprenez-lui à distinguer le bien du mal, à ne pas s'effrayer des apparences, mais à ménager sa réputation comme le bien le plus précieux.

Surveillez-la chrétiennement ; mais là s'arrête votre devoir. Vous ne pouvez pas choisir pour elle, ni la tenir éternellement en lisières. Elle est libre de faire sa vie, responsable de son propre bonheur.

Vous pouvez lui signaler les dangers, lui indiquer ce qui vous semble lui convenir davantage, mais si vous cherchiez à l'influencer, vous mériteriez plus tard qu'elle vous accuse d'avoir fait son malheur. Tandis que, si elle se trompe, elle n'aura à se plaindre que d'elle-même.

Vous ne devez pas, non plus, intervenir dans son ménage. L'homme qu'elle aura accepté de votre main ou qu'elle aura élu toute seule, doit remplacer votre influence. Il se révélera probablement tout autre qu'il n'était pendant la période des fiançailles. Il a sûrement des défauts, ce sera très beau s'il n'a pas de vices et votre fille, a, au moins, de petits travers. Ne lui offrez pas le secours de votre expérience pour tout concillier, elle est responsable de la paix de son

ménage, et il se peut que sa jeunesse, sa robuste confiance en la vie, son affection trouve des ressources inattendues ; elle se débrouillera d'autant mieux que vous resterez à l'écart.

Elle aura, comme vous l'avez eue, sa part d'épreuves et de travaux, dans bien des circonstances, elle réclamera votre aide et vous la lui apporterez volontiers. Maladies, chagrins, revers, éducation des enfants, elle gardera l'habitude de vous consulter et vos conseils seront d'autant mieux reçus que vous ne chercherez pas à les imposer.

Et, reconnaissante de ce que vous aurez fait d'elle une femme réfléchie et prévoyante, elle lèguera à son tour à ses filles le souci de leur propre responsabilité.



L'écueil de la sentimentalité

Il y a trop de sensitives par le monde, au cœur tendre, aux yeux facilement mouillés de larmes. Il y a trop de petites âmes isolées et craintives parce que vous ne savez pas surveiller dans le cœur de vos filles la croissance de la plante délicate et magnifique du sentiment dont les branches folles, les racines encombrantes n'ont laissé de place ni pour la fleur ni pour le fruit.

Cette sensibilité excessive, qui deviendra plus tard de l'exaltation et de la sensiblerie, se manifeste déjà chez la petite enfant. Elle s'affarouche d'un son de voix un peu rude, d'un visage sévère ; elle est jalouse des caresses que vous prodiguez à ses frères ; elle se désespère si vous cédez à d'autres le privilège de la bercer et de la porter dans son petit lit blanc.

Est-ce à dire que vous devez repousser ces témoignages naïfs d'une affection naissante; que vous devez laisser se morfondre dans son coin ce pauvre petit être aux prises avec les premières atteintes de la douleur ? Non ; mais vous devez apprendre à mesurer vos caresses, à enseigner à ce petit bout de femme à mépriser la souffrance, à dompter ces petites sensations d'angoisse qui s'éveillent en même temps que la pensée.

Votre fillette grandit, vous songez déjà à la mettre au couvent. Donnez-lui beaucoup de confiance en

5

elle-même et aux autres pour qu'elle ne souffre pas trop de ce premier contact avec le monde en miniature.

Lorsqu'elle vous reviendra toute en larmes parce qu'une camarade plus riche aura blessé son amour-propre, parce qu'une compagne mieux douée aura obtenu la première place, parce qu'une enfant plus sympathique ou moins timide aura gagné une affection qu'elle ambitionnait ; ne plaignez pas trop cette détresse qui vous rappellera vos propres débuts dans la vie, essayez plutôt à en expliquer et à en diminuer les causes.

Dites-lui l'inégalité des conditions sociales, la valeur de l'argent et du mérite personnel ; apprenez-lui à souhaiter les succès légitimes mais à subir également les échecs et les déceptions immérités.

Montrez-lui que, pour être aimée, il faut avant tout être aimable et ne pas se montrer ombrageuse et jalouse de l'affection que les autres obtiennnent, à être toujours prête à rendre à chacun les petits services qui sont à sa portée.

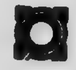
Votre fille, en entrant dans le monde, rêvera, comme toutes ses sœurs, du Prince Charmant qui doit venir; mais elle risque de s'égarer dans ses illusions sentimentales et de briser son avenir en le bâtissant uniquement sur un caprice de son imagination. Pendant que dans les bals, où vous croirez indispensable de la produire, de beaux messieurs blasés se feront un malin plaisir de troubler la petite oie blanche par des déclarations qui auront déjà servi à deux générations de débutantes, il se peut que votre fille, à ce langage tendre et persuasif, croira reconnaître l'âme-sœur, et qu'elle soit toute déçue

lorsqu'elle comprendra que c'est un jeu auquel les viveurs se prêtent volontiers ; et qu'elle traite ensuite du haut de sa grandeur le brave garçon, dont la science ne tient pas dans un nœud de cravate, mais qui saurait la rendre heureuse et qui, désolé de la voir toujours dans les nuages, finira par se pourvoir ailleurs.

Votre fille ne s'apercevra de sa bévue que le jour où cet amoureux silencieux aura disparu, pendant qu'elle s'attardait à pleurer une chimère, et qu'elle passait, sans le voir, à côté du bonheur.

Ne lui permettez pas de se consumer en d'inutiles et stériles regrets ; pour une occasion manquée, il s'en retrouve parfois de meilleures et même sans un mari on peut orienter et utiliser sa vie.

Réjouissez-vous de savoir votre fille dévouée et désintéressée, mais mettez-la en garde contre les sacrifices inutiles et les renoncements exagérés. L'on s'habituera autour d'elle à la croire toujours prête à donner sa place, à se priver du nécessaire, à tailler sur la sienne, déjà exiguë, de petites parts de bonheur. Non seulement on n'aura pas de scrupule à s'emparer de ce qu'elle abandonne, mais l'on trouvera tout naturel qu'elle ne songe jamais à elle-même ; et lorsque sa santé et ses forces la trahiront, peut-être ne se trouvera-t-il personne pour lui rendre les mêmes services qu'elle aura prodigués à tant d'autres.



La susceptibilité

S'il y a un défaut qui rend difficiles les rapports de famille et d'amitié, c'est bien la susceptibilité.

Il y a des caractères si mal faits qu'ils réussissent à dénaturer les meilleures intentions et les procédés les plus loyaux.

Vous vous apercevez, tout à coup, qu'une personne que vous estimez a changé d'attitude à votre égard. Au lieu des paroles amicales qu'elle vous adressait en passant, du sourire auquel elle vous avait habituée, vous ne recevez qu'un salut raide et glacial.

Vous réfléchissez toute surprise, à ce qui a pu modifier son humeur à votre égard, et vous découvrez...moins que rien... une discussion dans laquelle vous avez donné trop franchement votre avis, une démarche qui vous a été imposée par les circonstances, une distraction qui vous l'a fait croiser, sur la rue, sans la voir.

Et ce petit détail, dont vous vous souvenez à peine, grossi par un esprit susceptible, a suffi pour créer entre vous un malentendu qui mettra des mois à se dissiper et qui peut très facilement déterminer une rupture.

Dans la famille, on n'est pas à l'abri des susceptibilités, je dirais volontiers que c'est là qu'elles élisent domicile et qu'elles se donnent libre cours.

Avec les étrangers on craint toujours un peu de faire

voir ses petites faiblesses, on s'observe davantage, on fait plus de concessions ; tandis qu'avec les siens on est plus exigeant, on ne recule pas devant les petites querelles qui, loin d'entretenir l'affection la compromettent et l'affaiblissent, parce que l'on dit, sous l'empire de la colère, des paroles difficiles à oublier.

Apprenez à vos filles qu'être susceptible, c'est avouer qu'on est vaniteux et qu'on tient immodérément à l'opinion des autres, et que dans l'occasion l'on juge soi-même avec sévérité. Il ne vient pas à la pensée d'une personne indulgente de croire que l'on a voulu, délibérément, la blesser ou l'humilier. Elle cherchera plutôt aux actions des autres les excuses qu'elle pourrait réclamer pour les siennes, et elle ne croira pas non plus que la confiance ou l'amitié qu'on leur témoigne lui est enlevée.

Cela ne veut pas dire que l'on ne puisse protester et se défendre contre un procédé indélicat, contre des paroles blessantes, surtout si on ne les a pas méritées, mais il faut se demander toujours si l'on obéit à un sentiment de dignité et de justice plutôt qu'aux caprices d'une imagination susceptible.



Calculer pour épargner

Une femme qui ne sait pas calculer, dans les mains de laquelle l'argent fond sans qu'elle se rende compte où il va, est une lourde charge pour la bourse et pour la patience de son mari.

Le gaspillage sous toutes ses formes est la source de discussions acrimonieuses que toute mère intelligente pourrait épargner à sa fille en la dressant, dès sa jeunesse, à équilibrer ses dépenses d'après un budget fixe, en l'accoutumant à inscrire tout ce qu'elle achète, à balancer à la fin du mois les dépenses avec son revenu.

Elle devrait lui apprendre à vérifier les notes des fournisseurs et, par conséquent, à ne pas les laisser en souffrance. Sans parler de l'injustice qu'il y a, à priver un honnête commerçant de son gain légitime, c'est immédiatement que l'on peut constater que l'on a reçu telles fournitures, que telle pièce de dentelle contenait tant de verges, et que l'on a renvoyé tel vêtement sans l'acheter.

Elle surveillera aussi les poids et mesures, non pas qu'elle suspecte la bonne foi du vendeur; mais puisqu'il a le droit de soupeser la pièce d'argent qu'elle jette en paiement sur le comptoir, elle a celui de constater que les livres ne sont point raccourcies d'une once et

que la qualité des provisions qu'on lui donne est bien celle qu'elle demande.

Autant que possible, elle ne fera pas ses commandes par téléphone, si elle veut que le rôti soit taillé dans la meilleure partie et que le poids ne dépasse pas trop celui qui convient au repas qu'elle prépare. Que votre fille apprenne à ne pas entasser dans les armoires des marchandises d'occasion achetées au rabais, mais dont elle n'a pas besoin ; le costume, la robe, le chapeau, les sous-vêtements achetés au plein prix dans un magasin dont la réputation est solide, coûtent meilleur marché, en définitive, que les fanfreluches inutiles qui dormiront peut-être oubliées dans les profondeurs de ses tiroirs.

Que votre fille sache bien utiliser, surtout, son argent de poche, celui qui sert aux déboursés imprévus. C'est celui qui coule plus vite, et qui est plus difficile à administrer. On se crée des besoins qui sont loin d'être urgents et qu'on pourrait apprendre à retrancher. Les menus plaisirs n'en seront que plus appréciés, lorsqu'ils auront été mérités par un jour d'attente ou par le sacrifice d'une autre fantaisie.

Faudrait-il, pour cela, que votre fille devienne avare ? Au contraire, en apprenant à épargner, elle connaîtra la joie de donner. Les prodigues en ont rarement assez pour eux-mêmes ; ceux qui économisent n'entassent pas pour le seul plaisir d'entendre le tintement des pièces d'argent. Ils savent, lorsque leur cœur est compatissant, délier les cordons de leur bourse. Des joies qu'ils se refusent, germe une floraison nouvelle qui va égayer les souffrants, les pauvres, les isolés.

A l'approche des fêtes, surtout, ils vont chercher dans les tire-lires bruyantes, les gros sous amassés jour par jour; puis, dans les magasins éblouissants de parure, ils achètent la part de ceux qui n'ont point d'argent, qui ont droit tout de même à un peu d'allégresse. Ils vont ensuite dans les mansardes sans feu, dans les taudis abandonnés, distribuer leur moisson : chauds vêtements, bois et charbon, provisions, sans oublier que les petits ne connaissent pas encore les inégalités de fortune et que les yeux naïfs, les petits nez roses ont, depuis un mois, exploré toutes les vitrines.

L'art de bien traiter les domestiques

Ce problème de l'aide à obtenir, devient effrayant. Il a de multiples aspects, trop longs à décrire ici et pour lesquels nous ne connaissons pas de remèdes.

Il est certain que les servantes deviennent de jour en en jour plus rares, plus exigeantes et moins fidèles. S'il y a des exceptions, elles n'en font que mieux toucher du doigt qu'il manque un rouage important à la félicité de la vie moderne.

Même avec de l'argent, on ne peut pas s'épargner ce souci, on est trop souvent à la merci de sa cuisinière ; et les femmes qui ne peuvent se payer qu'une petite bonne à tout faire, sont sans cesse à se demander si les ennuis qu'elle cause sont compensés par les services qu'elle rend.

Il faudra bientôt, dans la classe moyenne, une dose de courage peu ordinaire pour se mettre en ménage, si l'on réfléchit au coût de la vie et si l'on songe aux difficultés qu'éprouvent ceux qui élèvent des enfants, à se procurer des domestiques.

Où sont les humbles dévouements des servantes de nos grand'mères, qui élevaient deux générations ; et qui, sur le maigre dédommagement qu'elles recevaient,

soutenaient souvent une mère infirme, une sœur veuve, dont elles faisaient instruire les enfants ?

Il est vrai qu'elles n'avaient pas à se pourvoir pour leurs vieux jours et qu'elles fermaient le plus souvent leurs yeux sous le toit où elles étaient entrées avant leurs jeunes maîtres et où elles contribuaient à conserver maintes traditions.

Autres temps, autres mœurs ; les maîtresses de maison gagneraient à étudier les manières de commander de leurs fermes aïeules. Elles y apprendraient plus d'une leçon utile, j'allais dire nécessaire.

Il y a cinquante ans, le service était beaucoup moins compliqué ; les mères, plus actives, ne reléguaient pas leurs enfants dans les lointaines nurseries et n'exigeaient pas qu'on leur fît quatre ou cinq toilettes par jour.

La confiance que l'on témoignait à la bonne, venait surtout de ce qu'on vivait en contact continuel avec elle, de ce qu'après avoir peiné, jour par jour, auprès d'elle, on venait à la considérer comme de la famille.

La besogne était rude, tout se faisait à la maison en ces temps lointains : cuisine, pâtisserie, blanchissage, repassage, couture, raccommodage, mais on partageait de si bon cœur qu'elle en était allégée.

Cette familiarité des vieilles servantes choquerait, de nos jours, mais de ce que la vie a changé, il ne faut pas croire qu'elles sont devenues des machines. Sans doute, on a le droit d'exiger qu'elles fassent leur devoir, qu'elles n'empiètent pas sur les jours de sortie, qu'elles ne laissent rien perdre, qu'elles ne soient pas grossières, qu'elles ne brisent pas tout ce qu'elles tou-

chent ; mais on ne doit pas les empêcher de prendre l'air, on doit les traiter soi-même avec politesse, on doit pardonner un accident qui n'est pas provoqué par une habituelle négligence.

Le fait qu'on les paie cher, trop cher, ne dispense pas de les nourrir suffisamment ; et dans les maisons où l'on garde une unique servante, cette nourriture devrait être la même que celle de la famille.

Les gens qui donnent une ration de viande, de pain et de beurre, qui mesurent le sucre et qui privent de dessert, deviennent tristement célèbres dans le monde où l'on travaille. Il faut réparer les forces que l'on use et une mauvaise alimentation ne permet pas de travailler avec autant d'entrain.

Il faut loger convenablement ses domestiques ; une chambre obscure, sans air, sans feu, peut altérer non seulement leur santé, mais exposer en même temps les enfants avec qui elles sont en continuel contact.

Il faut apprendre à commander, aussi brièvement que possible. Il est plus facile et plus agréable d'obéir à un ordre précis qu'à une série d'observations contradictoires Il est important que ce soit toujours la même personne qui donne des ordres, cela évite les récriminations inutiles.

On doit aussi réprimer l'humeur grondeuse, si l'on veut être joyeusement et ponctuellement obéie. Une réprimande faite avec calme, aura infiniment plus de portée qu'une kyrielle de reproches échappés à une patience exaspérée.

Il faudrait aussi savoir faire à propos un petit éloge. La bonne, il s'en trouve encore, qui s'est fatiguée pour

que vous trouviez, au retour, son travail terminé, mérite que vous ne passiez pas dédaigneuse, sur cet acte de complaisance. Elle sera sensible également à l'intérêt que vous prenez à sa conduite, à son bien-être. Vous serez exposée peut-être à bien traiter des servantes qui ne le méritent pas, mais vous rencontrerez parfois des personnes qui vous rendront tout d'un coup toutes ces peines inutiles. Il y a des âmes reconnaissantes dans tous les milieux.

Pour résumer la question, nous traversons une époque extrêmement difficile, et chaque maîtresse de ma son doit étudier avec grand soin les circonstances dans lesquelles elle se trouve et comment, moitié avec de l'argent et moitié avec de bons traitements, elle peut conserver les serviteurs qu'elle réussit à se procurer.



Il n'y a pas de bonheur

Les plus jeunes protesteront contre cette aphorisme ; elles ont de si vives aspirations vers un bonheur complet, qu'il leur semble impossible de ne pas l'atteindre un jour,et qu'une vie qui ne doit pas apporter la réalisation de leurs rèves, leur paraîtrait cruelle et banale. C'est qu'elles veulent croire, malgré les exemples qu'elles ont sous les yeux, que leur sort sera autre et meilleur. Pourtant la plupart de leurs vœux ne seront jamais exaucés, ou ils le seront autrement, déroutant leurs prévisions les plus sages, ou ils ne leur apporteront pas la joie dont elles exagéraient à l'avance la profondeur et l'intensité.

Ces rêves sont de trois sortes : ils sont ambitieux, égoiste ou amoureux.

Elles voudront être les premières, les plus riches, les plus belles, les mieux mises, les plus adulées. Quand elles auront passé la moitié de leurs journées à se parer comme des châsses et l'autre à se faire admirer ; lorsqu'elles auront compromis le bien-être de la famille par des dépenses exagérées, leur santé par de continuelles extravagances, leur âme par ce besoin continuel de louanges qui amène la conscience à tant de compromis, elles découvriront qu'il y a des femmes plus jolies, plus

élégantes, plus admirées. Que leurs brillants succès sont voilés par l'envie, que les oripeaux dont elles se couvrent n'ajoutent pas une parcelle à leur esprit, et qu'on ne les évalue que dépouillées de ces ornements superflus, de leur or, de leur position en les jugeant d'autant plus sévèrement qu'on les flatte et qu'on les encense.

Elles croiront encore que le bonheur consiste dans le culte du moi. Elles ne voudront pas voir les devoirs qui attendent toutes les créatures de Dieu. Elles se croiront le droit de regarder le monde en spectatrices, avec un sourire railleur sur leurs lèvres sceptiques, et d'accaparer à leur profit tout leur entourage. Elles détourneront les yeux de la misère du pauvre, parce qu'elles n'aiment que les visions de beauté; elles refuseront d'aimer parce que cela fait souffrir; elles s'efforceront de ne pas pleurer, parce que les larmes creusent des rides et enlèvent l'éclat des yeux.

Tous leurs soirs, toutes leurs fatigues tendront à les dispenser de la souffrance sous toutes ses formes, de la douleur physique comme des angoisses [illegible]. Et les gens et les choses qu'elles auront voulu asservir se tourneront contre elles ; l'épreuve fondra à l'improviste et les trouvera impuissantes et désemparées. Habituées à analyser leurs plus petits mécomptes, elles ne pourront tirer profit des grandes épreuves, et comme elles ne seront pas habituées à sortir d'elles-mêmes pour aider les autres, l'ennui s'emparera d'elles, elles vieilliront inutiles et désespérées.

Le plus grand nombre croira et voudra être heureux par l'amour ; mais là encore que de déceptions, que de

désillusions parce que leur félicité sera bâtie sur le sable et que le compagnon de leur vie sera choisi avec le même soin qu'un bibelot de vitrine ou l'étoffe d'une robe de bal.

Quand elles auront donné au hasard leur cœur tendre et fragile, qu'elles auront sacrifié tous leurs rêves ambitieux à cette affection unique, que toute la beauté de la vie se sera concentrée sur un être que leur imagination aura paré de toutes les qualités ;elles s'apercevront un beau jour qu'on a payé avec parcimonie le don magnifique qu'elles ont offert et qu'une idole se dresse dans le sanctuaire qu'elles croyaient consacré à leur culte. Quelques-unes s'en apercevront à temps et se dégageront en faisant appel à leur orgueil froissé et à leur dignité ; d'autres ouvriront les yeux trop tard, lorsque leur malheur sera consommé et traîneront jusqu'à la mort cette chaîne dorée qui s'incrustera dans leur chair et dont elles n'auront vu d'abord que l'apparence et l'éclat.

L'amitié, ce sentiment plus parfait et plus pur, ne leur apportera pas toujours la félicité qu'elles souhaitent. S'il y a des amis sûrs, dévoués et fidèles, l'amitié impose tant de sacrifices qu'on s'en tient le plus souvent aux contrefaçons plus ou moins habiles. Des amis selon la formule du monde, ce sont les gens qui vous approchent de plus en plus près pour mieux vous dénigrer, qui apprennent d'abord ce qui vous ennuie et qui se chargent de le publier, qui critiquent tout ce que vous dites, quand ce n'est pas ce que vous faites. Et comment blâmer, après cela, la jeunesse exubé-

rante de ne pas se contenter de cette comédie et de se replier un peu meurtrie de sa confiance brisée.

Même les affections de famille, si douces et si saintes, fournissent leur part d'amertume et de mécontentement. C'est la friction entre les caractères disparates, les malentendus entre les gens qui s'aiment tendrement et se font souffrir par les coups d'épingles journaliers; et lorsque les concessions mutuelles et la bonne volonté de chacun aura fait disparaître les aspérités, la mort ou l'absence viendront creuser des vides qui, dans certains cœurs, au moins, ne pourront plus jamais se combler.

La première condition pour être heureuse est donc de ne pas croire au bonheur C'est de constater que ses rêves ne sont que des bulles de savon irisées et multicolores qui brillent un moment au soleil et s'évaporent dans l'azur. Plus on est résigné à tout ce qui arrive: devoirs, peines, travaux, moins l'on a de désirs, plus on est susceptible d'éprouver de la joie.

Le bonheur, c'est de savourer minute par minute les quelques heures vraiment joyeuses qui traversent sa destinée sans s'inquiéter des chagrins qui les suivront. C'est oublier sa propre détresse pour encourager d'un sourire confiant une autre âme désolée, c'est marcher sereine vers le but, certaine de trouver toujours une occasion de se donner et de se dévouer. C'est aimer, bien que l'on sache que l'on recevra peu ou rien en échange, et c'est, en dépit des épreuves écrasantes et multiples, écouter au fond de son cœur la voix qui proclame l'excellence de la vie quand elle est bien orientée.

C'est ce bonheur que l'on peut souhaiter à vos filles, c'est le seul dont nous puissions êtres sûres et le seul peut-être qui sera à leur portée. L'horizon a beau être noir, la tempête peut s'amonceler sur leurs têtes, rien n'empêchera celles qui sont décidées à la lutte, d'accomplir jour par jour, heure par heure, les petites actions quotidiennes qui font les vies bien remplies et les cœurs satisfaits ; parce qu'elles sont l'accomplissement du devoir qui revêt tant d'aspects différents, mais qui, pour une âme consciencieuse, n'est que l'expression de la volonté de Dieu.



Le bonheur de croire

Nous avons sous les yeux une reproduction d'un tableau de maître : S. Pierre et S. Jean courant au tombeau du Sauveur le matin de la Résurrection.

Ils ont eu le message que les saintes femmes, fidèles au-delà de la mort, ont mérité de recevoir les premières et dans l'aube grandissante, ils vont, portés par l'ardeur de leur foi, constater le miracle qui est le fondement de la nôtre.

Séparés seulement par quelques heures de la tragédie du Calvaire dont l'horreur a ébranlé leur raison et déchiré leur âme, ils ont cru au témoignage de Marie-Madeleine et ce n'est point une preuve qu'ils vont chercher au sépulcre. L'espoir de rencontrer le Maître les ramène vers l'endroit où ils l'ont vu déposer, pâle et sans vie, caché par l'énorme pierre et gardé par une escouade de soldats.

La joie n'est pas la même sur le visage ravagé du vieil apôtre et sur l'angélique profil de son compagnon. Celui qui sera pourtant la pierre angulaire de l'Eglise et qui prouvera, par sa fragilité, que Dieu se sert d'humbles instruments pour accomplir de grandes choses, a pourtant, poussé par la peur et le respect humain, renié trois fois son Maître. Ses yeux, qui ont déjà tant pleuré depuis qu'il a reconnu sa faute, scrutent l'horizon, et sa

main droite posée sur son cœur semble en comprimer les battements; de la gauche il indique la marche à suivre. Jean est plongé dans l'extase; les mains jointes, il vole vers celui qui l'a aimé d'un amour de prédilection et qui, dans la dernière Cène, l'a laissé reposer sur sa poitrine.

Ils sont heureux tous deux, bien qu'à des degrés différents, parce qu'ils croient à la parole de celui qui a dit qu'il ressusciterait au troisième jour, et jusqu'à la fin de leur vie, cette conviction leur donnera la force de travailler, de prêcher et de souffrir, d'être bafoués et persécutés, d'être haïs et martyrisés.

La résurrection du Seigneur devrait être encore aujourd'hui la source de notre joie, puisqu'elle explique et glorifie le mystère de la souffrance.

Si nous croyons qu'il a fallu au Christ passer par les tourments de la Passion et du Calvaire pour arriver à la gloire, pourquoi ne croirions-nous pas que des épreuves, des chagrins, des croix que nous rencontrons en ce monde, il doit sortir pour nous et pour ceux qui nous sont chers, le plus grand des biens, et que notre âme ne doit point être troublée du chemin obscur et difficile qui conduit à la paix.

Par le crucifiement de notre être dans les maladies et les souffrances corporelles, la faim, la soif, les privations de toutes sortes, par les angoisses de notre esprit qui s'inquiète de tant de pourquoi mystérieux dont la solution ne nous sera pas donnée en ce monde, par les chagrins de notre cœur qui s'attache et se détache au prix de si douloureux sacrifices, nous devons passer par

le creuset de l'épreuve, comme le métal qu'on épure, pour devenir plus grands et meilleurs.

C'est aux femmes qu'est dévolu ce rôle d'expliquer et faire accepter à ceux qui les entoure, la grande loi de la souffrance. Descendantes des saintes femmes qui accompagnèrent le Christ le long de la voie douloureuse malgré les mauvais traitements de ses bourreaux, qui le suivirent jusqu'au pied de la croix, qui l'ensevelirent au tombeau et le cherchèrent aux premières lueurs du jour de Pâques, les chrétiennes de nos jours devraient avoir la même constance, la même intrépidité, trouver dans leur foi les mêmes motifs d'espérance et les faire partager aux hommes qui nient parfois leurs aptitudes intellectuelles, mais qui sont obligés de s'incliner devant leur force morale et leur grandeur d'âme.

Qu'importent les épreuves les plus crucifiantes, les séparations, les convulsions du vieux monde secoué jusque dans ses profondeurs, les horreurs d'une guerre interminable, les départs pour l'au-delà, l'isolement, la détresse :

Le Christ est ressuscité, notre sort est entre ses mains et il nous aime !



SIMPLES RÉCITS

SIMPLES RÉCITS

La Madone

Dans l'onduleuse étendue de la prairie couverte de neige, la maison rustique se voyait à peine. L'hiver l'avait aussi revêtue de son manteau blanc, et le soir, à travers les petites fenêtres, la lampe du colon semblait une petite étoile tremblotante et lumineuse. L'âtre était hospitalier ; il semblait mesquin de s'y chauffer tout seul pendant que des voyageurs se morfondaient sous l'haleine glaciale du vent du nord.

L'intérieur n'avait pas de luxe ; la panoplie accrochée au mur, qui eut été superflue dans un pays habité, était l'une des nécessités de ces contrées désertes ; les précieuses fourrures échangées contre une arme ou des provisions à des chasseurs de passage, servaient à la fois de tapis et de lit aux jours heureux, volontiers marqués d'une pierre blanche où la Providence amenait des hôtes à l'ermite improvisé.

On voyait aux poutres, des quartiers de gibier ou de viande fumée, de la faïence dans un buffet de bois peint, des habits pendus sur le mur, une grosse malle aux ferrures solides, des sièges grossiers, un lit dur où l'on dormait bien après les folles chevauchées, des

livres qui attestaient les goûts studieux du propriétaire, et au dessus de l'âtre, la plus idéale figure de madone, aux traits purs, au sourire apaisant.

Elle tenait lieu à Maurice de sa famille absente, il l'avait vue tout petit, penchée sur son lit, il avait grandi sous son regard, et depuis qu'il était loin des siens, elle incarnait pour lui toutes les beautés de la femme et toute la douceur et l'amertume de ses souvenirs.

Il assurait même imprudemment, qu'il n'épouserait que celle qui lui ressemblerait trait pour trait, en admettant qu'il existât par le monde, ailleurs que dans l'imagination d'un artiste, une beauté aussi parfaite.

Un espoir aussi chimérique n'était guère compatible avec la rude existence du pionnier, mais il aimait, après le labeur du jour, à venir s'asseoir au coin du feu, et causer comme avec une amie très sûre, avec l'image de la Vierge, qui n'était parfois éclairée que par un rayon de lune, de son passé si différent du présent; de l'avenir, qui demeurait encore imprécis, comme une ébauche, ou comme un paysage sur lequel flotte un brouillard qui ne permet de voir que les grandes lignes et qui voile les détails. La vie aventureuse du défricheur lui plaisait, il se souvenait avec délices de l'émotion éprouvée devant la première moisson ; mais la belle saison était courte, et les heures d'isolement étaient longues et pénibles.

Il y avait des voisins dans un rayon de quelques milles, que son cheval franchissait lestement ; mais ces camarades de hasard, auxquels il n'était lié par aucun lien antérieur, ne réussissaient pas toujours à faire fuir la nostalgie. Lorsqu'en pénétrant sous un

toit il apercevait sur la table boîteuse, la cruche aux flancs rebondis, à laquelle tous les assistants donnaient tour à tour l'accolade, en taquinant un paquet de cartes, il éprouvait une répugnance qu'il aurait eu mauvaise grâce à exprimer.

Presque tous ces aventuriers étaient comme lui, célibataires, et les femmes amenées par leurs maris étaient de bonnes travailleuses, aux sentiments robustes, qui ne craignaient pas le voisinage de la cruche, ni les querelles suscitées par ces deux agents très actifs ; l'alcool et le jeu. Il s'en trouvait même d'assez braves pour venir chercher jusque sous le canon d'un revolver, l'époux récalcitrant qui s'entêtait dans une dispute.

Maurice appréciait leur volonté ferme et leur esprit d'initiative, mais elles différaient trop de son idéal pour qu'il pût envier ceux dont elles partageaient la vie active.

Une circonstance fortuite vint troubler sa parfaite quiétude: dans une course éloignée, il avait découvert une habitation inconnue. Quoiqu'elle fût semblable aux autres, un détail inédit dans ces parages avait attiré son attention, un rideau de mousseline commune, soigneusement blanchi, empêchait l'œil de pénétrer à l'intérieur. Une curiosité le saisit de voir qui pouvait avoir, dans cette solitude, la coquetterie d'orner sa maisonnette et, attachant sa monture habituée à l'attendre, il frappa deux coups vigoureux.

Ce fut une voix de femme qui répondit: entrez, et, le seuil franchi, il s'arrêta interdit devant le spectacle insolité qui frappait sa vue. Chaque coin de l'unique

chambre avait été aménagé pour un usage particulier; dans l'angle le plus reculé, un lit entouré de rideaux, les casseroles bien rangées dans un autre; des sièges faits de branches d'arbres entouraient le foyer en face duquel, sur une couche primitive, recouverte de cotonnade, reposait un homme jeune, à la figure émaciée. Assise sur une peau d'ours, une toute jeune femme raccommodait des vêtements d'hommes, tout en surveillant le pot au feu, auquel une poule des prairies donnait un fumet très appétissant.

La femme tourna vers l'étranger un profil régulier, comme celui d'une statue antique, son œil clair n'exprima ni embarras, ni crainte, et, indiquant un siège, elle dit courtoisement:

—Mon frère n'est pas en état de traiter d'affaires, mais s'il vous plaît de vous reposer, vous êtes le bienvenu chez nous.

Maurice avait enlevé son chapeau et c'est d'une voix assourdie, comme s'il craignait de déranger le malade, qu'il reprit :

—Je ne suis pas celui que vous attendiez. Un caprice de mon cheval l'a fait engager dans cette route et j'ai cru, en mettant pied à terre, rencontrer dans cette maison un solitaire comme moi, auquel une causerie d'une heure ne serait pas désagréable, ma bonne étoile m'a vraiment mieux servi que je ne l'espérais. Vous m'avez dit que votre frère était souffrant, j'espère au moins qu'il ne vous donne pas d'inquiétudes !

—Il a fait une chute de cheval, l'an dernier, et s'est brisé la jambe ; il aime tellement la vie qu'il mène ici, qu'il n'a pas voulu revenir chez nous. Son vieux

domestique l'a soigné de son mieux, mais ses connaissances en médecine sont plutôt rudimentaires. La plaie, mal guérie, s'est rouverte, et depuis cet automne il ne peut plus marcher. Malgré lui le vieux Jacques a écrit chez nous, et par une occasion sûre, on m'a expédiée ici pour égayer André. Il est tellement content, qu'il n'a pas eu le courage de me renvoyer, bien qu'il assure que la vie de cette région ne convient pas à des jeunes filles. Il est pour moi d'une sollicitude qui touche à l'exagération, il ne me permet de courses un peu longues que sous la protection de Jacques, qui n'a guère le temps de me tenir compagnie, puisque c'est sur lui que retombent tous les soins de l'extérieur. Pour me distraire, j'ai transformé l'intérieur de notre cabane; André prétend qu'on n'en trouverait pas une semblable d'ici à plusieurs lieues, et que l'immobilité lui est moins pénible depuis que je suis ici, mais il est décidé à vendre l'exploitation et c'est un acheteur que nous attendions aujourd'hui. Chez nous, son infirmité lui pèsera moins et d'ailleurs il trouvera des chirurgiens habiles qui pourront le guérir. Il est moins bien ces jours-ci, et je l'ai forcé à se reposer tantôt.

Pendant que ce colloque se tenait à demi-voix, le malade avait ouvert les yeux. Il toisa l'inconnu d'un regard curieux et observateur mais, cet examen lui fut sans doute favorable, car il lui tendit la main avec un sourire:

—Vous venez pour la propriété ?

Maurice dut répéter une fois de plus qu'il n'était pas un acheteur et que sa fantaisie, ou celle de sa monture,

l'avait seul amené dans le voisinage. Il ignorait et aurait pu toujours ignorer qu'il eut de si agréables voisins, puisque, par comparaison, on donne ce nom à ceux qui habitent à une vingtaine de milles. Pour sa part, il était presque tenté de faire des vœux pour que l'acquéreur possible ne se souciât plus du marché proposé ; une blessure se guérit, et quand on a goûté à l'existence en plein air, en face des horizons immenses, on ne se soucie plus d'aller reprendre le joug de la civilisation à outrance.

On causa si bien et si longtemps, que le soleil descendait à l'horison, lorsque Maurice se leva pour partir, après avoir promis de revenir bientôt. Les rayons de pourpre et d'or qui bordaient la plaine blanche ne parvinrent pas à le tirer d'une profonde rêverie. Il faisait nuit lorsqu'il ouvrit la porte de sa propre maison. Dans l'âtre immense, une grosse bûche achevait de mourir. Elle ne répandait plus qu'une clarté rousse, qui se limitait au foyer, et Maurice remarqua peut-être pour la première fois combien sa demeure était sombre et vide. La madone souriait toujours dans son cadre, mais elle lui apparaissait plus lointaine et plus éthérée ; plus que jamais il douta de rencontrer en ce monde des traits aussi parfaits et une sérénité aussi persistante.

Il se coucha de mauvaise humeur, après avoir ouvert, sans succès, ses auteurs favoris. Des visions étranges traversèrent son sommeil agité ; il poursuivit dans la grande prairie blanche, un coursier fantastique qui traînait un cavalier blessé; il se réveilla en sursaut, juste au moment de reconnaître le visage pâli d'André.

L'hiver passa rapidement pour les nouvelles connaissances ; Maurice venait chez André chaque dimanche, et lorsque la nuit promettait d'être claire, il lui arrivait souvent, dans la semaine, de seller son cheval et de faire un temps de galop pour venir surprendre le frère et la sœur qui tisonnaient en se chauffant à la flamme.

Sa présence égayait l'infirme, qui ne parlait plus d'abandonner sa propriété ; soit que le traitement du vieux Jacques fût vraiment efficace, soit que la distraction exerçât une heureuse influence sur la cure, ou tout simplement que la jeunesse d'André eût accompli le prodige, la blessure avait vraiment meilleure mine et semblait vouloir se refermer.

Quant à Berthe, elle avait pour leur commensal des attentions de petite sœur ou de très vieille amie. Autant que le permettaient leurs maigres ressources, elle soignait le menu du repas dominical et le vieux Jacques, cajolé, n'avait jamais tant rapporté de gibier à plumes et à poils. L'invité payait souvent son écot d'un couple de perdrix ou d'un quartier de chevreuil, et mangeait de confiance toutes les sauces préparées par les jolis doigts de Berthe. Il éprouvait une joie anticipée à la pensée de s'asseoir à la table de ses amis, mais c'eût été calomnier vraiment le pauvre garçon que de croire qu'il fût très gourmand ; ce qu'il préférait encore aux petits plats sucrés, c'était la bonne causerie qui se prolongeait pendant des heures, c'était la philosophie résignée d'André et la gaîté primesautière de Berthe.

Maurice, au retour, racontait bien tout ce plaisir

à la Madone ; mais il lui arrivait souvent de se coucher sans réclamer l'encouragement de son sourire maternel, et lorsqu'il reprenait ses colloques de jadis, il ne séparait jamais Berthe de son frère ; il éprouvait une répugnance à s'avouer qu'elle tenait une place à part dans ses pensées, qu'elle lui était chère autrement et plus qu'André.

Un évènement insignifiant devait bientôt éclairer son état d'âme . Un jour qu'il avait dû se rendre au prochain village, pour un message urgent, il voulut, en s'allongeant de quelques milles, aller saluer ses amis ; par exception, l'infirme était tout seul, Berthe avait profité d'un soleil éblouissant pour faire avec le vieux Jacques une longue promenade à cheval. Elle avait, avant de partir, rangé autour d'André tout ce qui était susceptible de l'amuser et le distraire ; mais pas une revue, ni un livre n'avait été ouvert, une lettre contenant un portrait de femme était dépliée sur la table, mais André ne la lisait pas. Il était si absorbé dans sa méditation qu'il accueillit son ami avec un sourire distrait. Maurice, à qui son trouble ne pouvait échapper, ne voulut pas forcer sa confiance, il commença à raconter par quel hasard il s'octroyait ce congé supplémentaire à une heure inaccoutumée ; et, comme malgré lui, il ajouta : Ta ménagère n'est pas là ?

Le même sourire mélancolique effleura les lèvres d'André.

—Ma ménagère, comme tu l'appelles, galoppe en pleine campagne, dans la société peu compromettante de Jacques, c'est plutôt pour elle que pour moi que tu as

allongé ta route de deux lieues, et je ne t'en veux pas de préférer la fraîcheur de ses vingt ans à mes humeurs noires et à mon désenchantement précoce ; mais laisse-moi l'illusion que ta visite aujourd'hui m'était exclusivement destinée, j'ai besoin plus que d'abitude de ton amitié et de ta sympathie. Je n'ose pas attrister Berthe de mes plaintes, et mon fardeau est parfois trop dur à porter. Ceci est la dernière lettre de celle qui fut ma fiancée, je devais l'épouser cette année, l'accident qui a mis mes jours en danger et qui fait de moi un vieillard, à trente ans, a aussi détruit mon bonheur. J'avais déjà le scrupule de venir enfouir sa radieuse jeunesse loin de tout ce qui fait, suivant le monde, la bonté et la beauté de la vie ; je savais que le jour où je lirais dans ses yeux le dégoût de l'existence simple que nous menons ici, je n'aurais plus de repos, je serais le plus malheureux des hommes ; mais elle persistait, malgré tout, à tenir sa parole, m'affirmant qu'elle serait heureuse partout où nous vivrions ensemble. J'étais fou, je n'aurais pas dû croire qu'à son âge, dans le milieu où elle a été élevée, on peut prendre, et les tenir, des résolutions héroïques.

Lorsque je fus blessé à la jambe, je crus qu'il s'agissait d'un repos momentané et je mis à me soigner une activité fébrile ; mais les soins trop primitifs de mon vieux Jacque et surtout ma propre impatience, n'amenèrent pas de résultats bien brillants. De semaine en semaine, mes méditations devenaient plus pénibles, et le doute forçait mon optimisme : le jour où j'aurais dû partir pour réclamer ma fiancée, je lui écrivais pour lui remettre sa parole.

On m'assure qu'elle a lutté ; dans le cercle de nos amis, on blâme, généralement, ce qu'on appelle mon excès de générosité ; on prétend que j'aurais dû simplement retarder mon mariage et profiter de ce sursis pour aller me mettre entre les mains de chirurgiens expérimentés. Je n'ai pas eu ce courage, j'ai préféré l'irréparable au supplice de l'anxiété, j'ai remis de bon cœur ce qu'on pouvait me réclamer chaque jour ; mais j'ai éprouvé une déception dont je ne guérirai pas. La femme que j'avais mise au sommet de mes pensées, n'a pas su se résigner à une déchéance physique, le front pur et blanc que j'ai tant admiré, recouvrait une cervelle étroite d'oiseau, mais quand je le regarde, je comprends que je me sois trompé. Est-il possible de voir des traits plus parfaits et un regard mieux fait pour ensorceler un homme?... Le petit carton sur lequel Maurice se penchait complaisamment, pris de pitié pour la détresse d'André, et sur lequel souriait une belle fille en toilette de bal, était la reproduction exacte de la figure idéale qui avait hanté ses rêves, la fiancée d'André était le sosie de la Madone à laquelle il avait voué une fidélité imaginaire.

La déception fut moins forte que Maurice ne l'avait imaginée ; croire qu'une telle femme existait, qu'elle avait été aimée par son meilleur ami et qu'elle était parjure, c'était plus qu'il n'eut cru possible de supporter. Chose surprenante, une voix douce, au timbre clair, continuait à chanter au fond de son cœur....

Dans l'encadrement de la porte, écartée sous une

poussée vigoureuse, une frimousse rosée par le froid, auréolée de cheveux blonds, s'interposa une seconde ; il sembla aux deux hommes qu'un peu de soleil mourant entrait avec elle dans la chambre, et Maurice comprit pourquoi sa chimère s'évanouissait sans lui causer cette âcre souffrance que laissent après eux les rêves brisés.

André ne pouvait pas savoir ce qui se passait dans le cœur de son ami, mais la douleur est clairvoyante: en regardant la vaillante petite fille, venue de si loin pour le consoler, il eut l'intuition qu'elle recevrait bientôt sa récompense.

Elle était faite d'ailleurs pour cette vie libre et indépendante, ce n'était pas une poupée, qui ne vivait que pour le monde ou pour les chiffons, elle était susceptible de donner et de recevoir du bonheur.



Maurice et Berthe sont mariés depuis un mois. Il est allé chercher sa femme dans la petite ville qu'elle et André lui ont si minutieusement décrite. Il connaissait à l'avance le nombre d'arbres qui ombragent le carré de l'église, la statue qui décore la façade du couvent. Il aurait pu pénétrer les yeux fermés dans la maison aux meubles anciens, où les parents gardent, dans l'amour des anciennes traditions, assez de largeur d'âme pour lui pardonner de s'être fait aimer de Berthe, et de leur enlever leur benjamine. Il a plu d'ailleurs à tout le monde par son entrain communicatif, par son respect des vieilles gens, ajoutons qu'il n'a pas eu grand

mérite puisqu'il devait sitôt emporter au bout du monde celle qu'il regarde comme un trésor.

Il a même aperçu dans la rue l'original du portrait, la femme qu'André voudrait mépriser, afin de l'oublier; il s'en veut de la trouver si belle, si semblable à la vision de l'artiste et à ses propres exigences, mais il l'a admirée comme une œuvre d'art, comme une toile détachée de son cadre ou comme une statue à laquelle le sculpteur aurait eu le pouvoir de donner le mouvement. Puisqu'elle n'a point d'âme, qu'aurait pu regretter Maurice ? Il n'est pas asses riche pour encombrer son home de bibelots fragiles et inutiles. Ne disait-on pas, d'ailleurs, qu'elle devait épouser un gros financier qui pouvait se passer cette fantaisie puisque ses intérêts lui laissaient peu de loisirs pour l'intimité du foyer. D'ailleurs, elle n'était pas méchante, elle avait besoin de luxe et lui-même, en supposant que leurs destinées auraient pu se rencontrer, ne pouvait lui offrir que la médiocrité dorée par beaucoup de tendresse.

Maurice et Berthe ont écourté les étapes du voyage de noces. André, que leurs instances n'ont pu décider à braver les émotions de la cérémonie et le brusque retour dans sa ville natale, ne compte-t-il pas les jours ? Les amoureux n'oublient pas que c'est par lui et à cause de lui que leur est venu le bonheur, et c'est encore par lui que leur viendra leur premier chagrin.

Il a employé fort utilement cette période de solitude, il a écrit à un missionnaire dont le zèle apostolique s'exerce sur un vaste territoire. De l'aube au crépuscule, il porte à des isolés le secours de son ministère, et il est accouru tout de suite à la prière d'André. Il a

écouté avec compassion la douloureuse histoire ; et la chaude parole de celui qui a renoncé volontairement à toutes les joies de la terre, a pacifié et consolé André, mais il ne le fera pas revivre.

Le malade a voulu profiter des derniers beaux jours ; à la date fixée pour le retour des nouveaux mariés, il s'est fait hisser par le vieux Jacques sur son cheval, pour faire croire à sa guérison, il est allé les attendre ; mais la méchante blessure s'est rouverte, non contente de le faire souffrir, elle achève de le faire mourir.

. . . .

Il y a huit jours qu'il s'est éteint doucement dans leurs bras, confiant en la beauté de l'autre vie, et laissant celle-ci sans regrets. Ce deuil récent met un nuage sur le bonheur de Maurice et de Berthe, et ce soir, devant leur feu qui empêche de pénétrer à l'intérieur le premier brouillard de l'automne, ils causent doucement sous le regard de la Vierge. Maurice, qui l'aperçoit chaque fois qu'il lève les yeux, songe qu'il n'a jamais confié à sa femme cet unique épisode sentimental de sa jeunesse, et qu'il ne veut pas avoir de secrets pour elle. Il l'attire tout près de lui, et sur un ton grave qui ne lui est pas habituel, il raconte comment il a aimé avant elle un personnage irréel qui avait les traits de la fiancée d'André et de cette douce Madone.

La jeune femme a accueilli par un éclat de rire cette étonnante confidence, elle ne lui ôtera pas une parcelle de la vénération dont elle entoure la pieuse image. Pour une femme, le roman de son mari commence toujours au moment où elle a pénétré dans son cœur.

Sur la route

Rien ne liait Armand Duval au sort de son amie d'enfance, Germaine Ginuel. Il ne l'avait pas vue depuis six ou sept ans, c'est-à-dire depuis qu'il avait laissé sa paisible ville natale pour l'atmosphère enfiévrée d'un pays nouveau; il ne lui avait jamais écrit. Il n'avait pensé à elle que de loin en loin, tout entier aux exigences de l'heure actuelle, soucieux du pécule qui s'arrondissait, ardent à ne pas se laisser dévorer dans la lutte pour la vie. Le jour où sa situation fut nettement établie, où ses ambitions se dessinèrent, où il songea, enfin, à fonder un foyer, la figure pensive de Germaine sortit de l'ombre de ses souvenirs, et il lui devint impossible de former un projet auquel il ne pouvait l'associer. Il l'avait connue toute petite, il lui avait adressé de brûlantes déclarations sur papier écolier, il avait déniché à son adresse de beaux vers sonores qu'elle écoutait avec un joli sourire incrédule, femme déjà par sa façon de recevoir les hommages, fière de l'influence qu'elle exerçait sur ce grand adolescent.

Pendant les longues années d'études, une ligne de son écriture suffisait à stimuler le courage de l'absent ; et la tristesse des départs n'avait d'égale que la douceur joyeuse des retours.

Ce sentiment précoce subit le sort commun, il perdit avec les années son intensité ; si Germaine eut d'autres admirateurs et d'autres enthousiasmes, elle n'en considéra pas moins Armand comme un ami très sûr. Si le cœur de celui-ci battit pour des femmes plus belles et plus élégantes, il garda au fond de son âme un culte spécial à Germaine. Elle fut l'amie, celle que ne déflore nulle pensée mauvaise, celle à qui l'on revient aux moments de tristesse ou de défaillance, celle à qui l'on ne craint pas de demander un conseil qui soit à la fois la voix du devoir et de la conscience.

Lorsqu'il voulut tenter fortune, il ne voulut pas prononcer les paroles qui enchaînent. Il pouvait ne pas réussir, il voulait garder sa liberté, préférant ne pas imposer à Germaine ces interminables fiançailles, ne sachant même pas si elle l'accepterait pour mari, si elle s'en irait, surtout, vers ces régions lointaines où rien ne rappelait leur existence actuelle.

Depuis qu'il vivait dans ce milieu cosmopolite, il avait fait bien d'autres comparaisons : le petit nombre de femmes qui habitaient ces régions nouvelles pouvait se diviser en deux groupes : les très bonnes, qui par dévouement, avaient suivi leurs maris au bout du monde, mais qui, pour se garantir de tout contact douteux, se faisaient inabordables ; et... les autres : aventurières, aux dehors séduisants, à la morale facile, dont les jolies manières ne parvenaient pas toujours à voiler les tares physiques ou morales, créatures de luxe qui s'attachaient obstinément aux nouvelles fortunes et qui se détournaient sans pitié des ruines

auxquelles elles avaient travaillé, monstres, dont il fallait se garer sous peine de rouler dans l'abîme.

Ce fut ce besoin de sympathie féminine et cette défiance de son entourage qui ramena Armand au souvenir de Germaine. Elle avait des qualités sérieuses, dont il la taquinait souvent, mais que l'éloignement faisait plus précieuses ; même ses traits irréguliers devenaient au fil de son rêve étrangement attrayants.

Il redevenait l'amoureux fervent de la première heure, il éprouvait une joie sereine à remonter le cours de sa vie pour y retrouver,à la meilleure étape, la petite amie aux yeux doux et au sourire mélancolique.

Quelle femme aimante et fidèle elle serait ; avec quelle confiance il la ferait la gardienne de ce qu'il possédait de meilleur, et comme elle saurait conserver, sur ce sol ouvert à toutes les mauvaises influences de l'or, les pures traditions de la famille.

Il caressa ce projet tout l'hiver, en embellissant jour par jour son logis de célibataire, tout en méditant sur les multiples inconvénients de sa solitude, le soir au coin de son feu,et le matin, sur les boutons mal cousus de ses chemises et les trous mal dissimulés de ses chaussettes.

Il eut un moment l'idée d'écrire à Germaine, mais il ne connaissait que le style laconique des hommes ; il recula devant la difficulté d'exprimer ses sentiments. Il eut peur de cette enveloppe banale, de ce papier glacé qui iraient dire à son amie "Je ne pouvais vous oublier, je vous aime encore, plus et mieux qu'autrefois. Voulez-vous partager ma vie, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune ?"

Si Germaine allait se moquer de cette offre tardive ; si elle la lisait avec un autre plus prudent et plus sage qui, au lieu de chercher le bonheur au loin, l'avait cultivé et cueilli pendant qu'Armand réalisait son rêve de richesse!

Non, elle n'était pas mariée ! S'il était un mauvais correspondant même pour les siens, on n aurait pas manqué de lui annoncer cet événement comme une nouvelle intéressante. Il fallait qu'elle fût libre puisqu'il voulait en faire sa femme, puisqu'elle était toujours la première en son cœur.

Il avait annoncé sa visite prochaine à sa famille, en lui faisant entrevoir que le voyage de retour pourrait bien être le traditionnel tour de noces. Dans les petites villes, tout se sait : il se trouverait bien une bonne âme pour avertir Germaine.

En admettant qu'elle ne pensât plus à lui, elle ne pourrait pas rester complètement indifférente à sa venue, elle aurait au moins une pensée attendrie pour leurs souvenirs communs. Si attachée qu'elle fût à son devoir monotone, elle devait au moins, par son imagination très vive, s'arracher parfois à ce cadre immuable et sévère. Elle avait une nature trop riche et trop généreuse pour ne pas souhaiter tracer un sillon indépendant, où elle pourrait donner toute sa mesure.

Si elle avait aimé sans qu'on le lui rendît, son amour à lui serait la consolation et le refuge.

Il recommençait vingt fois par jour la mise en scène de la première entrevue : le salon familier des Ginnel, le.. accueil cordial et l'émotion un peu contenue de G..mair..

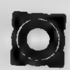
Armand ignorait qu'on ne repasse jamais, avec le même cœur léger, au même endroit de la route. Ce voyage, dont il avait rêvé si longtemps, ne devait pas lui apporter le bonheur dont il se souciait trop tard.

A la joie folle de l'arrivée, aux effusions de famille, aux promenades dans les rues de sa petite ville natale se mêla l inquiétude de ne pas voir Germaine et bientôt la certitude qu'elle était perdue pour lui. Un étonnement un peu naïf lui vint de ne pas la retrouver à sa place, dans le décor connu, avec son profil sérieux et son affection fidèle. Comment n'avait-elle pas deviné qu'à travers le temps et l'espace, son image grandissait dans le cœur d'Armand? Pourquoi était-elle entrée au couvent ?. . Grave question à laquelle on ne pouvait répondre que par suppositions. Par regret ou par dépit ?. . . Pour suivre un idéal de vie meilleure et plus parfaite dont elle avait toujours eu la nostalgie ?. . Tous ceux qu'il questionna dans son entourage à elle, s'accordèrent à dire que Germaine était partie bravement, malgré les larmes de ses parents et qu'elle gardait derrière les grilles le même calme sourire, mais que sa mère ne se résignait pas à la perdre. . .

Il songea à s'assurer lui-même de la solidité de sa vocation, il voulut aller la supplier de ne pas endeuiller sa vie, de croire à son amour qui durait depuis de longues années. Ne croirait-elle pas qu'il y avait du bien à faire dans ce pays où il l'emmènerait ? Ava[illegible] elle seulement le droit de le priver de cette influence salutaire qui l'avait protégé à des centaines de milles ?. . . Une réflexion l'arrêta : Pouvait-il aller la troubler par de tels propos ? Elle était droite et sincère, libre et

maîtresse de sa destinée ! Etait-il sûr seulement que ce bonheur qu'il lui offrait valait mieux que les joies austères, auxquelles elle était allée d'elle-même ? Et si elle refusait de l'entendre, si elle était fidèle malgré tout, n'aurait-il pas le remords de lui avoir imposé une lutte inutile.

Tandis que, sous son voile blanc, la novice, jour par jour, heure par heure, se pliait au sacrifice, en joignant sa voix à celles de ses sœurs dans la psalmodie de l'office, sans essayer de la distraire de ses pensées pieuses, sans avoir trouvé non plus, parmi ses anciennes connaissances, une autre femme qui lui parût digne de la remplacer, Armand reprenait tout seul la route sombre, la route qui le conduisait vers de nouveaux destins.



L'amoureux de Mlle Amélie

Mademoiselle Amélie Dubreuil habitait, dans un faubourg, une petite maison entourée d'un jardin à l'ancienne mode, où l'été croissaient pêle-mêle, résédas, coquelicots, giroflées et reines-marguerites.

Elle y vivait au milieu des meubles antiques que lui avaient légués ses parents, et dans ses longues heures de solitude, ces choses familières lui parlaient de tous ceux qui l'avaient quittée et des amis qui se faisaient de plus en plus rares. Son repas lui semblait meilleur quand elle le prenait dans la faïence à grands ramages, dans la porcelaine à filet doré, et dans l'argenterie massive où d'autres avaient bu et mangé avant elle.

Mademoiselle Amélie menait encore une vie très active, malgré ses soixante-dix ans. Elle se levait pour une messe matinale, elle partageait avec sa petite bonne tous les soins du ménage, et les malheureux du quartier connaissaient son adresse au chevet des malades, sa connaissance approfondie du cœur humain, sa compassion pour toutes les misères matérielles et son indulgence encore plus profonde pour les détresses morales. Elle portait en toute saison une robe d'étoffe sombre au corsage à petits plis qui lui donnait un air monastique et qu'elle égayait aux gran-

des fêtes d'un col de vieille guipure, et d'un camée au profil grec. Ses cheveux blancs encadraient un visage placide aux traits irréguliers et des yeux gris qui cherchaient jusqu'au bout à voir la vie sous son meilleur jour.

Cette veille de Noël, elle habillait d'étoffes voyantes de pauvres petites poupées à dix sous, destinées aux bambines du voisinage. Il était cinq heures du soir : l'heure où, pendant l'hiver, la nuit est tout à fait venue. Les passants se hâtaient sous ses fenêtres, les bras chargés de mystérieux paquets comme ceux que le petit Jésus jette dans la bouche béante des cheminées. Mademoiselle Amélie songeait peut-être aussi à ses lointaines veillées de Noël où tant de vie et de gaieté s'épanouissaient autour d'elle, mais cette rêverie mélancolique ne ralentissait pas la marche de son aiguille, et, dans la corbeille profonde, les poupées, vêtues de mousseline rose ou bleu, mettaient une notre claire.

Un violent coup de sonnette la fit tressaillir sur sa chaise et sa surprise s'accentua en voyant accourir la petite bonne avec une immense boîte qui lui était adressée. Qui donc songeait à elle ? La boîte contenait une gerbe énorme de fleurs rares et parfumées et une lettre dont mademoiselle Amélie, qui lisait sans lunettes, reconnut l'écriture qu'elle n'avait pas vue depuis quarante ans. Et voici ce qu'elle lut

Ma chère et vieille amie,

Une affaire urgente me ramène dans ma ville natale. Je n'y ai plus de famille, mais on m'a dit que vous y viviez encore et je viens de retrouver votre nom dans l'annuaire des adresses. Vous ne pouvez pas être

devenue égoïste ni dure vous ne me condamnerez pas ce soir à la banalité de ce salon d'hôtel.

Je me permets de fleurir le vôtre en mémoire de l'heureux temps où je vous faisais des déclarations incendiaires sur papier écolier, dont vous vous permettiez de rire, quoique vous fussiez la plus indulgente des amies.

J'ai des rides et des cheveux blancs, ne craignez pas que je vous redise que je vous ai toujours aimée, et que dans mon souvenir vous avez toujours la figure d'enfant pensive qui, si elle s'en fût souciée, m'eût rendu jadis capable de grandes choses.

Nous causerons, en attendant la messe de minuit, de ce passé souriant qui ne reviendra plus, et si votre chère voix a encore la même puissance, vous me prêcherez la résignation.

Votre vieil ami,
CHARLES.

Une nuance d'attendrissement passa sur la figure fanée de mademoiselle Amélie; la fidélité de cet amoureux de jadis, l'offrande fleurie et même l'aveu tardif ne pouvaient plus la faire sourire. Elle disposa dans une jardinière japonaise aux dessins éclatants les fleurs odoriférantes, et expédiant à la hâte son modeste souper, elle composa pour le lendemain un menu presque recherché, afin que son vieil ami reconnût la douceur de l'hospitalité québecquoise.

Quoique ce ne fut que la veille d'une fête, mademoiselle Amélie se fit belle ; elle arrangea ses cheveux gris avec un soin inaccoutumé, et attacha le bijou ancien à la dentelle de son col. Elle avait à peine

terminé sa toilette qu'un coup de timbre la fit tressaillir, et l'instant d'après elle accueillait, les mains tendues, un grand vieillard qu'à première vue elle eût pris pour un étranger. Lui la reconnut tout de suite, grâce à ce décor qui était resté le même, et peut-être à la vie paisible qu'elle avait menée.

Ils ne parlèrent pas d'abord, émus des souvenirs qui se levaient en eux. Ce fut mademoiselle Amélie qui; pour dissiper cette émotion et le silence, parla gaiement de leur jeunesse, de l'époque où il était un adolescent sentimental, elle une écolière capricieuse et autoritaire...et des lettres d'amours longues d'une aune confisquées par la vigilance maternelle.

Charles Vernier raconta à son tour sa vie aventureuse dans les prairies de l'Ouest, son mariage, la mort de sa femme, l'établissement de ses enfants. Il amenait sa dernière fille à un couvent de cette ville, elle y était entrée le matin, et dans sa détresse, il avait songé à sa vieille amie. "Le même où vous étiez entrée autrefois Comment se fait-il qu'à tant d'années de distance il me prenne encore cette dernière affection ? Ma petite Simone ne connaissait pas même le costume de vos religieuses ! D'où lui est venue la fantaisie de laisser son vieux père qui l'aimait tant, pour ces grilles et cette vie austère? J'ai essayé de la préserver des rudes contacts du destin, pourquoi a-t-elle voulu se séparer de tout ce qui fait la douceur et le charme de vivre ?"

Dans tous les clochers de la ville, les cloches s'ébranlèrent et sonnèrent à toutes volées le second coup de la messe de minuit ; mademoiselle Amélie les montra

d'un geste à son compagnon : "Ecoutez, Charles, elles vous répondent. Elles disent "Gloire à Dieu dans le ciel et paix sur la terre aux âmes de bonne volonté!"

"Avez-vous donc été si heureux que vous ne puissiez permettre à votre fille de réaliser son rêve de bonheur mystique, si elle le peut. Vous ne savez pas la douceur de certains sacrifices. C'est à notre âge que l'on doit voir la fragilité des choses humaines et l'inutilité de nos égoïsmes."

"Venez à l'église, nous y sommes entrés souvent ensemble jadis, nous y prierons pour ceux que nous aimons et qui nous ont quittés, pour ceux qui souffriront et lutteront après nous, avec les mêmes préoccupations et les mêmes espoirs."

....

Quelques minutes plus tard, les deux vieillards s'en allaient lentement par les rues éclairées, remplies d'une foule affairée et distraite, vers la crèche froide et nue qui explique si clairement les inégalités des destinées humaines, vers le Jésus compatissant qui a un regard indulgent pour toutes les erreurs et toutes les détresses mais dont les préférences vont aux âmes généreuses éprises de renoncement.



IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

Chez-Nous

Etroit ou somptueux, il est toujours le même, cet ensemble de choses que nos yeux ont toujours vues, et plus il est petit, plus est grande parfois la place qu'il se creuse dans les cœurs.

Chez nous, c'est le nid où le jeune mari amène la petite reine, le papier clair, les gravures riantes, choisies à deux, la table parée de fleurs qui rappelle la joie des premiers repas. C'est la chambre nuptiale, voilée de blanche mousseline, que protège le Christ consolateur; c'est le petit salon aux fauteuils rapprochés, ce sont les livres qui s'ouvrent sur le passage attachant sur lequel s'attardaient les yeux, c'est la lampe discrète dont la lueur dessine les mêmes ombres sur le mur.

Chez nous, c'est encore la maison bourdonnante comme une ruche d'abeilles; les petits lits nombreux sur lesquels on croit entendre battre les ailes des anges gardiens, les vieux jouets oubliés au fond des armoires, les coursiers fringants dépourvus de crinière, les poupées aux joues pâlottes, aux perruques emmêlées, aux jambes et aux bras cassés.

Chez nous, ce sont les petits qui grandissent, la jeu-

nesse qui s'épanouit, les yeux qui s'ouvrent tout grands devant la beauté de la vie ;—et c'est le nid qui se dépeuple, l'étreinte désespérée des premières séparations, les cercueils qui s'en vont lourds des espérances qu'ils emportent. Ce sont les reliques des disparus : chaise longue où l'invalide a passé tant d'heures, place à la table dont chacun s'écarte avec respect comme s'il craignait de faire injure à celui qui ne s'y assiéra plus, objets familiers qu'un long usage nous a rendus plus précieux.

Chez nous, c'est le logis du grand-père avec ses meubles de noyer antique, dont le damas usé garde la forme des têtes familières, c'est la faïence à larges fleurs, c'est la fine porcelaine à filets d'or, ce sont les tableaux aux tons effacés, le clavecin au timbre vieillot qui ne peut redire que des airs du passé. C'est l'horloge au tic-tac mélancolique qui évoque les vies closes dont elle a sonné la naissance et le glas.

C'est chez nous, on y revient avec plaisir, on y reste tant qu'on peut, caressé par le double charme des gens et des choses. On se sent délicieusement jeune au milieu de toutes ces vieilleries, on se sent tout petit, même lorsqu'on est grand et qu'on a couru le monde.

On peut y oublier tant de choses mauvaises, et jusqu'aux dures leçons de l'expérience. Et lorsque la rude main du temps ferme à jamais le chez nous, on en garde à jamais la nostalgie et le regret.

Chez nous, c'est encore le village ou la ville où l'on a grandi ; c'est la petite école avec ses visages d'enfants rieurs ou sombres, c'est l'église où l'on a été baptisé,

ce sont les rues et les vieux arbres, c'est le cimetière où dorment nos morts.

Ce sont les monuments qui racontent nos victoires et nos héroïques défaites, c'est le grand fleuve à la voix sonore, ce sont les montagnes qui découpent sur l'horizon leurs fines arêtes. Chez nous c'est encore le pays, et ceux qui gardent notre foi et ceux qui parlent notre langue. C'est encore ceux qui vivent près de nous, même quand leurs destinées ne sauraient se confondre avec les nôtres.

Chez nous, c'est toute la terre qu'il nous faudrait défendre, pour laquelle les mères canadiennes ne seraient point avares et livreraient avec joie les fils sur les berceaux desquels elles font de si beaux rêves.



Giboulée d'avril

Le ciel d'azur qui nous réjouissait tant s'est obscurci, il traîne de l'ennui dans ce jour gris ; un vent violent s'est élevé et de gros flocons de neige se sont succédés sur le sol, comme une volée d'oiseaux surpris par la tempête. Ils se sont abattus, furieux, sur les frais chapeaux de printemps, aux fleurs délicates, comme pour détruire cette floraison hâtive. Ils ont mis des frissons aux épaules des jolies filles dépouillées de leurs chaudes fourrures. Ils ont fait une froide parure aux arbres couverts de bourgeons, ils ont remis à la terre son immense linceul, qu'elle avait secoué au réveil. Sur les haillons des pauvres, ils ont amené une cruelle réminiscence des mois d'hiver et de pénibles souffrances.

La bourrasque n'a duré que quelques heures, puis, le soleil est revenu, radieux et vainqueur. Il a chassé tous ces vilains nuages, il a fondu en gouttelettes brillantes le voile des arbres, et les bourgeons n'ont pas souffert de ce trop froid contact. Il a délivré les mignons perce-neige de leur blanche prison, il a mis partout son sourire, et sur le chemin qu'il éclaire, les gens, contents de vivre, reprennent leurs allées et venues.

Comme le ciel d'avril, le cœur a ses bourrasques. Tout son horizon, soudain, s'est assombri, le rêve que

dorait l'illusion s'est enfui, et sur l'âme brisée, les désenchantements tombent à flocons épais.

Plus de chansons joyeuses, plus d'envolées vers les sommets à peine accessibles de l'idéal ; le chaud soleil a disparu et l'oubli glace le cœur et ses fibres aimantes. Plus de confiance, rien que de l'amertume. La joie paraît impossible, la paix même un mythe introuvable. Le devoir est devenu si aride, qu'on le mettrait volontiers de côté. Une parole compatissante nous irrite et la contradiction nous blesse, rien n'éclaire notre obscurité, rien ne soulage nos chagrins.

Que le doux soleil revienne, comme alors tout ressuscite ! Le ciel s'éclaire, les projets se renouent, on ne se souvient plus des larmes amères qu'on a versées. Les rudes leçons de l'expérience sont oubliées, on s'accroche, de toutes ses forces, à ce fragile rayon d'espoir. Les voix amies sont redevenues caressantes, les indifférents sourient ; ceux qui sont hostiles, on s'en moque, simplement parce que c'est l'avril, que l'air est doux et que le soleil brille.

Giboulées d'avril, premières déceptions de la jeunesse en fleur, vous avez la même brusquerie, la même intensité, la même durée éphémère. Vous êtes loin du ciel gris et des jours lugubres de novembre, comme de ces longs et silencieux chagrins de ceux que la vie a mûris et qui n'espèrent plus qu'en l'avril éternel.



Dans les vergers en fleurs

Il y aura dans quelques semaines des journées délicieuses, ensoleillées, où tous les arbres du verger se couvriront de fleurs odorantes qui ne vivront que peu de temps et que nous regretterons, lorsqu'une brise trop forte les aura détachées de la branche, et dispersées sur le sol comme une tombée de neige tardive et parfumée.

Cette floraison éphémère, cette vision de beauté qui disparaît n'éveillent dans notre âme qu'un regret; nous ne songeons pas aux fruits qui viendront et qui sont plus précieux.

Lesquels d'entre nous n'ont pas rêvé dans le verger, sous les pétales neigeux, à des projets extravagants qui n'ont pas duré plus longtemps que les fleurs de pommiers ; et que de beaux visages, encadrés dans les grappes rose tendre ont vu se faner l'éclat de leurs joues et tomber les frimas sur leurs boucles blondes ou brunes sans voir se réaliser le naïf roman de leurs jeunes imaginations.

Car la vie, comme l'année, a ses jours de floraison : la jeunesse avec sa beauté et ses joies fragiles que nous regrettons comme les fleurs des arbres sans songer que ce ne sont pas les meilleures. La jeunesse ignore trop de choses pour être vraiment puissante, elle est trop

enthousiaste pour pouvoir juger sainement de la route à suivre. Elle a besoin d'apprendre à épeler dans le monde invisible qu'il y a quelque chose de mieux que la beauté et que l'esprit, et que c'est la bonté et l'action.

Elle a besoin surtout, elle qui est habituée à recevoir, d'apprendre à se donner, car c'est ce qui fait la force des âmes, qui fait qu'une créature bornée peut devenir l'appui d'autres faiblesses que la sienne.

L'âge mûr, lui, craint de ne plus être nécessaire ; car à quoi servirait d'avoir beaucoup appris si l'on ne peut communiquer sa science à d'autres, et si l'on n'a acquis en même temps des trésors d'indulgence et de largeur d'esprit.

La floraison des illusions, en tombant, ne doit pas emporter la gaîté et l'énergie. Il faut savoir sourire encore, lorsqu'on n'a plus de raisons de se réjouir.

La patience, la pitié, la connaissance du cœur humain sont des vertus acquises. La jeunesse ne les possède pas et serait incapable de s'en servir. Elle ne les désire pas, parce qu'elle juge le monde en général, et son entourage en particulier, du haut de ses connaissances étroites de la vie, avec la sévérité de ceux qui n'ont pas connu la tentation ou l'épreuve. Elle ne croît pas avoir besoin de l'expérience de ceux qui l'ont précédée sur la route, elle ne voit pas la nécessité de rendre l'amour ou la joie dont elle est entourée, ou si elle la perçoit vaguement, elle ne la fait pas remonter; elle la place sur un être plus faible, qui lui rendra, plus tard, l'indifférence et l'oubli.

L'âge mûr a vraiment ses compensations ; efforçons-nous de les voir et ne commettons pas l'erreur irrépa-

rable de nous laisser mettre au rancart comme les vieux meubles et les modes surannées. Rendons-nous indispensables pour laisser des regrets lorsque, notre tâche achevée, nous partirons les mains pleines. Nous avons des devoirs à remplir, n'en négligeons aucun pour que nos âmes restent éternellement jeunes. Efforçons-nous de voir les beautés de la nature et de rester en contact avec les progrès de l'esprit humain. Au lieu de chercher les mille petites jouissances de l'égoïsme, de nous livrer aux raffinements de la critique et du commérage,—même si nous n'avons plus la force physique nécessaire pour jouer un rôle actif dans la comédie de ce monde, continuons à nous intéresser à la lutte, aux fatigues, aux drames, aux catastrophes où se débattent nos semblables.

Peu importe que nous devenions un peu sourds, que nous soyons myopes, rhumatisants, que notre démarche soit plus lente, que notre silhouette soit moins svelte, s'il nous reste des yeux pour voir la floraison des arbres de mai, et des oreilles pour écouter la plainte de l'humanité ; et si toutes les émotions qui agitent d'autres êtres trouvent un écho dans notre propre cœur.



Première Communion

Dans la vieille chapelle où le temps a terni les ors éclatants et pâli les tons vifs des tableaux, il se prépare une grande fête. D'innombrables lumières brillent sur l'autel, comme des myriades d'étoiles qui seraient descendues du ciel bleu pour faire escorte au Roi des rois. Les fleurs embaument le sanctuaire et se mêlent à l'encens comme une prière et un hommage.

On entend, dans le lointain, un chœur de jeunes filles, répétant de vieux cantiques ; ces chants anciens et toujours neufs, viennent éveiller les émotions les plus suaves dans les âmes déflorées par les rudes leçons de la vie, avec le souvenir de cet âge heureux où elles ignoraient la science du bien et du mal.

A travers la grille, on voit dans les stalles sombres les religieuses immobiles dans l'attitude de la prière.

Les ornements antiques, dons princiers de personnages illustres, ont tous été sortis de leurs enveloppes et le soleil met de fauves reflets sur leurs dessins brunis.

Voyez-les s'avancer, les petites communiantes ; depuis longtemps elles appellent ce jour qui devait leur apporter un bonheur sans mélange.

Elles sont là, recueillies sous leur voile, adressant à ce Jésus, dont on leur a dévoilé les tendresses, une prière que seuls les cœurs jeunes et purs peuvent formu-

ler. Peut-être viendront-elles plus tard lui offrir, de nouveau, ce cœur donné aujourd'hui si généreusement; mais pour la plupart, c'est l'épreuve qui les ramènera, et rares seront celles qui laisseront la tendre Victime de l'Hostie régner sur toute leur vie.

Les mamans et les grandes sœurs revivent, elles aussi cette heure magnifique, où dans la même petite église, parée de la même manière, elles venaient recevoir le Dieu d'amour. Les larmes coulent abondantes : larmes de regrets de n'être pas ce que leurs dix ans rêvaient, des saintes, des martyres ! Larmes de reconnaissance d'être, malgré tout, des chrétiennes.

La cérémonie se continue : les voix, tout au fond, chantent l'amour divin ; les religieuses prosternées prient pour leurs filles: les petites, qu'elles ont préparées à cette grande action ; les grandes, qui luttent loin d'elles. Le prêtre a fait descendre Jésus sur l'autel et les robes blanches se dirigent vers la sainte Table.

On les reconnaît à peine, ces petites vierges qui viennent de se frapper la poitrine et de s'appeler pécheresses, elles ont toutes les yeux baissés, les mains jointes ; elles vont s'agenouiller l'une près de l'autre et le miracle de la Cène se renouvelle.

Le prêtre leur distribue ce pain mystérieux qui gardera leur âme pour la vie éternelle, et elles retournent comme accablées de cet immense bonheur. Le frôlement de leurs voiles évoque les bruits d'ailes des anges du beau ciel bleu.

C'est fini !...Comme Pierre sur le Thabor, vous voudriez rester sur cette sainte montagne ; descendez, pauvres enfants de la terre. Ne vous désolez pas si

cette heure, bénie entre toutes, est brève, elle sera votre consolation dans le cours d'une destinée qui aura forcément des moments sombres et orageux.

Quand vous verrez tout se dérober autour de vous, que les plus sûrs appuis vous manqueront, évoquez le souvenir de votre première communion. Celui qui vous a donné, dans cet instant suprême, l'intuition du vrai bonheur, vous garde une éternelle et infinie récompense. Que cette pensée vous soit à jamais douce dans le pélerinage que vous commencez.



En ravaudant les bas

Voilà un sujet bien antique pour une chroniqueuse nouveau siècle, et pourtant, n'a-t-elle pas une poésie réelle cette corbeille de nos grand,mères où voisinaient avec quelque chaud tricot, les bas de nos pères, déchirés par quelques courses folles à travers ronces et halliers.

Elles contenaient rarement les nécessaires d'argent solide qui décorent les nôtres ; mais combien elles étaient diligentes, les aiguilles à pointe acérée, comme elles faisaient de bonne besogne et comme il était profond, dans le cœur des aïeules, cet amour des humbles devoirs du foyer.

Elles ne se plaignaient pas que les pieds fussent trop nombreux, ni que les jambes remuantes les entraînassent trop loin, à la poursuite de quelque papillon, par les buissons et les broussailles ; ni qu'en se penchant dans le creux des rochers pour saisir quelque poisson nacré, les arêtes du roc fissent une entaille aux bas en éraflant la peau.

Non, elles savaient que ce vagabondage fortifie la santé, que les bas allongés chaque année deviennent bientôt des chaussettes ; et qu'alors, ceux qu'elles aimaient tant ne leur appartiendraient plus. Ils laisseraient la chaumière pour l'école, puis le collège et ils

iraient ensuite vers la ville tenter fortune; et les mères, quand elles avaient accompli tous les autres travaux du ménage, revenaient à leurs éternels reprisages, en priant Dieu tout bas de leur garder longtemps cette encombrante besogne.

La patience de ces saintes revit pourtant dans l'âme féminine contemporaine et le culte du foyer a encore des ferventes ; mais hélas! le raffinement et le luxe battent les belles traditions en brèche et bien des femmes rougiraient d'être surprises, armées de longues aiguilles et s'escrimant contre le résultat des folles chevauchées de leurs fils sur les caisses du grenier.

D'autres croient même incompatible avec leur éducation soignée et leur renom d'élégance de mettre la main aux besognes vulgaires, qui assurent le confort ou la santé de leur famille. Elles ne savent donc pas que nous n'avons le droit d'être des intellectuelles, qu'autant que nous pouvons nous dire les égales des femmes sur un autre terrain.

A quoi cela servirait-il de pouvoir se former une opinion, tout comme un homme, sur une question intéressante, si on est forcée d'avouer qu'on ne sait pas faire la soupe. Comment pourrions-nous être fières de bien dire si nous ne savons rien faire, si nous ne savons pas endormir un enfant, soigner un malade, coudre et repriser? Pendant que les doigts sont occupés à quelque besogne facile, la pensée se détache de cet horizon étroit, elle monte vers des sphères plus grandes et plus belles, elle rêve de grandes choses. La femme qui prend pour elle tout ce que le fardeau a de pénible, n'est pas attachée pour cela à la pesante matière. Plus heu-

reuse que d'autres, qui dépensent en frivolités les meilleures heures de leur vie, elle a le temps de réfléchir et parfois de réaliser ce qu'elle rêve.

Quand elle a fait tout ce qu'elle jugeait nécessaire pour les siens, quand elle a, par sa prévoyance, adouci les ennuis de la journée ou de la semaine, elle regarde au dehors si personne n'a besoin de son activité ou de son zèle, s'il n'y a pas de pauvres à visiter, de malades à panser, d'affligés à consoler, d'ignorants à instruire.

Elle peut maintenant ouvrir son piano ou ses livres, prendre sa plume ou son violon, elle a acheté le droit de se distraire à sa manière ; d'écouter les beaux vers, de s'enthousiasmer en face des chefs-d'œuvre, d'écrire ou de traduire sur un instrument ses pensées ou ses rêves. Son influence ne peut être mauvaise, car son dévouement aux humbles devoirs la protège et ses meilleures inspirations, elle les a caressées....en ravaudant les bas.



Par la fenêtre entr'ouverte

J'envie parfois ceux qui ont le temps de regarder par la fenêtre et de voir changer avec les saisons le décor de la nature immuable.

Ceux qui ont le loisir de surveiller l'apparition de la sève qui monte le long des arbres et qui les fait revivre ; de constater la venue des bourgeons et des petites feuilles d'un vert tendre, tel que nul peintre n'en posséda sur sa palette, les petites feuilles qui se défripent sous la caresse du zéphir et qui deviennent chaque jour plus fraîches et plus jolies.

Ceux qui savent que le printemps va étendre son tapis vert sur les pelouses et que les oiseaux vont recommencer leurs aubades en reconstruisant leur nid.

En passant par-dessus les toits gris ou rougeâtres des maisons qui représentent la vie matérielle avec ses exigences et sa prose, ses souffrances et son labeur, le flâneur peut apercevoir les bateaux qui recommencent à sillonner le fleuve, et qui, avec leurs ailes tendues, fuient sous le vent, semblables à des oiseaux de mer qui viendraient se poser sur l'immense étendue.

Ces allées et venues suffiraient pour occuper la journée du penseur : la lutte que les barques engagent avec les éléments par les jours de tempête ferait naître des reflexions sur d'autres bourrasques et sur la possibilité

d'autres naufrages. Lorsque les bateaux rentrent au port, même lorsqu'ils ont subi des avaries, une pensée reconnaissante réjouirait le cœur de celui qui les aurait vus bondir sur la crête des vagues, prêts à s'engloutir dans les profondeurs de l'abîme.

Au loin, la belle campagne s'éveille, et c'est vers elle que cette année va la pensée inquiète de ceux qui demandent du pain. Le temps n'est plus où le citadin regardait l'habitant d'un air protecteur et méprisant pour ses habits sans élégance, ses bottes épaisses et le parfum pénétrant qu'il traînait au sortir de l'étable, quand il avait donné aux animaux les soins nécessaires pour les garder en bonnes conditions.

C'est lui qui doit nourrir l'humanité, et celle-ci, pour la première fois, comprend la reconnaissance qu'elle doit à l'humble travailleur de la terre, saisit enfin qu'il est le facteur le plus indispensable à la vie économique, le seul qui ne puisse pas, à un moment donné, disparaître.

A l'horizon, les Laurentides dressent leurs crêtes couronnées de sapins sombres. Leur beauté, dont nos yeux peuvent s'emplir chaque jour, nous paraît bien sévère ; mais ceux qui ont vécu sous d'autres cieux et dans d'autres climats, savent combien leur aspect familier est gravé dans le cœur des Québecquois, et qu'il n'y a pas de végétation assez riche, ni de ciel assez bleu pour remplacer la vue de nos montagnes couvertes de neige.

Il est une autre fenêtre que je voudrais avoir le temps d'entr'ouvrir, sur un paysage aussi pittoresque et plus immuable encore.

Il renferme aussi des sommets : ceux de nos désirs

d'idéal et de notre soif de perfection. Il a des champs immenses en culture ou en friche ; des sillons qui rapportent cent pour un et des sols rocailleux où la semence ne pénètre pas, et des buissons d'épines qui étouffent le bon grain.

Il n'a qu'une barque qui file tantôt à bonne allure sous des vents favorables, et qui tantôt menace de se briser sur les récifs et les écueils. Ce qu'elle a subi de naufrages, seule l'âme penchée à la fenêtre pourrait le dire, mais tant que le phare brillera dans les ténèbres, tant que le pilote qui se nomme l'espoir demeurera à son bord, la barque sera prête à reprendre la mer, et à repasser, avec les mêmes risques, aux dangereux tournants.

Et les constructions lourdes ou légères de nos ambitions réalisées ou de notre travail persévérant apparaissent aussi dans le décor. Aucune ne répond exactement au plan conçu. Tel château qui devait s'élever avec des clochetons,des tourelles et un pont-levis est une maisonnette entourée d'un jardin ; trop heureux si le palais, en s'effondrant,a permis de reconstruire avec ses pierres brisées une demeure habitable, et si le malheur n'a pas cloué un crêpe noir sur le seuil de la porte.

Dans l'enclos des souvenirs d'enfance et de jeunesse reposent,sous des pierres tombales recouvertes de fleurs, les rêves les plus doux de notre vie,nos amours défunts, nos premiers chagrins. Ces morts ne se plaignent pas de l'oubli: ils savent qu'ils ne peuvent plus revivre, et que la poussière odorante qui s'échappe de leurs cendres,est la formule la plus précise que nous possédions du bonheur.

Les sacs de malle

Les sacs souillés par la poussière des routes, par la pluie, par la neige, devenus gris, presque noirs, par l'usage, que contiennent-ils donc puisqu'on les a pourvus de formidables cadenas ? Ils passent insoucieux, ne se doutant pas de l'honneur qu'ils ont de traîner par tous les temps, par tous les lieux, la pensée humaine, ce qu'il y a de meilleur et de pire chez nous comme les langues d'Esope.

En ville, on ne se préoccupe pas de leur passage ; les grelots des voitures qui les mènent se confondent dans le tapage universel ; mais à la campagne, c'est là qu'ils sont vraiment les bienvenus, les sacs gris, souillés par la poussière des routes.

On connaît le bruit de l'attelage du postillon et, à l'heure du train, les négociants qui doivent recevoir de l'argent, les mères dont les enfants sont au collège ou livrés aux hasards des grandes villes, les jeunes filles qui attendent des nouvelles de l'amoureux ou de la bonne amie : ceux-là savent que ce sont les sacs gris qui passent. On les ouvre pour qu'ils livrent leurs secrets : que de joies, que de peines, que d'intérêts, que de déceptions contiennent ces enveloppes de formats différents, aux écritures dissemblables ! Les unes, parfumées, cachetées d'un chiffre élégant,

adressées d'une main ferme, d'autres écrites à la diable, sans ordre et sans symétrie. Qui peut dire lesquelles sont le plus impatiemment attendues, lesquelles sont les plus touchantes ? Il n'est pas toujours nécessaire d'être instruit pour être éloquent. Combien de ces missives, grotesques en apparence, apportent des nouvelles qui font pleurer de joie ou qui brisent les cœurs dans leur navrante simplicité.

On entend dans l'étroit bureau, pendant quelques minutes, un bruit de marteau qui frappe en cadence, c'est le maître de poste qui timbre les lettres qui arrivent. Le défilé commence ensuite au guichet, c'est la corvée dévolue deux fois par jour à l'humble fonctionnaire : tout le village viendra. Il n'a pas besoin de demander les noms,il connaît les visages et il se retrouve sans peine dans la kyrielle des noms et des surnoms. Les uns demandent leurs journaux, d'autres réclament des lettres ; quelques-uns font presque journellement une question qui se termine invariablement par la même réponse : il n'y a jamais rien pour eux.

Dans certaines voix, il tremble de l'anxiété : pauvres âmes en peine, comme vous serez déçues si la réponse est négative, ou comme vous emporterez jalousement la missive attendue.

Pour un observateur, c'est une aubaine d'étudier ces visages qui viennent une seconde s'encadrer derrière les barres de cuivre.

Quelques-unes de ces physionomies sont fort intéressantes : figures énergiques de paysans plus habiles à manier la charrue que la plume, et qu'embarrassent les formalités de l'administration ; visages affinés

de jeunes filles qui ont rapporté du couvent une jolie écriture et un goût prononcé pour les choses de l'esprit ; hommes de profession, qui traînent dans un petit centre une existence qui aurait pu être brillante ailleurs et qui s'écoule entre des devoirs routiniers et des distractions plus monotones encore ; politiciens ardents qui attendent avec impatience l'arrivée du journal, et qui discutent ensuite, surtout en temps de luttes électorales, d'après l'avis de leur organe préféré, les mérites et les succès probables de leur candidat.

Dans la vie un peu monotone du village, l'arrivée de la malle est parfois le seul incident de la journée ; cela explique à quel point ils sont les bienvenus, les sacs gris souillés par la poussière des routes et qui emportent, à travers l'espace et dans tous les lieux, l'éternelle pensée humaine.



Un peu de soleil, un peu de pluie

Le paysage admirable qui se déroule sous nos fenêtres et qui change d'aspect cinq ou six fois dans l'année, vient de se transformer. Le long des branches grises, il a couru d'abord des poussées de sève qui leur ont donné une teinte verte, puis il est venu de petites feuilles fripées, qui se sont étendues, étirées, et qui forment maintenant un rideau de verdure qui s'agite et qui vibre au moindre soupir de la brise, et au travers duquel des oiseaux nous donnent des aubades.

Qu'a-t-il fallu pour que sur notre monde attristé par tant de conflits, par tant de querelles, par tant de rumeurs menaçantes, par une règle immuable tracée par la sagesse divine, surgisse à l'heure dite, la lumineuse, la réconfortante beauté du printemps.

Pour faire sortir le brin d'herbe de sa prison cachée, pour faire venir sur les arbres la splendeur des feuilles, pour colorer les fleurs de teintes délicates et inimitables, il n'a fallu qu'un peu de soleil et un peu de pluie.

Trop de chaleur aurait desséché la feuille, tari la sève, compromis la croissance ; trop de pluie aurait lavé les racines, anémié la plante, fait pourrir la graine. C'est Dieu qui a envoyé l'une et l'autre dans la bonne proportion et à qui nous devons cette splendeur qui nous enchante.

Notre vie morale, pour se transformer, pour croître et

fleurir, a besoin, comme l'herbe, comme l'arbre, d'un peu de soleil et d'un peu de pluie.

Le soleil, c'est le petit bonheur qui nous guette sur la route, c'est la bonne parole qui nous réconforte, c'est l'attention d'un cœur ami qui allège notre fatigue, c'est le sourire sympathique qui dissipe notre tristesse.

C'est la bonne nouvelle que nous n'attendions plus, c'est la lettre qui nous prouve la constance d'une amitié très chère, l'éloge discret, le succès qui récompensent de pénibles efforts.

La pluie, c'est la chaîne des heures grises de chaque jour, c'est l'ingratitude qui attend notre dévouement, c'est l'indifférence qui glace nos élans, c'est la malveillance qui interprète à son gré nos meilleures intentions. C'est la faillite de nos espérances, l'inquiétude du lendemain, le regret du passé ; c'est surtout la défiance des autres et de soi-même.

Et cette pluie, qui tempère les rayons d'un peu de soleil, nous pousse à l'action. Elle nous dit : regarde les arbres du jardin ressuscités. Ne paraissaient-ils pas morts ? Vas-tu te mettre en peine d'un peu d'angoisse, de quelques larmes, si tu sors de cette souffrance agrandie et meilleure ?

Pour connaître le prix de la joie, tu sais bien qu'il faut avoir souffert, et que seul, un cœur qui a connu la douleur sous quelque forme, sait le langage qui convient à d'autres affligés.

Pour calmer nos angoisses, ne pouvons-nous pas croire que le Dieu qui nous aime, le Dieu qui vêt le lis des champs et prend soin de l'oiseau du ciel, sait ce qui nous est nécessaire pour les jours du pèlerinage, et peut nous envoyer, en temps opportun, pour que nous croissions en mérites, le soleil et la pluie.

Paysages familiers

Nous avons revu, ces jours-ci, la route familière posée comme un ruban gris sur le vert agreste des côteaux, des prairies et des bois, que nous parcourions en tous sens lorsque nous étions jeunes et que le mot de vacances avait un attrait si doux, si engageant.

De chaque touffe d'arbres, de chaque paysage, se lèvent des ombres harmonieuses de ce qui fut notre passé, des cavalcades d'êtres jeunes qui furent les compagnes et les compagnons de nos premières années, dont la joie fut sœur de la nôtre, dont la sympathie embellit nos meilleurs jours, et dont l'oubli nous apprit l'amertume des premières larmes.

L'église, où nous venions prier le soir, était le point de départ des longues promenades dans la campagne où, cheveux au vent et la main dans la main, nous échangions des confidences et des projets d'avenir. Châteaux en Espagne, édifiés aux lueurs irisées du couchant ou sous la caresse maternelle du clair de lune, et qui n'avaient que le défaut d'être irréalisables. De même que les serments gravés sur l'écorce des bouleaux, et dont les initiales grandissaient à mesure que l'image de l'adoré s'effaçait de la cire vierge de nos cœurs, les saisons emportaient ces amours qui n'avaient pas de racines, et qui, dans nos souvenirs, n'ont laissé qu'une

trace légère comme la bulle de savon qui reflète tout un ciel et qui disparaît au moindre souffle.

Le ruisseau qui passe sous le pont blanc, le petit pont que nous avions baptisé en mémoire d'une terre lointaine, connaît toutes nos chansons. S'il n'en redit que quelques-unes, c'est pour ne pas rappeler les chères voix qui se sont tues, les voix que nous entendons aussi dans le vent qui passe et dans la cloche qui chante, qui prie ou qui gémit.

Dans les champs où l'herbe pousse, nous retrouvons la trace des petits pieds qui ont grandi trop vite et que leur destin a chassés loin des sentiers battus et ombragés, vers les foules tumultueuses ou vers les cimes redoutables que l'on gravit en se déchirant à toutes les aspérités.

Dans la grande allée où l'ombre vient à pas sournois, nous n'avons aperçu aucunes silhouettes familières de joueurs de tennis appuyés aux arbres et la raquette sous le bras, d'adolescentes les yeux remplis de rêve, immobiles devant l'horizon, ni d'enfants aux jambes nerveuses, cherchant des balles dans le foin mouillé.

Les coquelicots eux-mêmes, endormis avant l'heure, ne nous ont pas souhaité la bienvenue ; et tout au fond, la maison sombre et impassible, avec son seuil fermé et ses fenêtres sans lumières, comme des yeux qui ont perdu le regard, veillait seule, dans l'ombre noire.

Ici, nous fûmes jeunes. Ici nous fûmes heureux, mais à la façon des autres hommes, sans nous en douter et sans le savoir ! Nous avons connu l'insouciance du premier âge, avec la douceur des caresses et du dévouement de nos parents; nous avons gémi, comme tous les

écoliers, sur le mystère de l'alphabet et l'ingratitude des mathématiques; nous avons appelé de nos vœux imprudents les roses de la vingtième année, sans nous soucier qu'elles ne fleurissaient qu'un printemps et qu'elles étaient entremêlées d'épines.

Nous avons, comme l'humanité gémissante, espéré chaque soir un meilleur lendemain, sans voir que l'aurore perdait chaque jour un de ses rayons, que les illusions s'effeuillaient et que la réalisation de notre rêve de bonheur était chaque jour plus incertaine !

Mais nous avons appris, malgré tout, une grande leçon : nous savons que la vie est belle et bonne, si nous la faisons consister moins dans une félicité éclatante, que dans maint bonheur discret et modeste ; et que cette menue monnaie n'est pas le partage de quelques privilégiés, qu'elle est accessible à toutes les âmes de bonne volonté.

Nous savons surtout que le contentement n'est pas le fruit de l'égoïsme, mais qu'il naît du désir et de la volonté de s'oublier pour les autres.

Et c'est pourquoi si l'on nous demandait : Voulez-vous recommencer la vie, avec les mêmes privilèges, les mêmes tristesses, les mêmes affections, les mêmes deuils, nous ne saurions que dire: à quoi bon ? En profiterions nous davantage ? S'il faut acheter par tant d'heures pénibles la même expérience, et si, dans ce que nous appelons nos joies, il y a tant de liens qui nous attachent à la terre, tant de poussière qui alourdit nos ailes, tant d'alliage mêlé à l'or pur.

Compensations

Je ne crois ni à la chance ni à la guigne. Depuis si longtemps j'entends dire, à propos de gens qui parviennent ou à qui il arrive des honneurs ou de la fortune: sont-ils chanceux ? Rien n'est venu prouver qu'en dehors de ces heureuses circonstances, les titulaires n'étaient pas qualifiés pour remplir leurs charges, et que leur succès ne venait pas de leur valeur personnelle, de leur ténacité à chercher l'occasion favorable ou au moins d'une aptitude spéciale pour la saisir au moment opportun.

Pour admettre, d'ailleurs, qu'ils sont nés sous une étoile plus favorable, il faudrait scruter leur vie, donner à chaque mot ronflant son importance réelle et non pas celle qu'il a à nos yeux. Il faudrait croire surtout que cette situation brillante est stable et qu'elle ne s'évanouira pas comme une bulle de savon sous le souffle d'un enfant ou comme la fumée que chasse la brise du soir.

De même les malheurs qui pleuvent autour de nous ne sauraient nous rendre fatalistes. Quand on a fait la lourde part des imprudences et de l'inconduite, il en reste vraiment qu'il est impossible d'éviter ; mais que prouvent-ils, en somme ? Que nous devons tous

payer ce tribut au malheur et que la vie humaine est une succession de nuits sombres et de jours de soleil.

Seulement certaines épaules sont trop faibles pour se redresser sous le poids des épreuves. Certains esprits sont trop craintifs, ils n'osent plus se rapprocher de dame fortune parce qu'elle s'est moquée d'eux; certains caractères sont trop indécis ; voilà la première raison des vies manquées et l'explication la plus plausible de la malchance et de ceux qu'elle poursuit.

On ne réfléchit pas que ce sont les heureux qui devraient craindre les catastrophes ; pour ceux qui n'ont qu'à se plaindre du sort, ils doivent se dire chaque jour : que m'arrivera-t-il de bon ?

Tout le secret est là : chercher et attendre la compensation qui viendra à son heure, qui ne peut manquer de venir et, dussiez-vous l'attendre vainement, l'espoir serait malgré tout un dédommagement et un préservatif contre toute défaillance.

Il y a trois choses qu'on envie surtout, trois formes que revêt la chance qui nous en impose : la fortune, les honneurs et l'amour.

Sans doute il est fort commode, quand changent les saisons, de ne pas regarder sa bourse avec trop d'anxiété et j'aurais mauvaise grâce à décrire le contentement de ceux qui sont dénués de tout, mais il y a une médiocrité qui vaut mieux que de grandes richesses.

Ces grosses fortunes amènent de cruels soucis ; il faut placer ces capitaux, les faire fructifier, les lancer dans des entreprises qui périclitent parfois et qui parfois aussi échouent. Puis les besoins augmentent avec les revenus: il y a des gens qui sont pauvres avec ce qui

paraîtrait à d'autres une mine inépuisable. D'ailleurs, on ne jouit que des choses qu'on a un peu désirées ; si on a assez d'argent pour satisfaire tous ses caprices, on risque fort de trouver la vie bien monotone.

Nous regardons comme trop honorifiques les titres qui sont décernés à ceux qui nous entourent ; il nous semble qu'ils n'ont pas mérité ces distinctions, qui nous iraient si bien. Nous ne songeons pas que souvent ces honneurs ne contentent pas ceux qui attendaient davantage et que vivre ainsi en évidence provoque la critique raisonnée ou malicieuse. Les grands personnages peuvent envier, à leur tour, ceux qui se démènent impuissants dans leur obscurité et dont nul ne commente les intentions et les actes.

Il est d'usage de doter les amoureux d'une félicité complète; pourtant, est-il une classe de gens moins calmes et moins sûrs d'eux ? C'est une continuelle agitation, une perpétuelle inquiétude, sans compter que cela rend bêtes les plus spirituels. Des adorations muettes, des conversations où il n'entre pas le plus petit grain de bon sens, des querelles ridicules, où l'on se blesse mutuellement pour se raccommoder au plus vite ; des scènes de jalousie et des affirmations d'égoïsme : je me demande ce qu'on trouve de si plaisant à tout cela.

J'admets qu'il y a d'excellents mariages, quoiqu'ils ne soient pas exempts d'épreuves, aussi nombreuses et aussi imprévues que les caractères et les physionomies ; mais à côté de ces bonheurs relatifs, que de douleurs et que de déceptions à jamais inconnues à cette classe tant décriée des vieilles filles et des vieux garçons!

Mon mari a la grippe

Je voudrais pouvoir rendre, chère Madame, votre ton désespéré en constatant cette catastrophe.

Pour vous, avoir la grippe entre dans la catégorie des infiniment petits ennuis ; c'est un incident banal de votre vie, qui vous vaut quelques jours de réclusion au milieu de beaucoup d'autres et que votre seigneur et maître remarque à peine entre ses heures de bureau et celles que, sous prétexte de cultiver les bonnes relations, il donne au club ou au plaisir.

Il a même un air un peu méprisant pour constater qu'il y a d'innombrables malaises qui vous forcent à garder la chambre ; ce qui fait qu'il songe moins à vous plaindre qu'à se trouver misérable de devenir ainsi garde-malade par nécessité, plutôt que par vocation.

Mais la grippe, égalitaire et démocrate, met parfois sa griffe sur ce précieux personnage et la voilà transformée en tyran, en bourreau.

Vous deves faire provision plus qu'ordinaire de patience; chacun sait qu'un homme à soigner dans une maison, cela vaut des milliers de jours d'indulgences: si vous en profities pour faire un peu de purgatoire!

D'abord, il prend un air de victime, c'est si douillet un homme, il n'y a jamais eu de martyrs avant lui, qui ont enduré de tels supplices et sa mauvaise humeur

suit toutes les variations de sa température, sans jamais revenir au beau fixe.

Il s'opposera formellement à ce qu'on fasse venir le médecin, peut-être se permettra-t-il ensuite de dire qu'on le soigne à tâtons. Les médicaments, qui devront n'avoir rien de trop pénible, seront surtout choisis parmi ceux que vous n'avez pas à la maison, aux heures surtout où l'on peut difficilement avoir accès aux pharmacies, le dimanche ou la nuit, par exemple.

Il refusera de se tenir chaudement couvert, en prétextant qu'il étouffe et se plaindra ensuite que la fournaise se meurt quand, sur ses instances, on aura diminué le feu.

De toutes les gâteries, que vous préparez vous-même de crainte qu'on les manque, aucune ne sera assez assaisonnée, assez sucrée, assez cuite ; les fruits seront trop aigres, les tisanes trop amères.

Si vous lui tenez compagnie, il se gardera bien de vous adresser la parole, il fera semblant de dormir, ou bien s'absorbera dans un journal, et si vous avez le malheur de rire vous lui donnerez mal à la tête. Mais si vous sortez cinq minutes, il pestera contre les femmes qui abandonnent leurs maris malades.

Si vous avez des enfants, il faudrait tout bonnement les enfermer dans un placard. Leur père, qui les trouve si gentils, même et surtout quand vous vous plaignez qu'ils vous fatiguent, ne peut plus les supporter.

Leurs éclats de rire l'énervent, leurs galopades dans les escaliers le crispent, leurs querelles le rendent fou. Même lorsqu'ils toussottent un peu il vaut mieux les mettre dehors, les laisser piaffer dans la neige et bondir

en liberté pour pouvoir plus facilement leur dire quand ils rentrent: Tenez-vous tranquilles, votre père est malade.

Quand vous aurez passé huit jours à ce régime, vous serez désespérée, si vous êtes douce ; enragée, si vous avez des tendances à la révolte et, comme la nécessité rend diplomate et que la finesse, d'ailleurs, vous a été donnée pour remplacer la force, vous chercherez quelque bonne raison pour renvoyer monsieur à ses affaires et vous imposerez silence à votre cœur qui tentera de vous inspirer la crainte des rechutes.

A toutes vos bonnes amies qui s'informeront d'où vous venez et comment il se fait qu'elles ne vous aient pas vue depuis si longtemps, vous direz, avec quelle richesse d'intonation et quelles inflexions savantes : mon mari a eu la grippe!



Vers le passé

A Bella,

J'ai revu la vieille maison aux murs lézardés, aux fenêtres mal closes, qui nous abrita pendant les mauvais jours. Les araignées ont tissé leurs toiles où se posaient nos mains, et les hirondelles qui aiment la solitude pourraient faire leur nid sous ce toit, où retentissaient jadis, tu t'en souviens, de si joyeux éclats de rire.

J'ai hésité à franchir le seuil usé, il me semblait qu'une petite bouche viendrait me souhaiter la bienvenue, mais rien n'a rompu le silence, que le bruit de mes pas sur le parquet sonore ; et sous les lambris fanés, à la place des petits enfants aux yeux bleus qui nous égayaient autrefois, je n'ai vu que des fantômes.

Je me suis arrêtée près du foyer, devant lequel j'ai si souvent rêvé en me chauffant à la flamme, délaissant les pages de mon livre pour les images que je voyais s'élever et crouler dans l'âtre rougi. L'âme de la vieille maison, un instant interdite par la présence d'une étrangère, s'est penchée sur mon épaule et m'a dit :

" Je te reconnais ; tu es l'enfant qui venais là autrefois, songer les pieds sur les chenets. Tes traits ont changé, mais tu as gardé ta pensée ardente, ton cœur indulgent et généreux. En récompense du culte que tu

m'as voué, de nos souvenirs communs je ferai ce soir un feu d'artifice dans la grille ciselée comme un bijou. "

" Joies d'enfant, rêves inconscients de jeune fille, montez en fusées brillantes et variées, embellissez de vos mirages éclatants ce logis abandonné. Dans les coins sombres du salon, mettez le reflet des douces amitiés disparues, qu'elles reviennent hanter les pièces poussiéreuses, entourer la voyageuse qui s'égare parmi les ombres du passé. "

" Parlez ô fantômes, votre voie a-t-elle été ombragée et fleurie, ou avez-vous laissé comme elle aux épines du chemin, une part de votre cœur enthousiaste ? Revenez-vous confiants, heureux, ou bien traînant le poids de vos espérances déçues ? Hélas, vous ne vous verrez plus qu'en songe, comme vous vous voyez ce soir; plus jamais vous ne viendrez vous asseoir au coin du feu pour échanger de douces confidences. "

" Vous êtes tous dispersés : les uns sont au nord, les autres au midi; plusieurs cherchent la fortune, quelques-uns ont conquis les honneurs, la considération, la gloire."

" Les moins exigeants se sont fait au soleil une place plus ou moins grande ; ils ont une famille, des amis, des relations qui ne sont plus celles de jadis ; et peut-être sont-ils heureux. Il y en a qui pleurent leur vie manquée par leur faute ou par les circonstances, mais qui la pleurent tout bas, pour que personne ne les entende. Ceux-là ne se tourneront plus vers vous, parce que vous n'avez plus que le droit de les plaindre; mais puisqu'ils passent une dernière fois, courbés sous leur détresse intime, ayez pour eux une parole de consolation, d'espoir. "

" Et vous qui reposez sous la terre : yeux aimants qui ne voyez plus, fronts soucieux ou sereins à jamais impassibles, mains jointes pour toujours, âmes torturées et cœurs brisés qui connaissez enfin le mot de tant d'énigmes, de pourquoi irritants, de destinées riantes ou sombres ; apprenez aux vivants à se détacher et à se consoler de tout. "

L'âme de la vieille maison fatiguée sembla se recueillir et, un à un, tous ceux qu'elle avait évoqués disparurent, tandis que j'envoyais un souvenir et un adieu aux hôtes de la demeure aux murs lézardés, aux fenêtres mal closes, qui nous abrita pendant les anciens jours.



Une tombe oubliée

Avec le premier novembre revient notre pèlerinage annuel vers nos morts. Nous n'allons pas seulement les visiter dans leur froide maison, sur le revers de la côte et battue par les vents ; nous exhumons aussi de notre mémoire infidèle leur souvenir pâli comme une rose desséchée, retrouvée entre les feuillets d'un livre et à laquelle on prête, pour un instant, son parfum et son éclat disparus.

Pour tout un jour, quelquefois pour tout un mois, nous nous efforçons de prier pour ceux qui nous donnèrent toute leur vie ; pendant un jour, les morts éclipseront les vivants dans nos cœurs si mal faits pour les deuils éternels. Nous sangloterons de nouveau sur les cercueils couverts de fleurs et environnés de lumières ; nous referons, l'âme brisée, la route suivie derrière une chère dépouille: nous baiserons le même front blanc et froid, les mêmes doigts joints sur les grains du chapelet précieux, dont nous égrenons habituellement les "Ave" sans qu'une vision funèbre vienne nous attrister.

Dans notre visite au champ des morts, au détour d'une allée, une tombe abandonnée attire parfois nos regards. Elle est peut-être surmontée d'un monument

somptueux, une petite croix de bois noir, à demi effacée, parfois la marque seule. L'herbe a poussé sur elle, et s'est fanée; un rideau épais de feuilles mortes la protège contre l'âpre gelée et personne ne vient s'y agenouiller, lui faire l'aumône d'une larme ou d'une prière. Vous-même qui lui envoyez au passage une pensée de pitié, vous ne connaissez pas ce nom, il ne vous rappelle pas des traits connus, il n'éveille pas dans votre esprit une image même fugitive.

Quelles peuvent être les causes de ce complet abandon ? La morte qui garde si bien son secret était peut-être la dernière d'une famille nombreuse ? Elle a pris soin des tombes de ceux qui partirent les premiers, elle est venue comme vous, à la Toussaint, visiter les restes de ceux qu'elle aimait : elle s'est privée parfois pour que des fleurs les réjouissent, et personne n'est resté pour lui rendre ce pieux devoir.

Celle qui repose sous la croix était vraisemblablement une solitaire. Elle a passé inaperçue dans la vie, l'isolement qui vous révolte pour son vêtement de chair, elle l'a subi dans son âme, sans se plaindre, pendant de longues années. Vous l'avez peut-être coudoyée dans la foule. Vous avez ri de son accoutrement ridicule. Elle doit jeter du ciel un regard amusé sur votre compassion tardive à son égard.

La femme qui s'est éteinte comme une lampe sans huile et qu'on est venu coucher sous le signe du salut, a pu avoir pourtant un mari et des enfants. Elle est morte de s'être trop dépensée pour le bonheur de chacun, d'avoir passé trop de nuits sans sommeil, trop de jours sans soleil et sans joie. C'est une martyre du

dévouement; pourtant le silence qui l'enveloppe est celui de l'oubli.

Ceux pour qui elle a donné sa vie ne s'en souviennent plus : l'homme qu'elle entourait d'une atmosphère de tendresse l'a remplacée au plus tôt, et la marâtre se garde bien de l'envoyer méditer sur les vertus de la défunte ; ses enfants sont dispersés, ils se sont attachés à ceux qui les caressent et ne parlent d'elle que la nuit, quand ils ont peur et qu'ils appellent dans leur détresse : Maman, maman ! Comme elle n'est pas toute entière dans le coffre de bois tendu d'étoffe, aux poignées ternies, sur les oreillers de satin blanc souillés des moisissures du temps, et qu'elle a gagné à ce constant labeur une récompense splendide, elle redescend parfois du palais qu'elle habite et, elle, la délaissée, revient vers la demeure qui fut sienne.

Elle rendort les tout petits et fait briller sur eux des songes éblouissants ; elle efface de sa main indulgente les pensées mauvaises de l'esprit de ses fils, et les affections troublantes qui envahissent l'âme de ses filles ; et, pleine de miséricorde, elle refait autour du cœur de l'époux le bandeau d'illusions qui lui a fait remplacer par un amour quelconque le trésor qu'il a perdu.

....

Cette fosse oubliée, à laquelle on ne s'arrête plus, mes chères lectrices, sera la vôtre et sera la mienne plus tard, bien plus tard, je l'espère, dans dix ans, dans vingt ans, dans cinquante ans ! Quand tous ceux qui nous aiment ne seront plus, quand l'indifférence aura glacé nos plus chères et nos plus sincères affections, quand

ceux qui croient à la résurrection se promèneront rêveurs dans le dortoir agrandi, par un jour sombre de novembre, plus d'une inconnue, apitoyée par notre solitude, s'attardera à épeler nos noms et à deviner quelle énigme se cache sous nos six pieds de terre.

Si nous sommes assez vaillantes pour mériter d'être alors des élues, combien nous paraîtront mesquines les petites préoccupations de la vie : le désir d'être aimée et la crainte d'être oubliée.



La coiffe de Ste-Catherine

Dis donc, ma tante, où est-elle cette coiffe dont on parle toujours ? On disait, l'autre soir, que tu y mettrais cette année la dernière épingle. Elle serait jolie, tu sais, sur tes cheveux bruns. Moi, je croyais qu'on n'en mettait qu'aux vieilles et aux grand'mères.

Marthe leva ses yeux graves sur la physionomie rieuse de sa nièce qui suivait, avec l'insouciance de ses douze ans, la pensée fugitive qui venait de lui traverser l'esprit, et c'est avec un sourire qu'elle répondit :

—On s'est moqué de toi, ma chérie, ou tu n'as pas compris ; je ne porterai pas cette coiffe de Ste-Catherine, qui hante ta jeune imagination, mais je serais d'âge à en parer la statue de la sainte, si c'était la coutume chez nous. Me trouve-tu si vieille, Liette ?

—Mais non, ma tante, tu n'es pas courbée comme le bonhomme Michel, tu n'as pas la figure coupée de petits plis comme la vieille qui vend des bonbons, tu n'as pas de cheveux blancs comme grand'mère, et tu ris aussi fort et aussi souvent que moi.

Délaissant la jupe de poupée qu'elle cousait l'instant d'avant, avec tant d'attention, Liette vient s'appuyer sur l'épaule de tante Marthe pour lui dire d'un ton confidentiel :

—Est-ce vrai, ma tante, que tu as été aussi petite que moi ? Etais-tu une petite fille tranquille ou dissipée ? Quand tu as été grande, avais-tu un amoureux comme tes sœurs ? Pourtant, tu n'as pas de mari ! Ne penses-tu pas que c'est commode, un homme ? Il achète des provisions, il apporte l'argent à la maison, il s'occupe de tant de choses, auxquelles il te faut voir. Tu aurais dû en prendre un, il te trouverait belle quand tu mets ta robe bleue, ton collier et tes boucles d'oreilles, et tu es si bonne et si patiente, tes petits enfants auraient été bien heureux !

Les questions répétées de Liette ont dispensé Marthe de répondre, que dirait-elle à l'enfant de son passé, qui puisse contenter cette soudaine fringale de curiosité ? Elle se souvient d'avoir été une petite fille très aimante, mais timide et renfermée, une sensitive, à laquelle elle aimerait à songer ce soir, où cette petite bouche innocente et sincère l'avertit qu'elle vieillit. Elle pense aussi à sa jeunesse un peu grave, qui ne fut pourtant pas dénuée d'affections. Avec la meilleure volonté possible, elle ne pouvait pas dire beaucoup de mal des hommes, que Liette jugeait avec un précoce optimisme. Si elle en a connu de légers et d'oublieux, elle a inspiré plus d'un sentiment sérieux, et c'est un peu la faute des circonstances, s'il n'y a ni mari, ni enfants qui l'entourent ce soir.

Liette est un peu embarrassée de ce mutisme inusité, mais le timbre de la vieille horloge lui fournit une heureuse diversion ; elle bondit sur ses pieds : Cinq heures, ma tante ! Maman dira, comme d'habitude, que je t'embarrasse trop longtemps. Merci pour le bon sucre à la

crème, que j'aime tant et dont tu me gardes toujours une grosse part. Je reviendrai bientôt, ma petite tante, et tu sais, je t'aime bien aussi.

Marthe a voulu attacher elle-même le manteau qui enveloppe chaudement sa petite visiteuse, elle a posé le chapeau sur les boucles blondes de Liette et boutonné les gants doublés, afin que les petites mains ne gèlent pas en route. Elle écoute décroître les petits pas sonores sur l'escalier et revient s'asseoir en face de son feu pour rêver de nouveau aux fantômes du passé, mais le départ précipité de Liette a rompu le charme. Elle n'a plus l'habitude des songeries prolongées et des regrets inutiles et, rencontrant dans la glace sa physionomie attristée et sa robuste silhouette, elle ne peut s'empêcher de sourire.

Qu'a-t-elle à regretter des bonheurs incomplets d'ici-bas ? Le mari que lui souhaitait Liette, même en remplissant toutes les conditions énoncées par l'enfant, eut pu la faire beaucoup souffrir, et les petits enfants qu'elle aurait soignés avec amour, en repartant pour le ciel ne devaient-ils pas briser son cœur ?

Ce qui serait dur, vraiment, ce serait de se sentir inutile et tant de besognes méritoires restent, en ce monde, aux célibataires de bonne volonté.

Aucun devoir encombrant ne la liait, elle jouissait d'une liberté que pourraient envier à la fois bien des jeunes filles et des femmes mariées. On ne lui eut pas fait l'injure de se défier d'elle, et nul n'épiait ses courses charitables à travers la ville. Elle pouvait devenir l'âme d'une bonne œuvre, remplacer un enfant auprès

de vieux parents isolés, et devenir la mère d'un orphelin ou d'un abandonné. D'ailleurs, on n'est pas malheureuse si l'on travaille, si l'on aime, si l'on prie... Marthe est redevenue sereine et souriante, et, sur ces réflexions moins sombres, plane, avec la grâce d'une aile et la légèreté d'un papillon, la coiffe de Ste-Catherine.



Réflexions d'une vieille épingle

C'est la brutalité d'un ouvrier qui m'a tirée de la cachette où je reposais depuis une cinquantaine d'années dans les crins emmêlés d'un vieux matelas ; et, pour le punir.... je l'ai cruellement déchiré. Quand il m'attira à lui, sans se douter que je l'avais blessé par malice, il voulut bien constater que je n'étais pas une épingle vulgaire et que ma tête caractéristique valait un parchemin.

Je ne le dis pas pour me vanter, car enfin, j'avais perdu beaucoup de ma grâce primitive, et ma pointe, qui savait encore se défendre, était joliment tachée de rouille ; mais je date de l'époque où la solidité passait avant l'élégance et où, pour fabriquer une épingle, il fallait le concours de plusieurs ouvriers.

Le premier moment de stupeur passé, quand je fus moins éblouie par le grand air et par la lumière extérieure, je songeai presque à remercier celui que j'avais appelé mon bourreau. Une femme m'avait recueillie sur le meuble où l'on m'avait jetée et semblait fort intéressée par mon air vénérable ; elle aurait bien voulu savoir depuis combien d'années j'étais ainsi enfermée, et de quelles scènes antérieures, gaies ou tristes, mes prunelles d'acier gardaient le souvenir.



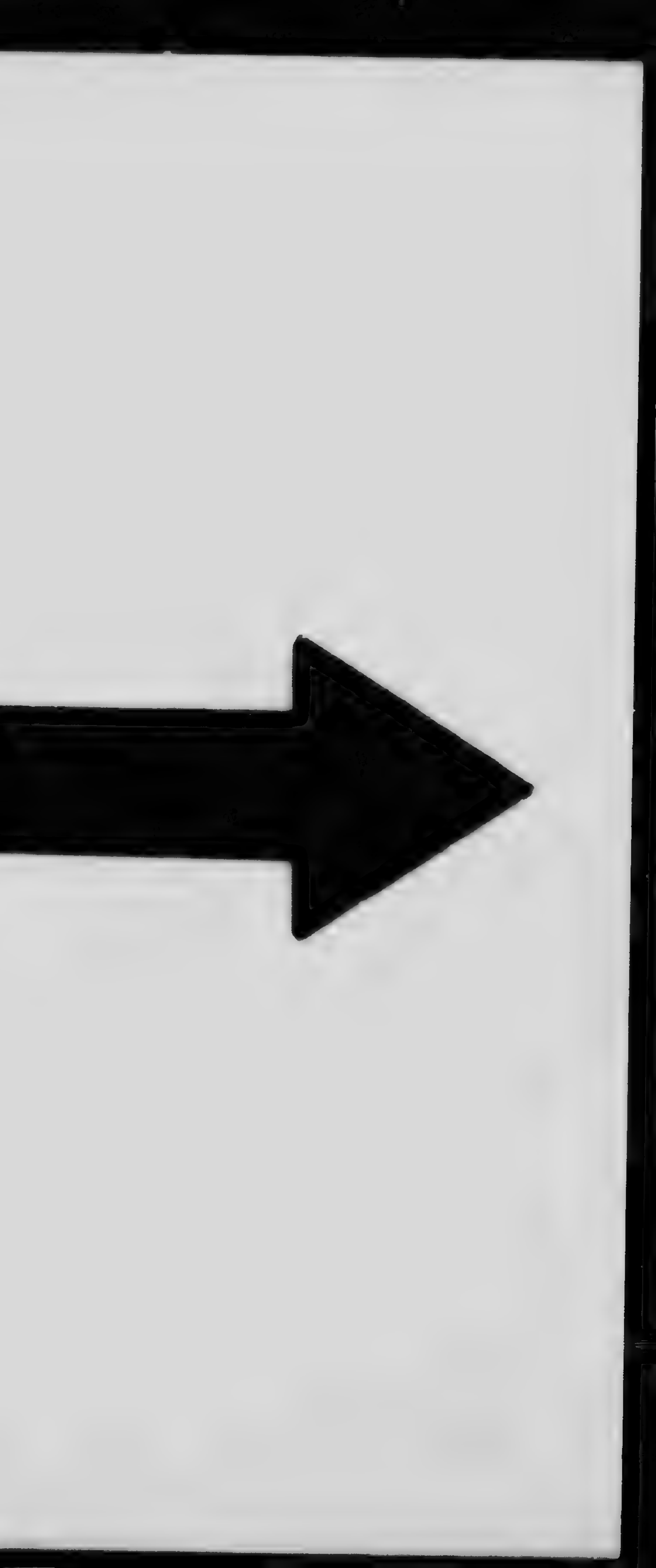
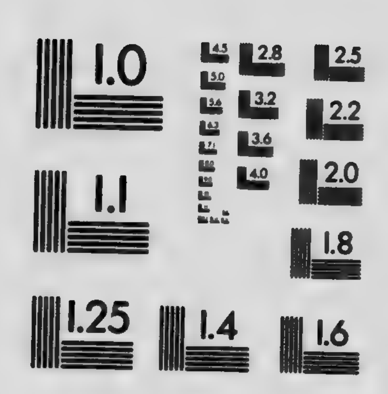
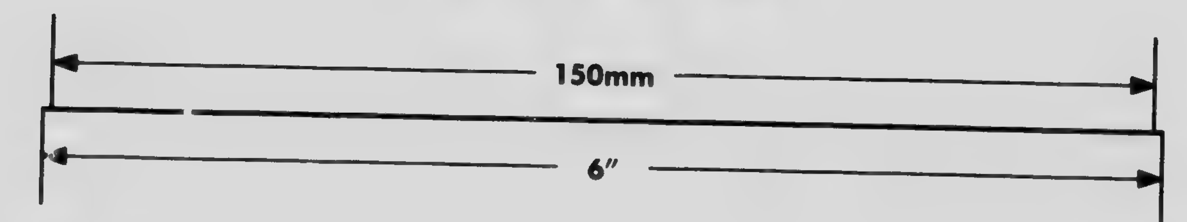
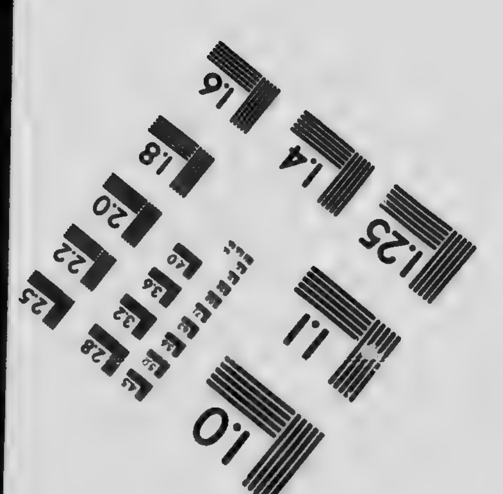


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)

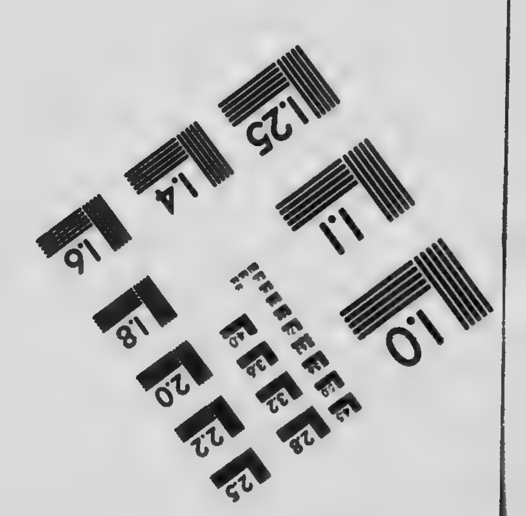








APPLIED IMAGE, Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989



Si je déteste la violence, je suis sensible à la sympathie et je me gardai bien de meurtrir la petite main de ma nouvelle propriétaire. Je me mis doucement à la considérer, tandis qu'elle me déposait dans une coupe, sur un guéridon. De même qu'elle n'avait pu définir mon âge, je n'aurais pu dire, non plus, si elle était jeune ou vieille, son aspect différant totalement des femmes que j'avais vues dans ma première existence. Je ne sus pas lire les pensées qui traversaient son front sans rides, encadré de cheveux châtains. Ses yeux gris, qui paraissaient avoir beaucoup vu et sa bouche qu'entr'ouvrait un sourire indulgent ne me livrèrent pas non plus leur secret. Elle était vêtue, malgré la saison rigoureuse, d'un tissu léger et sa jupe étroite, peu faite pour le mouvement, contrastait avec les crinolines dont je garde mémoire.

Certes, le temps avait marché depuis que je dormais douillettement dans cette retraite où la distraction d'une jeune fille m'avait laissée choir un jour; il avait marché tellement vite que je ne reconnaissais plus le mobilier, les habits et les visages et ce fut un soulagement d'apercevoir au loin par la fenêtre un peu de neige blanche, sans laquelle j'aurais eu peine aussi à reconnaître la nature extérieure. Au lieu des champs qui s'étendaient à perte de vue, je ne voyais qu'habitations pressées les unes sur les autres.

Le soir, je fus autrement ahurie : j'entendis un bruit sec comme une détente d'arme à feu..... et une lumière blanche comme un rayon de lune se répandit dans la chambre. Quelle rivale pour le luminaire de jadis, la chandelle fumeuse dans le quinquet de cuivre!

A l'appel d'une sonnerie endiablée, la femme vint s'asseoir en face d'une boîte de bois et tint pendant plusieurs minutes une conversation avec un personnage invisible. Ces allures étranges me ramenaient, malgré moi, aux histoires d'enchanteurs et de magiciens fort à la mode au bon vieux temps.

Si les femmes qui vivaient alors revenaient en ce monde, elles ouvriraient de grands yeux devant les merveilles que l'on me fait admirer et dont j'entends parler; mais je crois bien qu'elles garderaient de la défiance envers une époque si prodigue de nouveautés. Il se pourrait que dans leur naïveté elles y voient l'intervention du malin qu'elles craignaient de toute la sincérité de leur âme peu compliquée et dont on semble oublier l'existence en prenant tout ce que la vie offre de douceurs, en mettant de côté tous les devoirs gênants.

De mon temps.... il est permis à une épingle qui pourrait être votre grand'mère de dire ce qu'elle pense.. je crois que tout était mieux. La femme, dans la maison, était la gardienne du foyer et la reine, une souveraine qui ne craignait pas de mettre la main à la pâte. Les succulentes friandises dont elle régalait ses sujets eussent fait pâlir le menu des restaurants en vogue, et les tisanes de fleurs et d'herbes odoriférantes qu'elle préparait valaient tous les remèdes brevetés dont j'épèle les noms bizarres sur la couverture des revues.

Dans le domaine de cette aïeule, sur la table de la vaste cuisine ou de la salle à manger, il y avait la corbeille à ouvrage encombrée de ravaudages de toutes sortes et de laquelle surgissaient, aux jours de pluie,

les histoires merveilleuses près desquelles les vues animées dont on me rabat les oreilles seraient bien monotones. Qui eût songé à laisser le cher logis pour s'enfermer pendant des heures, dans une salle obscure, avec des inconnus, pour regarder passer sur l'écran des tragédies révoltantes, malgré leur mise en scène luxueuse, et des comédies d'une vulgarité qui touche à l'idiotie ?

Les modes dont je parlais tout à l'heure seraient grotesques pour les belles dames que je vois sans cesse circuler à travers la vitre, dans des atours aussi ridicules, et qu'il faut, m'a-t-on dit, renouveler tous les trois ou quatre mois si l'on veut être considérée par une certaine classe de *snobs*.

Le bon sens des lointaines grand'mères n'eut pas permis qu'une robe se démode avant qu'elle soit usée. Elles n'étaient pourtant pas ennemies d'une mise soignée et ne marchandaient pas sur le prix de la soie aux cassures brillantes qui constituait leur toilette d'apparat avec la vraie dentelle que l'on trouve aujourd'hui dans les coffres de mariage, et dont leurs descendantes se parent volontiers. Que d'habitudes nouvelles elles trouveraient à critiquer, de ce ton ferme que je n'entends plus depuis que je suis revenue au jour, et qui savait si bien réprimer les abus........

L'épingle fatiguée se tut.... sans se douter que ses reflexions avaient été surprises et que l'on saurait quelles pensées graves s'agitaient dans sa tête presque centenaire.

La première semence

On parlait de souvenirs, après le dîner. Chacun évoquait les siens, sentimentals ou gais, ridicules ou tragiques, quand un bon vieillard qui écoutait avec indulgence cette conversation mi-sérieuse mi-frivole, prit à son tour la parole :

—Parmi les meilleurs souvenirs de ma vie, dit-il, il y a celui où, tout enfant, on me choisit pour jeter la première graine dans le sillon entr'ouvert. Vous connaissez cette coutume de nos campagnes qui veut que la graine bénite à l'église, aux jours de la Saint-Marc et des Rogations, soit confiée à la terre par la main innocente d'un enfant.

En revenant de l'église, le jour de la bénédiction des graines de semence, mon grand-père me dit : Mon petit Charlot, c'est à toi que revient cette année la faveur de jeter en terre la première poignée de grains et l'on espère que le bon Dieu donnera une moisson abondante parce qu'il sera touché de ton innocence et de ta faiblesse.

J'étais à la fois flatté et intimidé de l'honneur que me conférait mon aïeul. J'étais son favori, tout probablement parce que j'étais le plus jeune, et nous passions ensemble de bonnes journées à nous chauffer au

soleil, lorsqu'il fumait sa pipe et me taillait des bateaux avec son couteau de poche, de ses vieilles mains alourdies par les rhumatismes. Et sans refuser la part que m'imposait le chef de famille dans ce rite familial, je lui dis en me penchant sur son épaule, si bas que je dus le répéter deux fois : Au moins, pépère, vous me tiendrez par la main, pour que je ne sois pas gêné.

Je me souviens comme si c'était hier du clair matin où, à l'aube, toute la maisonnée s'achemina vers les champs. Il n'y avait dans l'azur du ciel que des petits nuages blancs et gris, présages d'une belle journée, et le soleil dorait les sapins de la montagne voisine. On n'entendait que le gai murmure de la petite rivière qui gazouillait sur les cailloux et le chant des oiseaux qui contruisaient leur nid dans les arbres recouverts de feuilles nouvelles.

Au milieu de tous mes parents, je marchais fier de l'importance de mon rôle, et sans crainte parce que la forte main de grand-père s'attachait à la mienne.

Et, après le grand signe de croix que l'on faisait chez nous avant chaque action importante, je lançai de toutes mes forces, dans la bonne terre entr'ouverte, la petite graine qui devait devenir, avec le bon vouloir de Dieu, la plante verte, l'épi doré, le pur froment, la farine, et le pain nécessaire à l'humanité.

Je sentis ce jour-là, dans mon esprit d'enfant qui ne connaissait pas les longs raisonnements, un peu de cette fierté qui devrait être celle de tout agriculteur, conscient de son rôle, à qui les hommes sont redevables, après Dieu, de leur pain quotidien.

Je n'ai jamais oublié ce matin de printemps et cette

première poignée de graines que l'on me confia un jour, comme à la main la plus pure, pour que Dieu la bénisse et la féconde.

Il ne m'a point gardé dans le calme des champs, il ne m'a point donné les fonctions augustes du laboureur; mais j'ai encore l'habitude avant de commencer un travail ou de lancer une idée, de la lui offrir par le même signe de croix ; et dans bien des moments difficiles, quand le devoir semblait obscur, j'aurais voulu retrouver la tranquille assurance que me donnait le voisinage de grand-père et l'étreinte de sa main secourable.



Crépuscule

Le jour descend: là-bas sur les montagnes, il ne reste qu'une étroite bande de pourpre et d'or, l'adieu du jour qui finit, l'espoir que demain le soleil nous réjouira encore.

A sa fenêtre, le regard perdu dans le vide, une femme est assise, le menton appuyé sur sa main ; elle suit dans un monde invisible des visions étranges, tour à tour gaies ou tristes, car sa figure, parfois s'éclaire d'une ombre de sourire, parfois aussi le pli amer des lèvres s'accentue et fait de son masque immobile la statue de la tristesse ou de l'ennui.

On ne voit presque plus... la broderie qu'elle tenait à la main s'est échappée...., elle rêve encore.

Pauvre femme, ne te laisse pas aller à cette grisante mélancolie du soir. Fais retomber l'épais rideau qui te séparera de ce calme qui t'engourdit. Allume ta lampe, sa clarté douce dissipera les ombres qui te hantent.

Reprends le travail interrompu, ce bouquet éclos sous tes doigts de fée portera du bonheur sous un toit. Ce vêtement commencé protégera le corps débile d'un pauvre malade ; cette lettre inachevée apportera à celle qui l'attend demain, avec la sympathie de ton amitié fidèle, l'appui de ton courage pour relever le sien.

Ne rêve pas! Si tu songes au passé, tes regrets ne sauront le ressusciter, ni le faire meilleur ; si c'est l'avenir qui t'inquiète, mets-toi sous la garde de la Providence et ne redoute pas des malheurs chimériques. Songe

plutôt que Dieu a veillé sur ta vie avec une bonté toute paternelle et qu'il prendra soin de toi aujourd'hui et plus tard, s'il te garde des lendemains. Tu ne sais donc pas que le bonheur arrive quand on ne l'attend plus, et s'il surgissait quelque jour, aurais-tu la force de lui dire : vous venez trop tard, je ne vous connais plus ?

Ne rêve pas, travaille, c'est le devoir et tu es une vaillante. Les hochets vers lesquels tu as tendu les bras eussent été pour toi, comme pour tant d'autres, inutiles ou nuisibles: ils ne t'auraient pas donné la joie qu'ils semblaient promettre, ou ils se seraient brisés dans tes mains, en te blessant de leurs débris informes. Ne rêve pas, espère en cette heure de Dieu qui sonne toujours dans le même lumineux clocher.

Ne scrute pas la félicité problématique des autres : songe plutôt aux parias que n'atteint jamais un rayon de bonheur ; aux prisonniers que gardent de hautes et sombres murailles, aux malheureux que Dieu ne poursuit plus de ses appels et qui sombrent dans le doute.

Oublie-toi devant toutes ces misères, et que tous les loisirs que te laisse le labeur journalier soient remplis du désir de soulager une infortune. Sois ingénieuse à la découvrir, adroite et généreuse à trouver un remède, et que ta charité s'adresse surtout au cœur, à ce vieux mendiant qui ne sait pas se faire au jeûne. Lorsque tu n'as rien de mieux à offrir : souris, ta gaiété est un trésor plus précieux que tu ne penses, et parmi les heureux du monde, plus d'un envie ton rire clair. Ne rêve pas, l'aube de ta vie est close, mais souviens-toi que la dernière lueur du crépuscule n'est pas seulement l'adieu du jour qui tombe, mais l'espoir consolant et la promesse d'un lendemain ensoleillé et sans nuages.

La meilleure année

J'allais mettre sur mon papier la vieille formule : " Je vous souhaite une bonne et heureuse année, quand une reflexion m'arrêta : Si vous alliez trouver, mes chères lectrices, mon souhait dérisoire ? Il y en a tant parmi vous qui n'attendent pas de bonheur, il y en a tant qui n'ont plus l'âge d'y croire et qui n'ont besoin que d'oubli et de résignation! Ne vaut-il pas mieux vous dire : Que cette année vous soit meilleure et qu'elle vous apporte une volonté plus ferme pour dompter la souffrance, une vertu plus solide pour lutter contre le mal, sous ses aspects multiples.

Sur cette page toute blanche de l'année nouvelle, souhaitons d'écrire le chapitre le mieux rempli de notre histoire ; celui qui en fera un chef-d'œuvre, celui qui sera notre consolation lorsque nous ferons notre adieu à la vie et à ses joies éphémères. Naïf roman, sombre élégie, récit monotone, ce n'est pas le talent de l'auteur qui en fait le prix, mais l'enseignement qui se dégage de l'œuvre ; ce ne sont pas les actions héroïques qui méritent les applaudissements, mais la beauté intérieure qui se reflète sur le visage disgracié d'ouvrières obscures, qui sèment dans le renoncement et la patience, les splendides moissons de demain. Et toutes, nous sommes capables d'écrire une page sublime, pourvu que nous déclarions cette année la guerre à l'égoïsme, pourvu qu'au culte méprisable du moi, et à la paresse, nous vou-

lions substituer l'énergique volonté d'agir, et l'amour de l'humanité.

Nous ne devons pas nous complaire dans de stériles regrets ni dans des rêveries amollissantes, cherchons plutôt la direction à imprimer à nos forces, qui mourraient faute d'exercice ; cherchons le bien à faire dans le petit coin où la Providence nous a mises, parmi des êtres qui ont besoin de nos soins et qui souffriraient davantage, si nous disparaissions tout à coup de leur horizon.

Ne disons jamais : Les difficultés sont trop grandes, je n'en viendrai jamais à bout. Ceux pour qui je travaille sont trop exigeants, je me tue à la besogne sans parvenir à les satisfaire ! La tâche d'ailleurs est trop lourde et mon travail se perd dans ce vaste champ, sans laisser de traces ! Ne regardons jamais le fardeau tout entier : prenons-le jour par jour, heure par heure et tâchons de le porter gaiement. Pas une parcelle du labeur ne s'égare, et pour chaque fatigue, pour chaque ennui, une compensation nous attend plus tard sur la route ; et l'effort élargit notre âme, il l'a fait plus sereine et plus généreuse. Il y a une bénédiction attachée à ces lourdes charges et vous ne savez pas ce que vous dites quand vous plaignez les bonnes créatures qui ne se reposent jamais et qui dépensent leur vie, miette à miette, au service de tous.

Je suppose que la mort vous à laissée seule sur la terre, aucun des vôtres ne vous réclame, vous êtes libre de votre temps et de vos actions. Devez-vous, pour cela, vous désintéresser du prochain ? N'y a-t-il pas des œuvres nombreuses qui comptent sur les dévouements comme le vôtre ? Etudiez celle qui convient davantage

à votre zèle et à vos aptitudes ; donnez-y les loisirs que vous perdriez à des riens, et pour égayer votre isolement, faites-vous des amis dans l'humble bande des disgraciés, des déshérités et des ignorants.

N'enviez pas, surtout, celles qu'on nomme les heureuses, les pauvres femmes à qui l'on n'a donné qu'un rôle d'idole. Elles ne savent que se parer, s'amuser, se faire admirer, mais elles ne donnent rien en échange, elles sont incapables de dévouement, ni même d'une pensée sérieuse.

Hélas ! qu'il doit lasser vite le diadème dont on écrase leur jolie tête, et l'ennui qui remplit leurs jours est plus dur que l'angoisse qui secoue parfois le vôtre aux heures de détresse intime. La beauté qui fut leur plus grand bien emporte, en s'envolant, plus que la moitié de leur puissance, et devant ses charmes flétris plus d'une regrettera de n'avoir pas mieux utilisé sa jeunesse ; et il s'en trouvera pour envier les laiderons qui n'ont pas connu la grisante épreuve des hommages masculins, mais que la vie intérieure défend contre les amers regrets de l'âge mûr.

Petites filles, aux grands yeux clairs, qui abordez l'existence avec un séduisant sourire, faites des épargnes sur votre joie pour les années futures. N'oubliez pas que le temps a des ailes et que vous serez un jour des vieilles femmes aux traits ridés. Par pitié pour vous-mêmes, soyez compatissantes à la vieillesse, aux orphelins, aux malheureux. Soyez heureuses d'être charmantes, puisque vous êtes la poésie et le rêve, sans lesquels la terre serait sombre ; mais, avant tout, soyez bonnes, et chaque jour de l'année nouvelle ; car pour vous, comme pour moi, elle pourrait être la dernière.

L'art de choisir un mari

Parmi les étalages de notre vieille ville, il en est deux sortes que j'aime particulièrement, ceux des libraires et ceux des encadreurs d'images ou de gravures, puisque chez nous il n'y a pas d'industriels servant d'intermédiaires entre les artistes et le public.

Les premiers m'hypnotisent et je me surprends souvent, absorbée dans cette contemplation des couvertures jaunes ou bleues des nouveautés littéraires, sans même souhaiter qu'elles soient miennes. Je les caresse du regard, supputant leurs qualités plus ou moins réelles, leur valeur probable, leurs beautés intellectuelles ou morales.

Les seconds m'attirent, presqu'au même titre, ne sont-ils pas aussi des poèmes de vie et n'en peut-on jouir plus que des livres, puisqu'ils étalent au soleil leurs manifestations variées et souvent instructives, des sentiments humains. Sur la rue où, en bonne québecoise, je continue à marcher toujours sur le même côté du trottoir, il y a un magasin qui a le pouvoir de me faire traverser la chaussée, et c'est là que, l'autre jour, j'ai aperçu la photogravure, devant laquelle, chères lectrices, j'ai fait des réflexions sur l'art de choisir son mari.

Elle représentait un boudoir luxueux où une lampe à large abat-jour répandait une clarté douce ; deux fauteuils près d'une table chargée de livres aux reliures soignées, et dans l'un, une jeune femme en grande toilette, une femme du monde évidemment, dont l'attitude affaissée provoquait plutôt la pitié que l'envie. La jolie tête blonde enfouie dans les petites mains chargées de lourdes bagues, apparaissait dans la zône lumineuse. Peut-être s'était-elle endormie à force de larmes, car l'horloge antique marquait deux heures après minuit : et sur l'autre fauteuil, en face, une robe de chambre d'homme, et deux grosses pantoufles s'étalant sur le tapis moelleux.

Et pour toute légende, ces quelques mots anglais si familiers, que je ne crois pas nécessaire de les traduire : " For he's a jolly good fellow !"

Et j'ai pensé à tant de logis, où des femmes de tout âge attendent ainsi parfois, à des heures aussi tardives, de joyeux bons vivants, et aux petites filles étourdies, qui ont refusé de braves garçons, qui les auraient rendu heureuses, pour mettre leurs petites menottes dans des mains plus aristocratiques, mais combien moins courageuses et moins loyales. Car les mauvais sujets ont toujours eu des succès auprès des filles d'Eve ; l'histoire du serpent se renouvelle tous les jours, et on voit trop souvent des femmes intelligentes et raisonnables, accepter avec enthousiasme les "don Juan" fatigués de mauvais lieux et qui connaissent trop bien les femmes pour ne pas envier les bonnes. Cette mauvaise réputation, au lieu de leur fermer l'entrée des meilleures familles, leur sert de passeport.

On ne pardonnera pas à un homme de mal choisir sa cravate ; on lui tiendra compte de ne pas savoir exprimer éloquemment ses sentiments intimes ; on lui fera un crime de n'être pas un valseur émérite ou un sportsman infatigable ; on acceptera un viveur sur sa belle mine, sur les fadaises qu'il débite.

Sans doute, il ne faut pas exiger que, dans un mariage, la raison soit seule consultée. Il faut faire la part du sentiment, et une part très large, pourvu qu'elle ne s'attaque pas aux principes : mais se fier au cœur, cet aveugle qui tâtonne et s'égare, cet insensé, qui ne réfléchit ni ne raisonne, ce révolté, qui ne connaît ni loi, ni maître, c'est se préparer de nombreux mécomptes, quand ce n'est pas gâcher irrémédiablement sa vie.

On pourrait remarquer que les femmes ne choisissent guère, que bien souvent elles acceptent l'unique chance qui s'offre et que, même, elles essaient de piper les dés avec lesquels se joue leur destinée, et en ceci elles ont tort.

Elles ont donc bien peur de la solitude, qu'elles se jettent ainsi à la tête du premier venu qui traverse leur route. Elles regardent donc l'existence sous un jour bien faux si elles croient que des couples ainsi appareillés, par le hasard ou la passion, sauront faire leur devoir dans le sens le plus strict, le plus complet du mot, et qu'ils seront jamais un même esprit et un même cœur, puisqu'on a eu soin surtout de lier des intérêts matériels et des convenances mondaines. Fonder un foyer est une chose grave et sainte. Si l'homme a le droit d'exiger que sa compagne ait une réputation intacte, la femme, qui devra le regarder comme le chef

et le maître, devrait lui demander aussi des garanties morales. Il faut que non seulement elle admire ses talents, mais qu'elle puisse se fier à son caractère et à son jugement, et que les mêmes convictions religieuses les animent tous deux.

Ceux qui ont dissipé sur toutes les routes les richesses de leur cœur et de leur intelligence, seront-ils des guides et des appuis ? Ne mériteront-ils pas toute leur vie cet éloge futile qui, dans le cœur des femmes, vibre comme un sanglot ou une accusation : " For he's a jolly good fellow !"



Noël d'hôpital

Un visage menu auréolé de cheveux blonds qui s'échappent d'un bonnet de dentelle aux rubans roses, deux yeux noirs rendus plus brillants par la lueur de fièvre qui s'y joue, par le cercle bleuâtre qui les entoure et qui ont pleuré parce qu'à l'encontre de toutes les prévisions humaines, si sagement échafaudées, il faut passer la fête de Noël loin des siens, à l'Hôtel-Dieu.

Par la faute d'un méchant point qui suppure, une place sera vide dans le banc familial pour la messe de minuit. Une voix, la plus joyeuse d'ordinaire, ne se fera point entendre au réveillon, ne chantera pas les naïfs cantiques si chers aux tout petits.

Le corps fragile qui se devine à peine sous la douillette frileusement relevée garde une attitude boudeuse, mais les yeux, las de pleurer, se fixent sur le crucifix de la muraille comme pour lui demander les raisons de ce nouveau sacrifice.

Il y avait bien assez, semble-t-il, de l'humiliation d'être montée sur la table d'opération, de la crainte de l'anesthésie qui ressemble si étrangement à la mort; et pourtant elle a accepté l'une et l'autre, elle y est allée bravement parce qu'elle veut vivre et qu'elle veut être utile, pas à charge. Et puis, c'est la première fois qu'on la soigne pour l'amour de Dieu ; et comme elle n'en a pas l'habitude, elle s'étonne d'être traitée

comme une tendre sœur par ces religieuses qu'elle ne connaissait pas hier. Elle est toujours surprise qu'on réponde gaiement à son coup de cloche, mesuré ou impatient; qu'on lui rende, avec cette douceur inlassable, les services qu'elle ne réclame même pas.

Chez elle, on la soignait par affection, par devoir, pour lui rendre ce qu'elle faisait bien volontiers aux autres ; et puis, on n'avait qu'elle à gâter, tandis qu'ici, à l'hôpital, d'une chambre à l'autre, c'est toujours à recommencer : lorsqu'elle n'a plus de besoins, il en est d'autres qui demandent assistance et soins empressés.

Sans doute elle paie...oui, la chambre qui l'isole des misères qui l'entourent, le droit de choisir le chirurgien qui a supprimé son mal, et qui, si renommé, si habile qu'il soit, se met pourtant gratuitement pendant ses mois de service, à la disposition des souffrants qui affluent dans les salles.

Mais la sympathie, les caresses maternelles des mains qui tournent les oreillers, qui se posent sur le front brûlant, la présence encourageante de la religieuse qui assiste aux opérations, les prières de la garde qui protègent le lourd sommeil de l'anesthésiée, avec quelle monnaie s'en acquittera-t-on ?

D'abord, les reçoit-on toujours avec gratitude ? N'y a-t-il pas des patientes bien maussades qui, toutes à leur mal, ne voient pas les prévenances dont elles sont l'objet, et qui trouvent tout naturel que des femmes délicates, bien élevées, tenues plus que d'autres, par leurs vœux, à la réserve, accomplissent journellement, le sourire aux lèvres, des besognes répugnantes

qu'on hésite parfois à faire pour ses plus proches parents.

Heureusement pour elles, c'est Dieu qui dédommage et la paix, qui devient si rare en ce monde, se réfugie près de ces religieuses au regard pur, au rire franc, qui, entourées des pires tristesses sans cesse renouvelées, s'amusent de rien et de tout.

Oui, la petite malade se souvient de tout ce que son expérience de vingt-cinq ans a déjà découvert dans le monde, en dehors de ce nid douillet qu'on appelle la famille, qui n'est pas même à l'abri des orages et des revers.

Que de luttes, à partir des difficultés internationales qui se règlent à coups de mitrailleuses jusqu'aux piqûres d'épingles qu'on cache sous des sourires étudiés !

Que d'ennemis dont il faut se défendre, que d'amis qui trahissent, que d'amours qui s'éteignent, que de souvenirs qui disparaissent !

Et même parmi ceux qui se piquent de mener une vie utile, de s'occuper d'œuvres, d'être même des dévots, que de jalousies latentes, de commentaires désobligeants, de pensées mesquines, d'ambitions déçues qui se traduisent aux dépens du bien entrepris.

La paix est-elle ailleurs qu'en ces cloîtres où fleurissent les vertus robustes d'autrefois, dont la flamme n'est pas étouffée par les passions débilitantes du siècle ?

Et ce retard que déplorait une pauvre petite fille esseulée, mal aguerrie contre l'isolement de la souffrance morale, ne serait-il pas l'appel de Celui qui se fit petit enfant et près duquel les anges chantèrent : Gloire à Dieu dans le ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

L'éternelle question

Il n'est pas d'usage de parler de l'amour aux jeunes filles ; les mères observent sur ce point un silence plein de mystère qui laisse place à toutes les suppositions, aux illusions les plus extravagantes, et chacun s'en fait un idéal d'après ses goûts et les caprices de son imagination.

Les parents n'entendent pas pourtant soustraire leurs enfants à une loi formidable qu'ils ont subie eux-mêmes, mais ils laissent aux circonstances le soin hasardeux de les instruire, au risque de laisser briser les cœurs fragiles confiés à leur garde. S'ils surveillaient davantage l'éclosion du premier sentiment tendre, s'ils dirigeaient mieux ceette tendance affect ive qui s'agite dans tous les êtres, ils s'épargneraient, comme aux jeunes, bien des chagrins et des soucis.

Pour les adolescentes qui sortent du couvent où l'on ne parle de l'amour qu'avec une sainte frayeur, il a tout l'attrait des choses défendues et il revêt la première paire d'yeux étincelants du monsieur qui se mettra en tête de troubler la douce quiétude de leur petit cœur innocent. Bouleversées par ces premières émotions qui sont si loin pourtant de l'amour véritable, elles rêveront du prince charmant et cette pensée troublante les poursuivra jusque sur les pages austères

de leurs livres classiques et fera grand tort à l'analyse logique comme aux problèmes d'algèbre, aux dates d'histoire et aux narrations françaises.

On a beaucoup parlé des amours d'enfance ; je sais que quelques-uns n'oublient jamais la première et la mieux aimée, celle à qui s'adressait l'hommage fervent de leur vingtième année. Les événements plus forts que la constance humaine, détruisent le plus souvent ces naïfs romans et les amoureux dispersés se revoient plus tard sans qu'on soupçonne qu'ils furent les acteurs d'un même drame. Ces souvenirs n'amènent d'ailleurs ni amertume ni regrets et l'on est heureux si seulement l'on constate que l'objet de sa flamme a tenu ce qu'il promettait et si l'on retrouve sous une enveloppe différente le même esprit et la même âme.

Moins idéalistes et plus terre à terre sont les amoureux des villégiatures à la mode. Ils débitent sur un ton de madrigal des déclarations auxquelles ils ne croient guère et que les jeunes filles acceptent comme un hommage obligatoire qu'on rend à leur beauté et à leur toilette. C'est l'école de l'orgueil et de la coquetterie, et celles qui s'en contentent risquent fort d'ignorer toujours la douceur des sentiments véritables. Elles feront plus tard des mariages d'intérêt et de convenance, elles soupèseront toujours de l'œil les positions et les fortunes, et comme elles sont avant tout pratiques, elles mettront leurs charmes au service de leurs ambitions.

L'aveu, si peu sincère qu'il soit, tombe parfois dans des oreilles plus crédules : ce sont les pauvres sentimentales qui rêvent à l'âme sœur et qui se prennent à

leurs propres enthousiasmes. Ce sont elles qu'on devrait surveiller davantage, car les premières déceptions leur enlèvent parfois la faculté d'être heureuses. Quand elles ont compris qu'on a joué pour elles la comédie de l'amour, quand à la place du dévouement elles ne voient qu'un cruel égoïsme, elles se replient sur elles-mêmes comme les sensitives et elles ne reprennent leur sourire que lorsqu'elles savent s'oublier devant les épreuves des autres.

Malgré tous ses dangers et ses contrefaçons, l'amour existe profond et durable, mais il faut qu'il s'épanouisse dans la saison favorable, ni trop tôt, ni trop tard ; il faut encore qu'il s'alimente d'estime et de respect mutuels et qu'il repose sur des qualités d'esprit et de cœur. Il n'a pas la rapidité d'un orage, ni la violence d'un feu de paille, il vit de calme dévouement et d'intelligentes concessions. Il est la joie qui dore et qui égaie l'austère montée de la vie, il est la récompense de ceux qui n'ont pas dissipé à l'aveugle les réserves de leur âme, il grandit et s'épanouit sur plants de vertu, de devoir et de sacrifice.



Au Christ mourant

Vous trouverez peut-être chères lectrices, que j'abuse un peu de mon droit de vous sermonner. C'est en ce Christ mourant, dont on se rappelle partout, pendant la semaine sainte, les immortelles douleurs, que je trouve ma meilleure excuse. L'espoir que mon article peut consoler une seule agonie, suffit pour compenser les sarcasmes de ceux qui ne comprennent pas qu'on écrive comme on pense, ni qu'on se préoccupe de l'éternelle vie dans cette brève journée qu'est la nôtre.

Il vous appartient, mesdames, ce difficile apostolat de réconcilier les vôtres avec ces séparations qui ne sont après tout, ni longues ni définitives.

Quand, des lèvres du médecin, tombent ces paroles terrifiantes, qui sont une condamnation à mort et qui vous blessent si profondément, vous n'avez pas le droit de vous isoler dans votre chagrin.

Ne vous opposez pas, surtout, à ce qu'on avertisse vos malades de leur état véritable et, si vous craignez que le prêtre, en venant vers eux trop brusquement les saisisse et les effraie, trouvez dans votre cœur la vaillance de leur dire, avec des mots tendres et encourageants, l'implacable vérité.

Ne retardez pas d'une heure cette pénible confidence, de peur que leurs facultés s'engourdissent et qu'ils n'aient plus la clairvoyance nécessaire pour mettre leur conscience en paix.

Ne prenez pas cette lourde responsabilité d'envoyer devant le tribunal de Dieu, sans qu'elle s'en doute, l'âme la meilleure et la plus fervente. Tous, nous avons besoin du ministère et des consolations du prêtre, avec les grâces que procure le sacrifice de sa vie généreusement offert.

Si, plus malheureuses, vous avez affaire à des pécheurs endurcis, ne prenez nul repos. Demandez des prières à ceux qui passent leur vie à intercéder pour les oublieux, pour les négligents, pour les coupables; car votre seule consolation, n'est-elle pas l'espérance de revoir ceux qui partent? Que l'amour que vous leur aviez voué, en ce monde, et qui était si tenace et si fort soit ingénieux dans cette dernière lutte contre les ennemis de ces âmes, les mêmes peut-être, qui ont détruit votre bonheur humain.

S'il n'est plus temps de le rappeler, si tous vos efforts ont été vains, au nom du martyre qui a été le vôtre, réclamez leur salut de la miséricorde divine.

Si vous avez été pour elles l'affection qui ne se dément et ne se fatigue jamais, il est impossible que dans ces cœurs gangrenés il ne reste pas une fibre par où vous puissiez pénétrer.

Quand l'aube de l'autre vie se lèvera devant les yeux éteints de ces moribonds ; quand éclairés d'une autre lumière, ils comprendront quels dons ils doivent à votre indulgence et à votre dévouement, ils vous aime-

ront plus et mieux qu'ils ne l'ont fait ici-bas. Ils veilleront sur vous, d'autant plus efficacement qu'ils vous ont délaissée et que vous avez souvent pleuré sur votre abandon et sur leur égarement.

Ces conversions inespérées, Dieu les accorde toujours aux larmes et aux prières des femmes ferventes, et celles dont les souffrances morales étonnent parfois la raison ont sur le cœur du Christ Sauveur la même puissance que Marie-Madeleine et Marthe, lorsqu'elles obtenaient de ce divin Ami la résurrection de Lazare.



A la première étoile

Le soleil s'est couché dans des nuages de pourpre, c'est l'heure mélancolique et douce du crépuscule. Sur la rivière où les grands sapins mirent leur tête altière, on n'entend que les avirons ou quelque barcarolle que l'écho répète et transforme, à distance, en harmonieux murmure.

L'esquif suit les gracieux méandres de l'onde capricieuse, il côtoie les rives enguirlandées de feuillage vert de toutes les nuances. Il passe devant les maisons isolées pour se perdre bientôt en pleine solitude, tandis que, dans le ciel que l'ombre envahit, apparaît la première étoile.

Elle a une physionomie vivante et familière, on dirait un visage d'ami qui se met à la fenêtre. Elle vous rappelle votre jeunesse, l'heureux temps où vous la guettiez, parce qu'à la même heure un autre la regardait aussi ; vous connaissez si bien sa place que votre tête se tourne d'elle-même vers ce point lumineux. Quels colloques mystérieux se tiennent avec l'astre brillant par des soirs comme celui-ci!

C'est l'heure des causeries paisibles, où l'on évoque le passé à voix basse, comme s'il pouvait encore revivre: celle où les souvenirs, riants ou tristes, accourent du fond du passé. La chanson des vingt ans, exquise

et troublante, bourdonne encore à nos oreilles : c'est qu'elle est éternellement jeune, éternellement belle.

Si raisonnable que vous soyez, vous glisserez sur la pente de la rêverie, vous ferez de folles chevauchées dans le domaine de l'irréel et de l'invraisemblable, vous serez sentimental et fou devant cette belle nature immuable et sereine. La folle du logis, que vous tenez en laisse, reprendra un moment sa liberté et ses droits. Vous rem[illegible], en sautant des pages, le livre que vous avez épelé mot à mot ; vous n'y verrez qu'un nom, celui de la première étoile qui s'est levée sur votre vie; astre éteint, disparu au plus fort de l'orage, mais dont la lumière était si apaisante et si pure.

Elle a sa place à part et ce que vous avez vu depuis d'éclatants soleils n'en a pas amoindri l'éclat ; elle reste au-dessus d'eux dans son charme discret et lointain.

Vous l'avez suivie si longtemps, espérant toujours la rejoindre, puis, un jour, las de constance, vous l'avez trouvée trop dédaigneuse et trop distante ; vous avez fermé vos yeux à la vision idéale ; vous l'avez abandonnée.

Vous avez cru de bonne foi qu'elle était morte et voici qu'elle ressuscite. Son fantôme n'a rien d'effrayant. Il vous rapporte ce qu'il y avait de meilleur en vous: votre enthousiasme, votre désintéressement, votre générosité. Une image que vous ne reconnaîtriez ni au physique ni au moral : des yeux naïfs qui laissent voir jusqu'au fond de l'âme, un cœur tendre qu'un rien trouble ou désespère. Se peut-il que vous ayez été tout cela ?

Vous avez appris à mesurer votre affection, à calquer vos paroles et vos actes sur un cliché connu ; vous avez pris un air sceptique. L'égoïsme qui vous entoure vous a forcé à vous armer et à vous défendre. Vous avez de l'ambition, la fortune vous sourit, les honneurs vous appellent ; pourtant, quand vous ne posez plus devant un public qui vous admire, quand vous ne craignez pas qu'on vous trouve vieux jeu, vous revenez volontiers vers des choses moins positives et, devant la première étoile, vous regrettez que vos rêves ne soient point immuables comme elle.



Les déménagements

Ce n'est pas l'hiver, et ce n'est pas non plus le printemps; le ciel semble nous en vouloir d'arborer trop tôt chapeaux de paille et vêtements légers. Le soleil ne nous verse que des rayons pâles, comme s'il était avare de sa bienfaisante lumière et de sa vivifiante chaleur. On n'entend que plaintes, que murmures, que souhaits impossibles ; on ne rêve que des pays où fleurit l'oranger.

Et le joli mois de mai, qui oublie si souvent de nous sourire, ramène une date sombre, mélancolique, celle des déménagements. Quand on n'a pas l'immense bonheur d'être rentier, que l'on n'a pas su, ou plutôt que l'on n'a pas pu se bâtir un nid durable, on reste soumis aux caprices des événements et du propriétaire. Quand on est parvenu à se donner l'illusion du chez soi, que le décor qu'on a tendu n'effarouche pas trop son rêve, souvent il est déjà temps de lui dire adieu et de s'en aller plus loin s'installer dans des chambres laides, qui déplaisent surtout parce qu'on ne les voit que d'hier.

Il n'était pourtant pas beau, non plus, l'ancien logis; il était souvent incommode et l'on critiquait volontiers, soi-même, tous les détails ; mais on l'habitait avec les siens, il contenait des souvenirs, et si gais et si tristes, que même son papier terni et fané semble

raconter l'histoire de quelque rapide bonheur, détruit par la pauvreté, par l'oubli et par la mort.

Rien de plus pénible que de contempler, juchés en pyramide, les meubles disparates qui, frottés avec soin et disposés avec art, sont une part du chez nous. Ils n'ont plus ni grâce, ni charme; quelques-uns laissent voir des blessures qu'on n'aurait jamais soupçonnées; ils ont, sous la grande lumière de la rue, un air vieillot qui fait mal, et les souvenirs qu'ils rappellent semblent, au contact de la foule indifférente, importuns et banals.

Aussi, quand je rencontre, dans nos rues étroites, une de ces charges monumentales et significatives, je ne puis m'empêcher de songer aux causes multiples qui chassent les pauvres humains de leur abri temporaire, et je plains ceux dont la tranquillité vient d'être mise à une aussi dure épreuve. Quelques-uns, je l'avoue, vont vers quelque demeure plus belle, mais, alors, ils ne s'embarrassent pas toujours des témoins de leurs anciens jours. Ils se défont des vieilleries. Ils achètent du neuf, moins solide quelquefois, mais plus brillant et ils ne regrettent la situation plus modeste et paisible que lorsqu'ils ont éprouvé les inconvénients de la nouvelle.

Parfois, c'est un revers qui chasse du foyer où l'on a vécu et parfois aussi c'est un deuil; pour ceux-là le départ marque une pénible étape. Ils laissent entre les quatre murs une félicité que, grâce à leur imagination, ils avaient cru définitive ; après des années, la simple vue de ces chambres, que d'autres auront habitées après eux, fera remonter dans leur âme l'amertume de cette heure inoubliable.

Dans l'assemblage incohérent de la grande charrette, il est cependant un objet qui repose le regard. On le met toujours au faîte, afin qu'il ne se heurte pas à de rudes et grossiers contacts. Dans la maison où l'on va comme dans celle que l'on quitte, même quand l'âtre est éteint, même quand on emporte des regrets inguérissables, on l'entourera de sourires et de soins, le petit berceau qui symbolise si bien la famille.



Un coeur fidèle

J'ai promis déjà à une correspondante, un article sur les âmes qui n'oublient pas. Elle semblait croire que j'acceptais trop aisément la théorie de l'inconstance universelle et protestait, avec chaleur, de l'inaltérable souvenir qu'elle gardait à son mari défunt. Pourtant, au moment de remplir ma promesse, je ne prendrai pas une femme pour héroïne ; je les crois si nombreuses, les vestales du vrai feu sacré, que je croirais trahir les confidences qu'on m'a faites, que je craindrais pour elles la curiosité gouailleuse du public.

On chercherait les modèles qui ont posé devant ma plume de chroniqueuse, on disséquerait les cœurs qui ont vibré sous ma compassion féminine, on tenterait de ridiculiser l'entêtement de ces sentimentales qui n'ont aimé qu'une fois et qui n'ont pu se résigner à porter une chaîne dont une affection réciproque ne dorait pas le poids. On a toujours voulu ignorer que leur renoncement fût volontaire, on n'a jamais pu comprendre qu'elles ont préféré rester seules que d'épouser une position ou une fortune. C'est donc l'histoire d'une âme que je vais raconter et tant mieux si l'on croit le personnage fictif ou légendaire. Rien n'empêche d'ailleurs qu'il ait vécu dans des temps reculés et que j'aie découvert son roman, dans quelque vieux bouquin jauni fané.

S'il était né il y a cent ans, on l'aurait mieux compris qu'à notre époque de progrès où les hommes n'ont plus le temps d'étudier leurs sentiments et où les écoliers gardent seuls, avec les poètes, le privilège de chanter l'amour. Les fées qui veillèrent sur son berceau y déposèrent pourtant des dons multiples et magnifiques : à côté d'une intelligence vive, une mémoire remarquable, une facilité d'élocution prodigieuse et un cœur tendre qui devait se heurter à tous les angles rudes de la vie, se meurtrir à toutes les réalités sombres, après avoir tendu vers les plus séduisantes illusions.

Que devait être l'âme sœur de celle-ci, d'après la loi des contrastes, sinon une femme rieuse et point sentimentale, ne cherchant à résoudre aucune énigme ; faisant souffrir inconsciemment, sans avoir cherché à plaire ; ne comprenant pas que sa destinée eût pu tenir dans cette affection entière et exclusive.

Ayant brisé ce cœur sans l'avoir voulu et sans pouvoir le guérir, elle a passé dans cette vie, comme une étoile filante dans les nuits de juillet, laissant l'ombre à la place de sa traînée lumineuse. L'homme ne s'est pas consolé; il n'a pas cherché dans la foule des femmes qui retiennent le regard et attirent le sourire, si quelqu'une n'avait de plus beaux yeux et une voix plus douce que celle de sa chimère ; si aucune n'aurait mieux compris ses aspirations intellectuelles et sa valeur morale. Il a porté le deuil d'une vivante, avec plus de respect et plus de larmes qu'on ne porte celui d'une morte et je me demande s'il fut vraiment malheureux. N'aurait-il pas souffert davantage, de découvrir, plus tard, les contrastes trop violents entre leurs deux natures ? Si celle

qu'il aimait, prise de compassion pour un malheur dont elle n'était pas responsable, l'eût épousé par pitié, n'aurait-il pas subi un long martyre, en constatant combien peu profonde était l'affection qu'il recevait en retour de son entier dévouement.

Il a aimé, au contraire, sans espérer d'autre bonheur que de savoir sa mie heureuse ; il n'a pas essayé de bâtir un autre rêve sur les débris du sien ; il a vécu du regret d'un passé auquel il ne devait rien, épris de la science et de l'étude, plus heureux que tant d'autres qui n'ont pas même d'idéal. Le temps a pu rider son front, blanchir ses cheveux, ralentir sa démarche ; son cœur, où le souvenir a dressé un autel toujours paré de fleurs, a vingt ans, et, le sourire aux lèvres, il regarde passer les humains qui s'attardent le long de la route, à causer, la main dans la main.

La douleur l'a fait indulgent et résigné et cette joie que d'autres ont conquise, il ne croit pas qu'on la lui vole, puisque celle avec qui elle eut été si douce, n'est plus là pour la partager.



Le problème

Une correspondante m'écrit : Bonne amie, ne pourriez-vous pas trouver une issue à la situation qui m'angoisse ? Depuis que je suis revenue du couvent, je suis continuellement aux prises avec maman.

Et pourtant je l'aime, je voudrais la comprendre et l'aimer mieux encore. Pendant mes années d'études, je me faisais d'elle une idée si grande et si belle ; la réalité me cause une déception plus douloureuse que je ne saurais l'exprimer.

Il me semble qu'une mère n'a pas de défauts et que son amour adoucit les nôtres de façon à éviter les heurts. Or il se trouve que maman n'est pas patiente comme je me le figurais ; à la moindre contrariété, elle me dit des choses humiliantes et dures.

J'ai voulu, pour la soulager, changer un peu la routine de la besogne quotidienne, utiliser les méthodes que l'on m'a enseignées au couvent et... je l'ai froissée. Elle croit que je dédaigne sa manière et dit qu'elle a suffi amplement à élever convenablement mes frères et mes sœurs.

Elle semble s'irriter de ce que je fais des confidences à mes amies et, lorsque je reviens d'une promenade et que j'en raconte les incidents avec enthousiasme, elle me raille.

Ce sont là mes griefs, mais ce n'est pas le seul sujet de mes larmes, car je pleure en vous écrivant, sans pouvoir endiguer ce déluge qui m'enpêche de lire les mots que je trace.

Si j'ai perdu des illusions sur maman, j'en ai aussi perdu sur moi-même. Il me semblait, au couvent, que j'avais fort bon caractère. La discipline et la règle aidant, je suivais avec bonne volonté les excellents conseils de mes maîtresses. Je croyais qu'il en serait de même à la maison, que j'aurais une besogne toute tracée pour employer mes jours et que je serais ensuite pour maman une compagne et une amie.

Or, depuis mon retour définitif, il y a plus d'un an, je ne marche qu'à ma fantaisie. Le lever et le coucher ne sont pas plus réglés que les heures de travail et de repos, et si maman n'est pas toujours douce et aimable, je ne le suis pas davantage. Je réponds par des impertinences à la moindre parole un peu vive ; et bien que je regrette ensuite ces incartades, je n'ose pas m'en excuser et je parais bouder dans mon coin des heures entières, tandis qu'il me manque seulement le courage de sourire.

Tout cela m'empêche de me plaire chez nous, et je rêve à toutes sortes d'aventures qui m'en feraient sortir. Vite, un conseil, bonne Ginevra, un remède, s'il en existe pour mon mal, car c'est affreux, n'est-ce pas, de ne pas savoir aimer sa mère ?

Si je réponds ici à ma correspondante, c'est qu'elle n'est pas une exception, comme elle le croit. Si elle interrogeait des compagnes plus âgées, mieux averties, elle saurait qu'avant de trouver la vie bonne, avant

d'apprendre à choyer leur entourage, elles ont eu à lutter rudement contre leur propre caractère.

Il est certain que nous idéalisons nos mères, que nous les parons de qualités héroïques qu'il n'est pas donné à toutes d'avoir ; et qu'ensuite, avec la cruauté inconsciente de la jeunesse, et parce qu'elles ne réalisent pas le portrait tracé par notre imagination, nous le leur laissons deviner et nous les faisons souffrir !

En sont-elles moins dignes de notre respect, de nos soins, de notre confiance ? Bien au contraire; à mesure que nous vieillissons, nous comprenons mieux leur dévouement et les sacrifices qu'elles ont faits pour nous, et le meilleur souvenir que nous puissions conserver, même et surtout lorsqu'elles nous ont laissées pour toujours, c'est d'avoir fait tout ce que nous pouvions pour elles. Si elles manquent parfois d'indulgence, gardons-nous bien d'en manquer aussi. Il vient un temps où après avoir été tout pour leur famille, les mères se sentent moins nécessaires. Elles aperçoivent dans leurs filles surtout, des velléités d'indépendance, des méthodes autres que celles qu'elles ont apprises, elles croient que les cœurs changent aussi et elles en souffrent. Mais comme leur peine a sa pudeur, elles la concentrent en elles-mêmes et, dans leur entourage, on confond cette tristesse avec de la mauvaise humeur.

Ce sont les filles qui, à force de prévenances et d'attentions, doivent chasser ces nuages du cœur des mamans. C'est la confidence de leurs premières joies, de leurs premières peines, surtout, qui les aidera puissamment à donner l'assaut à la défiance.

Elles s'imaginent parfois que les mères ne comprennent pas leurs élans, leurs enthousiasmes, leurs déceptions, comme si la nature n'était pas un perpétuel recommencement ou qu'il existât deux manières d'être jeunes.

Cet abandon des enfants sera leur meilleure, leur unique sauvegarde : un cœur où pénètre librement le regard maternel, est à l'abri du danger et de la corruption.



Bas-Bleu

Un monsieur, fort galant homme, si fervent admirateur du beau sexe qu'il n'a jamais pu se décider à faire un choix, présentait dernièrement une de mes amies. Après lui avoir payé, en homme aimable qu'il est, un tribut d'éloges un peu exagéré, il ajouta d'un ton sarcastique : c'est un bas bleu, le seul défaut que je lui connaisse ! Mon amie n'a pas protesté, c'eût été un demi-aveu de culpabilité, mais elle est restée songeuse. Est-il suffisant pour être un bas-bleu de ne pas émailler trop généreusement sa correspondance de fautes d'orthographe et de signer d'un pseudonyme quelques bluettes dans un journal local ?

Dans sa pensée et dans la mienne, un bas-bleu est un être qui n'est d'aucun sexe puisqu'on lui refuse la bonté et la grâce féminines ; c'est une espèce de gendarme qui poursuit la conquête des droits de la femme par tous les moyens possibles : depuis la chaire et le husting jusqu'au poignard des anarchistes.

Il faut croire que beaucoup de femmes ont des goûts moins belliqueux. Il me répugne de dire du mal des pauvres illuminées qui ont entrepris la régénération du monde en prenant la place des hommes. Pour en être rendues là, elles ont dû beaucoup voir souffrir. Elles sont comme ces savants qui expérimentent sur

leurs patients des remèdes nouveaux. Plus dévouées encore, elles essaient sur elles-mêmes leurs méthodes et leurs théories... illusoires.

Mais, la femme a des droits, elle peut gagner son pain à côté de l'homme si elle est suffisamment outillée pour la lutte pour la vie, si elle sait surtout se faire respecter de ses compagnons de labeur.

Elle doit travailler pour les siens : parents chargés d'années qui ont dorloté son enfance et que la fortune a trahis quand ils touchaient au terme; pour ses enfants si Dieu a repris leur père ou qu'elle se soit liée à un être indigne ; même la vieille fille à qui on refuse tant de privilèges a celui de préférer l'indépendance à quelque position de parente pauvre chez des gens riches. Tant mieux si son intelligence lui permet un travail où l'esprit ait plus de part que le corps.

Le préjugé qui s'attaquait aux travailleuses est à peu près détruit ; l'épithète de bas-bleu reste surtout accolé au nom de celles qui font de la littérature en amateur. Une femme doit savoir faire la soupe et les confitures, mais qu'elle n'écrive pas ! On la louera si elle est excellente ménagère, infirmière entendue, mère et sœur dévouée. On lui permettra à ses heures de loisir de broder, de pianoter et de chanter en fausset; elle peut même décorer ses murs de croûtes plus ou moins réussies ; mais s'il lui vient de bonnes idées et qu'elle se mêle de les écrire : bas-bleu, va !

Pourquoi ne pas laisser à chacune la distraction qu'elle préfère ? Quand elle a passé tout le jour courbée sous le travail manuel, pourquoi n'aurait-elle pas cette jouissance de choix : le livre qui la repose ou

qui lui fait du bien, la plume et le papier où son esprit oubliant un moment qu'il est le prisonnier de la matière, va rêver de belles et douces choses, la parole qui ira peut-être éveiller dans d'autres âmes le désir d'être bonnes et utiles.

Quand même on continuerait à dire : bas-bleu, pourquoi le mot qu'on lance comme une injure ne deviendrait-il pas un éloge, si les femmes à qui il s'adresse se vengeaient en prouvant que, chez elles il est une qualité.



A l'Hospice

Dans l'immense salle où trottine le pas alerte de Sœur Rose, où rayonne le doux sourire de Sœur Claire, il y a bien trente vieillards, d'infirmités diverses et d'âges différents. En faisant le tour de ces lits et de ces fauteuils, plus ardemment convoités que les plus brillantes positions, et qui ne restent jamais vides, on pourrait étudier un des côtés les plus poignants de la souffrance humaine.

Par quel concours de circonstances sont venues s'échouer ces sinistres épaves du plus lamentable naufrage ? Ces pauvres loques humaines qui ne s'agitent que pour des motifs enfantins, recouvrent pourtant des âmes immortelles dont le rude pèlerinage est à la dernière étape et quelques jours à peine séparent plusieurs d'entr'eux de l'au delà splendide qui fait briller les yeux profonds de Sœur Claire, quand elle veut ranimer la foi apathique des pauvres vieux auxquels elle a sacrifié tout ce que la vie lui faisait de promesses. Certes elle n'avait pas à se plaindre de son lot, et pourtant elle a préféré se faire la servante des plus humbles que d'éclipser, par sa beauté et par sa grâce, celles qui la jalousaient.

Elle les aime, les parias dont personne ne prend soin ; elle les sert avec une bonne humeur que ne rebutent pas

même les soins les plus répugnants ; elle les traite avec une déférence filiale, attentive à ce qui peut leur causer le plus petit plaisir.

Ceux qui n'ont connu que la misère et les secours de la charité sont les moins malheureux ; ils achèvent leur existence de vagabonds et d'abandonnés. Ils ne connurent point les caresses d'une mère, personne ne les a choisis pour compagnons des bons et des mauvais jours ; et, quand on leur apporte l'écuelle de soupe fumante qui réconforte leur estomac, coutumier des longs jeûnes, le même éclair de joie illumine leur face blême, et ce dernier abri, ménagé à leurs derniers jours, leur fait comprendre et souhaiter le repos éternel.

L'hospitalité est moins douce à ceux qui ont descendu lentement les degrés de l'échelle sociale : ils furent riches, puissants, instruits, aimés, et ce lit d'hôpital est leur suprême déchéance. Tout leur est pénible, la nourriture, le voisinage de leurs compagnons d'infortune, la privation du confort auquel ils furent habitués et surtout la révolte qui gronde sourdement au souvenir d'un passé dont ils ont abusé.

Ils détournent la tête, et une fugitive rougeur colore leur front jauni en reconnaissant dans quelque dame patronesse, qui quête avec tant de zèle pour les pauvres vieillards, une jeune fille rencontrée jadis, une danseuse oubliée de quelque bal lointain.

C'est pourtant sous ce toit, qui leur pèse, qu'ils ont goûté du moins une joie trop longtemps inconnue : la paix de la conscience.

Il est une autre classe de souffrants dans la grande salle de l'hospice : celle des bons vieux qu'on a pris à

leur campagne ensoleillée, aux horizons connus qui réjouissaient leurs yeux, à la terre maternelle qui les a bercés et nourris.

Leur âme de campagnards est perdue dans ce décor monotone où l'on sait à peine où le soleil se lève, et les toits cachent la montagne verte qui rappellerait un peu le village.

Ceux-là jardinent dans de minuscules carrés, pour la sœur cuisinière, et la sacristine leur confie les plantes qui servent à décorer l'autel. Certes, ils soignent avec attention et respect les tiges de bégonias, de géraniums et de rosiers qui vont s'épanouir au milieu de l'encens et des fleurs, mais la nostalgie leur reste des espaces immenses, de la charrue attelée à la Grise pour les labours d'automne, des grands vents qui ne caressent plus leur crâne dénudé. Ils sont plus douillets et plus souffreteux que les citadins, et c'est leur toux étouffée qu'on entend à la messe matinale, avec le cliquetis des chapelets de bois des religieuses qui reviennent de la table de communion.

Pourtant ils ne sont pas les plus à plaindre. Parmi ces malheureux, il en est que leurs enfants auraient pu garder qui ont refusé de prendre soin de leur vieillesse. Que sont toutes les privations, tous les chagrins à côté de cette détresse des parents des ingrats? Ils avaient tant peiné pour élever leurs petiots, ils s'étaient privés de nourriture et de repos afin que la couvée eût chaud et qu'elle ne souffrît pas de la faim ; on leur a refusé un pain qui était déjà si amer, on leur a enlevé le lit si étroit et si dur, on les a chassés de la maison où ils tenaient pourtant une place si humble et si minime.

Et c'est pourquoi, lorsque le vieux semble ne s'intéresser à rien, une larme brûlante filtre parfois entre ses paupières alourdies : c'est un enfant qui est passé et qui ressemble à ceux qu'il ne verra pas grandir, c'est Sœur Angélique qui, en le conduisant à la chapelle, lui a dit de sa voix candide : Père, appuyez-vous sur moi, et qu'il a cru entendre sa fille, quand elle avait vingt ans, et qu'elle n'avait pas le cœur desséché par l'ambition et par l'avarice.

Aveugles, qui laissez aux étrangers le soin de recueillir les dernières paroles et les derniers sourires des vôtres ! Imprudents, qui enseignez à vos fils le mépris du passé et l'ingratitude ! Egoïstes, qui vous croyez éternellement jeunes, éternellement heureux et qui toucherez demain à la décrépitude et à la mort !



Etrangère

Nous nous sommes rencontrées par hasard, comment en êtes-vous venue à me raconter ainsi les ennuis de votre vie d'isolée ?

Nous avions causé de fleurs de divers climats, vous aviez spécifié telles ou telles espèces qui viennent ici et qu'on ne voit pas chez vous et insensiblement, rendue expansive par la tempête qui fouettait la vitre, vous avez oublié la banalité de ce salon d'hôtel, vous n'avez plus vu l'inconnue que j'étais pour vous, hier, et vous avez dit tout d'un coup votre isolement et la souffrance qui vous étreint en entrant la journée finie dans votre chambre solitaire, et le vide qui vous reste au cœur de n'entendre jamais une voix, ou un rire de jeune fille.

Comme ce serait bon pourtant pour votre jeunesse, qui ne demande qu'à s'épanouir, d'avoir tout près d'elle une sympathie vibrante, à qui vous raconteriez les ennuis ou les incidents amusants de la journée, avec qui vous feriez mille petits projets pour vos rares heures de congé, que vous amèneriez faire une course quand le temps est très beau et qu'il vous déplaît d'accepter l'escorte de tel ou tel monsieur qui vous afficherait, jeune fille sans protection.

Et pourtant combien je vous admire dans votre soif d'amitié réelle de ne pas vous laisser prendre à cette

cordialité banale que l'on trouve à chaque pas ; combien je vous ai comprise d'envier surtout ces relations, qui ne viendront pas à vous, parce que vous êtes seule au pays et qu'on ne connaît personne des vôtres ; elles n'en seront que plus précieuses quand on aura vu que vous prisez si haut votre dignité de femme.

Vous travaillez pour vivre et vous croyez que vous devez garder à l'écart vos camarades de bureau, vous leur parlez amicalement, mais vous n'acceptez d'eux ni politesses, ni attentions, qui ne vaudraient pas le respect et l'estime qu'ils ont pour vous.

Je vous approuve de vous priver de tant de petites joies qui vous amoindriraient, de faire jeûner votre cœur parce que le seul aliment qui le tente, le pain bénit de l'amitié ne sait pas venir à vous.

Votre fierté, c'est votre sauvegarde ; vous n'avez que l'ambition du vrai, les imitations vous choquent et vous répugnent. Votre description des jeunes filles que vous rencontrez, de leur amour exagéré de la toilette, de leurs conversations futiles, de leur flirtage ridicule: tout cela était croqué sur le vif. J'en ai vu et entendu tant de fois de semblables et je comprends que vous ne soyez pas avide de leurs plaisirs.

Ce que vous voudriez, ce serait une maison amie où vous entreriez sans frapper; la table où votre place serait mise à n'importe quel jour, à n'importe quelle heure ; des visages qui s'éclaireraient en vous voyant, quelqu'un qui approuverait certaines de vos idées et qui discuterait les autres ; quelqu'un enfin qui s'intéresserait à vous et qui vous rappellerait votre " home. "

En songeant que nos voies un moment croisées sont à jamais différentes j'éprouve comme une ombre de regret. Avec quel plaisir j'évoquerais avec vous le ciel brumeux de votre patrie et ces contrées que votre œil de voyageuse a effleurées. Si nous devions nous revoir je vous tendrais la main comme à une vieille connaissance, quoique, vous l'ayez dit, la nature humaine soit partout la même et que ceux dont l'amitié est enviable ne la donnent qu'avec prudence, on pourrait être votre amie et ne l'être qu'à bon escient.

Petite anglaise aux cheveux blonds, aux yeux rêveurs, je vous redis mentalement le souhait que je vous faisais ce jour-là, quand, un peu confuse d'avoir tant parlé, vous qu'on disait silencieuse, vous vous êtes levée pour nous dire bonjour. Puissiez-vous trouver celle que vous cherchez, la trouver telle surtout que vous la voulez : l'amie qui manque pour que votre vie soit heureuse.



Fête-Dieu

C'est le soir ; le soleil descend derrière les Laurentides et nimbe encore de pourpre et d'or les maisons et les arbres, le ciel et l'eau. C'est un soir très doux et très calme de juin qui fait rêver de repos et de paix dans un monde secoué depuis un an par d'horribles convulsions.

Il semble impossible, en face de cette nature riante, que des hommes, des frères, ne songent qu'à s'entr'égorger et se détruire ; qu'un soleil aussi vermeil éclaire des scènes de désolation et de mort ; qu'il luise sur des chairs livides, sur des membres brisés et des ruisseaux de sang. Et pourtant nous savons que tout cela existe, que le monde traverse une crise inconnue dans l'histoire et que l'époque la plus raffinée de la civilisation aura été la plus meurtrière et la plus cruelle ; qu'elle aura dressé les uns contre les autres, non seulement des hommes aux passions indomptables, mais encore des engins d'un perfectionnement invraisemblable.

Et ces déchaînements d'orgueil et de colère feront mieux connaître la puissance de Celui qui a donné pour limite aux fureurs de l'océan le grain de sable de la grève, et qui, sur ces haines allumées, laissera tomber un jour, quand les peuples pantelants se seront humiliés, quand ils auront avoué leur détresse, le geste qui pacifie et qui ressuscite.

En attendant que les prières des justes aient obtenu ce miracle, comme aux jours de sa vie mortelle, touché de nos misères, le Seigneur se promène.

Entouré de sa cour préférée, des petits et des humbles et de ceux qui, écoutant un jour sa voix, ont tout quitté pour le suivre, il va dans son ostensoir d'or vers toutes les douleurs ; il se repose sur tous les trônes qu'on lui élève, il accepte tous les dons et tous les hommages.

Il jette sur tous les malheureux un regard de divine indulgence ; il sourit aux malades qui luttent contre l'âpre douleur physique ; il allège, plein de pitié, la lourde croix de ceux qui souffrent dans leur esprit ou dans leur cœur; il a doublement compassion de ceux qui ne l'appellent point à leur aide et qui, au lieu d'accepter la douleur qui sauve, restent en perpétuelle révolte avec le mal qui a tué leur confiance ; il appelle avec tendresse les pécheurs qui traînent à leur suite une longue chaîne d'iniquités et de désillusions, car ils n'ont pas trouvé dans les sentiers de traverse le bonheur qu'ils cherchaient, ils le poursuivent toujours sans retrouver le chemin qui y mène.

Dans le silence du soir de juin, coupé par les hymnes liturgiques et le son joyeux des cloches, le Seigneur parcourt les rangs pressés des fidèles. Pour être plus facilement abordable, il a dépouillé jusqu'à la beauté de son corps glorieux. Ce n'est plus le prophète qui parcourait, jadis, les bords du lac de Tibériade, aux acclamations de la foule ; docile à la voix de ses prêtres, il n'est plus qu'un fragile morceau de pain qui s'offre pour soutenir l'humanité qui défaille.

L'heure est grave et solennelle : c'est le moment de crier au Maître qui passe, avec la foi et la confiance de Pierre, avec plus de motifs d'inquiétude : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons!

TABLE DES MATIÈRES

